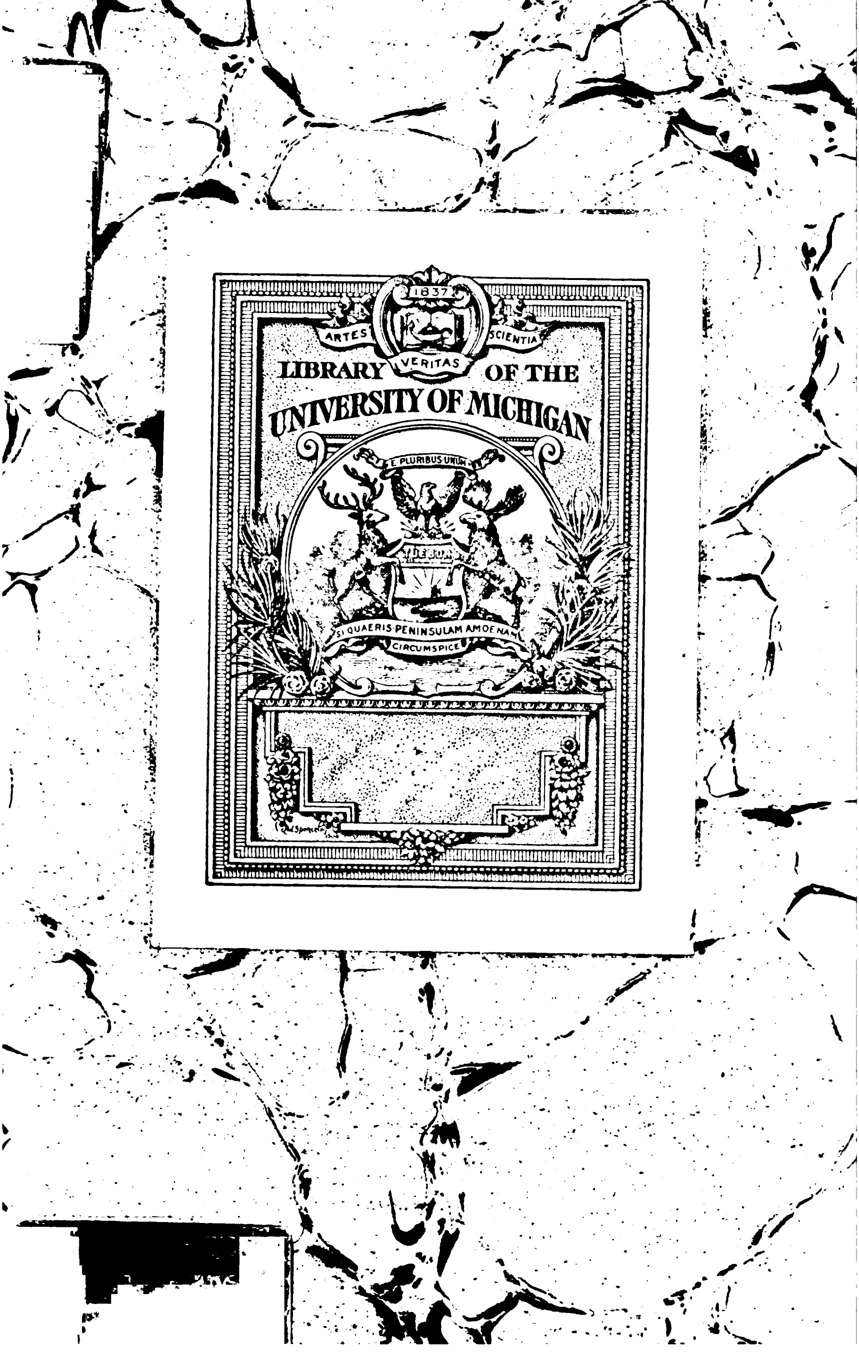

A 940,679


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



JEP

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Nouvelles réalistes.
Césette.
L'Innocent.
Jean de Jeanne.
Chante-Pleure
Petites ames.
Les Antibel.
Bernadette de Lourdes
Pays et paysages.
Mademoiselle Clémence.
L'Image.
Le Roi de Rome.
Le Vœu d'être chaste (roman).

Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

ÉMILE POUVILLON

JEP

— ROMAN —

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

JEP

I

JEP REVIENT

Quand il arriva, après deux heures de montée, au col de la Roque Jalère, qui est le passage le plus direct entre Sournia et Prades, Jep ralentit le pas, se donna le temps de souffler. Il était inutile de se presser maintenant : le voyage touchait à sa fin. Plus qu'un bout de chemin à faire, la pente opposée à descendre, et il serait chez lui, au village de Catllar.

Malgré la neige fondue qui détrempait la route, l'étape était légère à des jarrets de dix-huit ans. Et pourtant, si brève fût-elle et si allègrement expédiée, cette étape marquait un événement pour Jep; en quelques lieues, en quelques heures, il allait changer d'exis-

tence, changer de pays. La « serre », que le voyageur allait franchir, a marqué longtemps la frontière entre la terre française et le Roussillon; elle fixe toujours la limite où s'arrête le dialecte languedocien, où commence le parler catalan. Il y a encore des restes d'inimitié entre les deux races : on ne se bat plus, mais on se regarde de travers, on se querelle à l'occasion. « *Gavatx!* » Les bergers catalans de Comes envoient l'injure traditionnelle aux pâtres languedociens de Campoussy, pendant que les troupeaux des deux nations paissent fraternellement l'herbe maigre de la montagne. Et ils aggravent quelquefois l'injure : « *Gavatx porc!* » A quoi les Languedociens ripostent : « *Catala burro!* (Ane de Catalan!) » Ce qui ne les empêche pas, la dispute finie, de boire bouteille ensemble au cabaret, et de danser coude à coude, le jour de la « dévote » — de la fête votive —, au pèlerinage de Saint-Jaume ou à l'ermitage de Llugol.

Ces préjugés et bien d'autres, Jep — autrement dit Joseph — Bernadach les avait semés en route; ils s'étaient atténués tout au moins, au cours des deux années qu'il venait de passer loin de son village, au pays des Gavatx. Exil volontaire : à seize ans, par un coup de

tête, à la suite de quelques paroles qu'il avait eues avec son grand frère, — et le père avait pris le parti de l'aîné, — ce fils de paysans, qui n'était jusque-là sorti de son trou que pour aller, le samedi, au marché de Prades, ou bien, une fois l'an, aux foires de Villefranche-de Conflent et de Vinça, avait lâché la bêche et la charrue, pour faire son tour de France, comme apprenti forgeron. Il devait en arriver là tôt ou tard. A mesure qu'il prenait de l'âge, il avait plus de peine à supporter la primauté par trop impérieuse de son frère; puis la terre des Bernadach ne réclamait pas tant de main-d'œuvre! Les deux hommes qui restaient à la maison pouvaient suffire à la culture, et Jep, pendant ce temps, irait gagner sa vie chez les étrangers.

De l'argent, il n'en avait guère amassé en route. Il s'était contenté de vivre au jour le jour, changeant, quand il lui plaisait, de gîte et de patron, s'initiant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à la pratique de son triple métier de forgeron, de taillandier et de maréchal-ferrant. Une ou deux fois, on avait essayé de le retenir, car il était laborieux et adroit de ses mains, et, comme il avait de l'amour-propre, il en avait su vite assez pour se rendre utile. Au lieu de perdre son temps aux besognes

habituelles des apprentis, à tirer la chaîne du soufflet, à tenir le pied des chevaux, à les émoucher pendant le ferrage, il était arrivé au bout de quelques mois à manier les tricoises et le boutoir, à garnir le fer, à lui donner la tournure et l'ajusture. Mais il était curieux d'apprendre, plus curieux encore de voir du pays. Sitôt posé sur la branche, l'oiseau ne pensait qu'à s'envoler. D'étape en étape, il s'était promené, le petit Jep. D'Estagel, où il avait débuté chez un nommé Sarda qu'il connaissait un peu, pour l'avoir rencontré chez des amis communs, à la fête de Catllar, il était allé s'embaucher à Rivesaltes, puis à Sijean et à Narbonne.

Là, par exemple, il valait la peine de s'arrêter. Quelle ville, ce Narbonne! Quelle foule dans les rues, quelle animation sur le marché! Des allants et des venants, il y en avait autant et plus, tout le long de l'année, qu'à Prades le jour de la grande foire, qui tombe le premier mardi de septembre.

Et, sur le nombre, il ne manquait pas de gens riches, de bons clients qui commandaient du travail fin, de quoi exercer le savoir-faire de l'ouvrier. Jep avait beaucoup appris à Narbonne : il y avait complété son éducation professionnelle, il y avait fait aussi son appren-

tissage de citoyen. On était alors aux premiers mois de 1848; la Révolution avait mis toutes les têtes à l'envers. A Catllar même, avant son départ, Jep avait vu planter l'Arbre de la Liberté; mais, faute de civisme, il n'avait pris aucun intérêt à ce symbole. A Estagel, on était un peu plus patriotes : c'était le pays d'Arago, un des grands hommes du jour; on ne jurait que par lui, — Jep comme tout le monde, mais sans conviction, du bout des lèvres.

A Narbonne seulement, au club de la Révolution, où des camarades d'atelier l'avaient entraîné le soir même de son embauchage, le petit forgeron avait reçu le baptême républicain. Ce club, un des plus avancés de la sous-préfecture, tenait ses séances dans une salle de bal populaire, que le buste de Barbès encadré de drapeaux consacrait en chapelle démocratique. Et, sauf que les harangues débitées par les orateurs du cru ne ressemblaient guère aux sermons qu'il avait entendus dans l'église de Catllar, c'était bien une espèce de religion qui se pratiquait là, entre frères et amis. On chantait des hymnes, on faisait la quête, on communiait dans l'amour du peuple, dans la haine des capitalistes et des bourgeois.

Le nouveau converti imitait les gestes des camarades, et ces gestes suggéraient sa con-

viction ; en les répétant, il arrivait à les penser. Des paroles le frappaient : « le droit au travail... la terre aux paysans... » Dans le tonnerre des applaudissements, elles s'imposaient en oracles. Les idoles anciennes croulaient devant ces formules magiques, et Jep s'enorgueillissait de ne plus y croire. Sa fierté native s'exaltait ; une forte sève d'humanité montait en lui, réveillait l'humeur batailleuse qu'il avait héritée de sa race. Sans doute, quelque enfantillage se mêlait à ces exercices; mais c'était un enfantillage héroïque, pareil à celui des jeunes volontaires qui se faisaient tuer en jouant au soldat, sur les champs de bataille de la première République. Comme il était le moins âgé de la bande, Jep mettait son point d'honneur à être le plus crâne; il s'associait aux motions violentes, en attendant de combattre au premier rang, sur la barricade.

Cette fièvre avait duré quelques mois. Puis, le vent avait tourné : les clubs s'étaient tus, fermés par la réaction triomphante; les derniers échos des journées de Juin étaient tombés dans le silence. Les camarades de Jep s'étaient dispersés; Jep, à son tour, avait dit adieu à Narbonne. Mais, comme si sa volonté d'émigrant faiblissait, au lieu de pousser sa pointe plus à l'est, vers les villes étrangères,

le petit apprenti avait obliqué vers Carcassonne. Un aimant déjà le tirait en arrière : il avait visité Marcorignan, Villedaigne; puis, remontant l'Orbieu, il s'était arrêté au pays du miel et des amandes, à Fabrezan, à Lanet. Il avait ferré les mulets des rouliers qui transportent vers le haut Languedoc leurs chargements de muids et de barriques; il avait travaillé le sabot des petits ânes qui charrient aux villages de la vallée la récolte des vergers plantés aux flancs des collines pierreuses. Il avait séjourné à Quillan, à Caudiès. Et là, ne trouvant pas d'ouvrage, il s'était rabattu sur Saint-Paul-de-Fenouillet, qu'il avait quitté le matin même, pour rentrer à Catllar, où il venait d'être embauché par son vieil ami, le forgeron Malhibern.

Un songe, ces deux années d'apprentissage! Poussière d'images, miettes de souvenirs, ces choses revenaient à Jep, dans le recueillement de la dernière halte. Et il pouvait les situer en même temps, étape par étape, sur l'horizon immense qui se déroulait devant lui.

Assis au pied d'une de ces pyramides naturelles de blocs granitiques qui semblent des monuments commémoratifs de gloires ou de désastres sombrés dans l'oubli, il cherchait à préciser ses itinéraires à travers le tumulte

des montagnes. En bas, blotti dans un dédale de mamelons rocheux, c'était le cours de la Désig, pauvre couloir de cultures qu'emprisonnaient, au nord, des falaises en ruines. Le front chauve des Corbières montait au-dessus : une muraille nue, découpée d'un trait dur sur la clarté froide de décembre. Entre les deux se cachait la vallée de l'Agli, la Tour-de-France, Estagel. Au delà, vers la droite, dans la brouillée confuse des lointains, des silhouettes pâles désignaient les derniers promontoires penchés sur les étangs, sur la mer. Sijean, Narbonne étaient par là, invisibles, tandis qu'à gauche le pic de Burgarach, noire citadelle posée au seuil des défilés de l'Aude, signalait le voisinage de Quillan, de Saint-Paul, l'entrée du Pays Bas.

Jep ressentait quelque fierté d'avoir parcouru ces contrées, d'avoir visité ces villes et ces villages. Et, en même temps, une douceur lui venait de sa rentrée au pays. Il y revenait autre qu'à son départ, riche d'idées, de volontés nouvelles, aussi nouvelles que les trois poils de moustache dont il s'amusait, d'un geste de vanité naïve, à effiler les pointes. Il y avait de la différence entre le petit garçon qui s'évadait deux ans avant de son village et le jeune homme d'à présent, l'ouvrier solide et

bien découplé, pourvu d'un gagne-pain et casé chez un patron. Jep était content de lui, content de son sort.

Pour la vingtième fois depuis qu'il l'avait reçue, il relisait la lettre du vieux Malhibern qui l'avait décidé à presser son retour :

« Mon cher Jep, lui mandait le bonhomme, on a dû te faire assavoir le malheur qui est arrivé chez nous, le décès de mon pauvre fils Ferréol, qui a été emporté par la typhoïde. Alors il a fallu que je me remette au travail. Mais pour tant que je fasse, à mon âge, avec ma mauvaise jambe, je ne peux pas m'en tirer tout seul. Et, depuis six mois, j'ai déjà changé deux fois de garçon, ce qui n'arrange pas mes affaires. Et puis, tu comprends, à cause de ma petite-fille Bepa, qui tient mon ménage, je ne peux pas accepter le premier venu. L'Anton de Colomines, qui t'a vu le jour de la foire, à Saint-Paul, où il était allé vendre une mule, et même il ne l'a pas vendue, m'a dit que tu étais devenu un bon ouvrier, suffisamment entendu au travail. Alors, j'ai pensé à toi pour m'aider à tenir la forge. Mon intention serait de te donner quarante sous par jour, logé et nourri. Si ça te va, fais-nous un mot de réponse le plus tôt possible ; sinon, je me mettrai

en cherche d'un autre; mais je préférerais que ce soit toi. Je n'ai rien à te faire connaître d'ici, seulement que la Castellane a débordé après le grand orage qu'il fit la veille de la Saint-Galdéric, et elle vous a emporté quatre pêchers; mais, sans doute, tu le sais déjà. Tout le monde de chez toi va bien, et je souhaite que la présente te trouve de même... »

Malhibern, qu'on appelait aussi « le Dragon » parce qu'il avait servi dans cette arme au temps des guerres de la République, Malhibern ne savait pas écrire. C'était Bepa qui avait tenu la plume; même elle avait ajouté en son nom, au bas de la page : « Si tu viens, ça nous rendra service et tu me feras plaisir. » Et ce mot avait décidé Jep. Bepa ne lui était pas indifférente. Ils étaient proches voisins et quasiment du même âge. Seulement, à quatorze ans, Bepa était presque une grande fille, tandis que lui n'était encore qu'un petit jeunet sans importance. Le dimanche, il n'osait pas entrer au bal; il s'essayait à danser dehors avec ses camarades, tandis que Bepa, déjà émancipée, tournait au bras de ses galants. Elle en avait deux ou trois de rechange, Galdéric entre autres, le frère aîné de Jep; et le cadet, qui ne pouvait s'en fâcher ouvertement,

en avait pris de l'humeur contre son grand. Peut-être même cette jalousie secrète avait été pour quelque chose dans leur mésintelligence et dans la brouille finale qui l'avait déterminé à quitter le pays.

Il avait pensé bien des fois à Bepa depuis son départ; il s'était inquiété de ce qui avait pu se passer entre Galdéric et sa bonne amie; et comme personne ne lui avait donné de leurs nouvelles, il tâchait de s'habituer à cette idée qu'il trouverait sa petite voisine fiancée avec son frère, quand il retournerait à Catllar. Mais la lettre du Dragon ne laissait prévoir rien de pareil. Sans doute, Bepa était encore libre, à cette heure, et elle avait gardé de l'amitié pour lui, puisqu'elle souhaitait de le revoir. L'amitié, c'était déjà quelque chose; le reste viendrait ensuite.

Jep avait replié la lettre, enfilé son paquet de hardes au bout de son bâton; il se remettait en marche. Bientôt le col franchi, la route s'abaissait devant lui, et, par delà les pentes qui se précipitaient vers la vallée de la Têt, surgissait la figure amie du Canigou, absente depuis des années de son horizon d'émigrant : solitaire, exilé dans l'azur, il planait, vêtu de la splendeur morne des névés, au-dessus du troupeau obscur des collines.

La neige couvrait sa cime, descendait jusqu'à la forêt de Balatg et aux assises du Roc-Mosquit, si épaisse qu'on pouvait la supposer éternelle.

Mais sous cet aspect d'hiver, Jep, devançant les saisons, imaginait la montagne printanière parée d'herbes et de fleurs, telle qu'elle s'était fixée dans ses yeux d'enfant, telle que l'évoque la célèbre chanson qui est devenue le chant national de toute une race :

Montanyas regaladas
Son las del Canigou
Que tout l'estiu florixen,
Primavera y tardor[1].

Jep lançait le couplet à pleine voix, et, comme si une vertu émanait de cette musique de soleil, chaude d'avoir passé sur les lèvres des amoureux d'hier et de jadis, voilà que l'air tiédissait autour du chanteur; le vent de Rosas, le vent d'Espagne, soufflait lentement, en caresse, fondant la légère couche de neige tombée le matin, qui poudrait les crêtes de la Roque-Jalère. L'eau suintait, s'en allait en ruisseaux, en cascatelles qui égayaient de leur babil éphémère la tristesse des ravins. Chaque

1. « Les montagnes bien arrosées — sont celles du Canigou — qui tout l'été fleurissent — au printemps et à l'automne. »

ruisseau avait une voix à lui, légère ou grave selon sa force, qui exprimait sa joie de courir, d'obéir à l'attrait de la pente. C'étaient des musiques de cristal, des balbutiements enfantins, dominés par la clameur puissante du *correch* — du torrent — qui grondait, enflé d'un tumulte de foule.

A un tournant du chemin, brusquement, la perspective s'élargit ; la vallée de la Têt découvrit l'étendue heureuse de ses cultures. La verdure tendre des jeunes blés s'étalait, rayée, çà et là, par la blancheur des routes, par le luisant des canaux d'arrosage. Des clochers pointaient parmi les toits rouges des bourgades : à gauche, Vinça, Marquixannes ; à droite, Prades, Codalet, dont les fumées montaient vers les premiers contreforts du Canigou. Puis, au tournant d'un ravin, la vision disparut, et ce furent de nouveau, pendant des heures, les circuits de la descente. Les blocs de granit éboulés des sommets jonchaient les pentes de leurs débris. Les *cortals*, qui servent d'étables pour les troupeaux et d'habitation pour les bergers, dressaient de loin en loin leurs murailles de pierres sèches. Des chèvres paissaient à côté, gardées par les pâtres, dont la silhouette immobile se détachait à peine de la grisaille des rochers.

Cependant, après l'ermitage de Saint-Jaume, — une chapelle pauvre au fond d'une combe solitaire, — les premiers arbres apparurent, érables ou chênes-verts: puis, la vigne. Des terrasses la portaient, protégeaient le terrain contre le ravinement des orages. Les souches, dépouillées de leurs pampres, alternaient avec les oliviers, dont les ramures grêles étaient noires d'olives au plein de leur maturité. On était au temps de la cueillette, et, par cette belle vesprée, les gens de Catllar besognaient autour des arbres. Les *tendes*, qui sont de grands draps de toile bise, s'étalaient à terre, prêtes à recevoir la récolte, gaulée par les hommes, ensachée par les enfants et par les femmes. Les travailleurs s'interpellaient, criaient des plaisanteries d'une olivette à l'autre, et leurs voix s'élevaient dans le calme du soir, mêlées aux rires en fusée des petits et aux bavardages des cueilleuses, qui venaient dégourdir leurs doigts à la chaleur des « escalfettes », des braseros rustiques, posés au pied des murailles de pierre, à l'abri du vent.

II

L'ACCUEIL

Le sentier que Jep avait pris tombait à pic sur l'olivette des Bernadach. Ils étaient là, tous les trois, le père, la mère et Galdéric, occupés à la cueillette, — si occupés qu'ils n'avaient pas vu venir le voyageur. Et lui les observait à distance, comme s'il hésitait à les aborder. Ah! s'il n'avait eu affaire qu'à l'Aulari, sa douce maman, il n'aurait pas été long à se jeter dans ses bras. Mais les autres, comment allaient-ils l'accueillir après deux ans d'absence? Deux ans! Tels que les connaissait Jep, il n'était pas sûr que, dans l'intervalle, ils eussent changé de sentiment sur son compte. Leurs figures, en tout cas, étaient les mêmes, toujours aussi obscures, aussi revêches. Sauf les différences voulues par l'âge, le père et le fils aîné se ressemblaient trait pour trait, le front bas tous les deux, l'œil

dur, la lèvre mince, avec quelque chose de plus autoritaire dans la mine du vieux, de plus sournois chez Galdéric. Leurs idées, sans doute, n'avaient pas plus varié que leurs visages, et ces idées ne s'accordaient guère avec celles que le petit forgeron rapportait de son tour de France. C'était, ajoutées à leurs querelles anciennes, de nouvelles occasions de conflit. Heureusement, Jep était son maître : il n'avait besoin de personne. Délibérément, la tête haute, il pouvait se présenter devant eux.

D'un peu loin, comme c'est la mode dans les campagnes, il leur envoya son salut.

— Bonjour, vous autres ! — dit-il.

Tranquillement, sans interrompre leur besogne, Bernadach et Galdéric tournèrent la tête de son côté.

— Bonjour, toi! répondit le vieux d'un air aussi détaché que si Jep les avait quittés la veille.

— Bonjour ! — articula, plus négligemment encore, le frère aîné.

Mais déjà la maman courait à la rencontre de son fils. Courte de taille, un peu tassée et épaissie par l'âge, ainsi qu'il advient souvent aux femmes de son pays, elle se haussait vers le garçon, se suspendait à son cou.

— Jep ! mon Jépou ! — s'étonnait-elle.

Puis, se reculant pour le mieux dévisager :

— Tu as crû de deux bons doigts; je ne t'arrive plus qu'à l'épaule... Et cette moustache neuve ! .. Ça pique, quand on t'embrasse... Allons ! te voilà un homme, présentement...

Et, avec un tremblement dans la voix et un air de reproche dans les yeux, qui se mouillaient de larmes :

— Ingrat ! Je commençais à croire que tu ne voulais plus revenir. Et maintenant, tu reviens, et on ne te verra pas davantage. Il te plaît de servir chez des étrangers, quand tu pouvais travailler chez nous, à ton compte. Et chez qui vas-tu? Si tu nous avais consultés, seulement !... Des bons patrons, on t'en aurait indiqué dans le pays, des gens chez qui tu n'aurais manqué de rien. Au lieu que ces Malhibern, c'est pauvre comme des rats. Tu ne trouveras pas beaucoup de lard dans leur soupe.

— Tant pis ! Ce sont de braves gens, les Malhibern. Ça me plaît de leur rendre service.

— Je vois que tu n'as pas changé en voyage, mon petit : toujours mauvaise tête et bon cœur. Faut bien t'aimer comme tu es ! — soupira l'Aulari.

En même temps, elle poussait Jep vers son père.

— Mais regarde donc comme il est fier, notre cadet, regarde, — disait-elle à Bernadach.

Les hommes se donnèrent des poignées de main.

— Paraît que tu n'as pas flâné en route! — faisait observer Bernadach. — On ne t'attendait pas avant demain. Pourtant, tu as dû trouver de la neige, par là-haut: le col de l'Orri était tout blanc, ce matin!

— La neige fond: si le vent d'Espagne continue à souffler, demain il n'y en aura plus trace.

— Tant mieux! on aura les doigts moins raides pour la cueillette. Tu vois, la récolte n'est pas fameuse.

— Là-bas, dans la montagne de Saint-Paul, ils ont des olives à ne pas savoir où les mettre; les moulins à huile travaillent nuit et jour. Les Gavatx seront riches cette année!

— Ici, on se serrera le ventre.

— Vous, mais pas lui, — dit Galdéric. — Tant qu'il y aura des charrues à redresser, des ânes et des mulets à ferrer, Jep ne pâtira pas... A moins que le Dragon ne soit obligé de fermer boutique... Les affaires ne vont pas, à la

forge ! — insinua-t-il avec un mauvais sourire.

— Les affaires ne vont nulle part ! — grogna Bernadach. — Ils nous ruineront tous, avec leur sacrée invention de République ! Tant qu'on n'aura pas fusillé ces rouges, ces bandits qui prêchent le partage...

— Comme vous y allez, père ! — protesta Jep. — Ceux que vous appelez des bandits sont de braves gens, des amis du peuple. Ils demandent le droit au travail. Est ce que ce n'est pas juste?

« Le droit au travail... » Ces mots sonnaient mal aux oreilles des Bernadach. Qu'est-ce que ça voulait dire? Rien de bon, sans doute : une de ces paroles nouvelles, comme l'écho des villes en envoyait, dans ce temps-là, vers les campagnes, où elles passaient sans se fixer, semences étrangères, rejetées par le sol ancestral.

— Des foutaises, tout ça ! — prononça Bernadach en haussant les épaules. — Le droit au travail, il n'y a que les fainéants qui le réclament. Si tu as ces idées, tu feras bien de les garder pour toi, entends-tu?

Du silence traîna, de l'espace se fit entre ces hommes. Puis Bernadach, averti par les glaciers du Canigou, qui se teignaient de pourpre aux derniers reflets du couchant :

— Nous parlons, — dit-il, — et nous n'avons pas une minute à perdre, si nous voulons charger nos olives avant la nuit. Allons, à l'ouvrage!

Jep les regarda besogner un moment. Personne ne s'occupait de lui. Il n'était plus qu'un passant, au bord de la route. Il reprit son bâton, se remit en marche.

Et l'Aulari :

— Tu n'as pas oublié le chemin de la maison, — dit-elle, ni l'heure des soupes. Il y a du bon, ce soir: des *boutifarres* [1], qui nous restent de la *matanse* [2]. Je t'invite.

Jep attendait un mot d'encouragement du père. Rien ne vint.

— On m'espère chez les Malhibern, — dit-il. — Je viendrai chez vous une autre fois.

Il s'en allait d'une allure délibérée, faisant sonner le fer de son bâton aux pierres du sentier. Mais ses pensées n'étaient pas d'accord avec sa démarche. Il avait le pas léger et le cœur lourd. L'accueil de ses parents l'attristait. Quoi! pas un mot de pardon, pas un geste d'amitié! Ah! c'était fini : il le sentait bien, il ne pouvait plus rien y avoir de commun désormais entre lui et ces gens-là. N'eût

1. Boudins.
2. La mort du cochon.

été la crainte de chagriner l'Aulari, jamais, au grand jamais, il n'aurait remis le pied chez eux, — il ne savait déjà plus dire : chez lui.

Sa rancœur s'atténua pourtant au moment où les maisons de Catllar, masquées jusque-là par les talus rocheux où s'encaissait la descente, apparurent, serrées en grappe autour du vieux clocher, à l'entrée de la gorge de la Castellane. Les choses, tout de suite, lui semblèrent plus avenantes que les hommes. Le village lui parlait ; les toits moussus, les seuils séculaires, souriaient à son retour ; les arbres fruitiers dans les jardins, les platanes au bord des routes, lui racontaient les beaux jours de son enfance. Même les cyprès, dans l'enclos paisible du cimetière, prenaient ce soir-là une signification amicale. L'aspect de leurs colonnes rigides dans la douceur du crépuscule amplifiait son émotion, la faisait plus forte, plus profonde.

Le domaine des Bernadach était un peu à l'écart du village, de l'autre côté du *correch* de Router, qui va se jeter, quelques pas plus loin, dans la Castellane.

L'endroit se nommait Jeantine et c'était comme un petit faubourg de quatre ou cinq maisons espacées sur la route d'Eus, le long de la vallée. Les champs s'étalaient en contre-

bas du logis, dans un angle formé par la jonction des deux rivières. C'était le meilleur fonds du pays, une alluvion riche de dépôts anciens, qu'on avait à peine besoin d'égratigner pour en tirer deux récoltes par an. Jep se complaisait à l'admirer autrefois, à le comparer aux terres voisines. Et il se dépitait alors contre l'injustice de son père qui ne se gênait pas pour annoncer qu'il laisserait la meilleure part à l'aîné. Mais sa jalousie était bien tombée maintenant: pas la peine de se chagriner pour un peu plus ou un peu moins d'héritage à recueillir, quand le temps était proche du partage universel!

D'ailleurs, les goûts du jeune homme avaient changé. La lenteur des travaux rustiques, réglés sur la marche des bœufs, soumis aux volontés du sol, aux caprices des saisons, ne s'accommodait plus à son allure. Il lui fallait le train de la forge, la besogne violente, manches retroussées, poitrine au vent. C'était ça qu'il allait chercher, qu'il allait trouver à Catllar. Déjà, comme il touchait au bas de la descente, la musique de la forge lui arrivait par-dessus la paix sommeillante du village, et il se hâtait, il accordait son pas à la cadence du marteau.

Après la rue étroite où l'accrochait, de porte

en porte, la cordialité des bienvenues, il débouchait sur la petite esplanade qui conduit au pont du Router. La vieille église avec son clocher carré, le presbytère, la mairie et l'école, autant dire tous les monuments de Catllar, s'alignaient là en bordure ; la forge des Malhibern faisait face au presbytère, et la fontaine publique, alimentée par une source, coulait en contrebas de la terrasse, sur la pente du ravin. Tout le mouvement, toute la vie communale se trouvaient ainsi groupés dans ce court espace. Au centre, sur un terre-plein qui servait d'estrade aux musiciens le jour de la fête patronale, un ormeau se dressait, énorme, crevassé par l'usure des siècles, vivace quand même, prêt à donner son ombre aux ébats de la jeunesse, aux bavardages des vieux, des invalides qui s'y réunissaient chaque jour, ruines humaines abritées par cette ruine d'arbre.

Quand Jep la traversa, la place était animée de ce remue-ménage qui annonce l'approche de la nuit. Les enfants sortaient de l'école, avec des cris de la gorge, stridents comme le cri des hirondelles en pâmoison dans la tiédeur des ciels d'été; des ouvriers revenaient des champs avec leur bêche à l'épaule, luisante des derniers reflets du soir; sur la ter-

rasse du presbytère, le long de la treille, l'abbé Colomer menait à pas comptés la récitation de son bréviaire. Et tout ce monde avait l'air content de vivre. La sérénité des tâches accomplies, l'espoir des soupes, dont l'odeur se répandait hors des logis, égayaient les figures, tandis que sur la morosité des demeures anciennes, sur la rigidité des branches de l'ormeau dépouillées par l'hiver, la lumière expirante s'allongeait en une suprême caresse.

Seule, la forge semblait bouder la joie éparse de cette fin de journée. Le feu maigre, les outils fatigués, et, dans un coin, le menu tas de charbon acheté à crédit, disaient l'industrie en détresse. Et le forgeron n'avait pas la mine plus prospère que la forge. Le souffle court, contrarié par l'asthme, une jambe en retard, tordue par la sciatique, le pauvre homme, pressé par l'heure, travaillait à ferrer un mulet, attaché à un anneau devant la boutique. Tête nue, bras nus, des bras desséchés, où les veines se nouaient en paquets, il se démenait de l'établi au foyer, dont la flamme, jaillissant par à-coups, illuminait sa figure de grognard : le menton ras, les favoris rejoignant la moustache, et l'éternelle pipe au bec, comme une autre forge toujours en action. Le maître du mulet faisait l'office d'apprenti,

attisait les braises, tirait la chaîne du soufflet.

Jep arrivait à propos.

— Te voilà, petit? — l'interpella le Dragon; — une bonne idée que tu as eue de doubler l'étape! L'ouvrage n'abonde pas ici, mais il y en a encore trop pour moi, qui ne suis plus que la moitié d'un homme. Fini, le Dragon! Plus qu'une quille sur deux. Et les bras, que veux-tu que j'en fasse? Je n'ai pas plus de force qu'un enfant.

— Des bras et des jambes, on vous en apporte de rechange. Allons, passez-moi votre boutoir, vieux père. Vous verrez si on m'a bien enseigné.

— Vas-y, mon garçon! Méfie-toi, seulement: la bête a de la malice; elle mordrait si on la laissait faire.

— On y veillera, patron!

Jep avait ôté sa veste.

— Le fer est là, tout prêt, les clous sont affilés — le renseignait Malhibern. — Toi, Ramon, — dit-il au paysan, — prends garde au mulet; je tiendrai le pied.

Déjà Jep avait présenté le fer au sabot: il hochait la tête.

— Que diriez-vous, l'ancien, si je rognais un peu la couverture? Le pied ne serait pas si joli, mais le mulet marcherait mieux. Pas

vrai, toi? — interrogeait-il, en administrant une claque à la bête, qui soulevait la croupe. — Attends un peu, mauvais sujet, on va te servir !

Le fer, une fois paré à nouveau, refroidi, débouché, Jep enfonçait les clous dans les étampures, les rognait au ras de la corne, d'un coup sec des tricoises; un léger frottis de râpe, et tout était dit.

— C'est-il ça, Dragon?

Malhibern se penchait, examinait le travail.

— C'est lestement et proprement fait. Tu en sais présentement autant qu'un maître.

Le forgeron n'était pas seul de cet avis. Tout à sa besogne, Jep ne s'était pas aperçu du cercle de curieux qui s'était formé derrière lui. Des passants s'étaient arrêtés, l'abbé Colomer avait suspendu la récitation de son bréviaire.

La rentrée du cadet des Bernadach faisait événement à Catllar. Des mains se tendaient vers lui, se posaient amicalement sur son épaule.

— Tu es donc revenu? Tant mieux ! — lui disait le camarade Jean Cadène. — On languissait de toi par ici. Tu nous aideras à tenir la fête. On va s'amuser.

— C'est ça!... Vous me monterez une belle messe en musique! intervenait l'abbé Colomer, du haut de sa terrasse. Je compte sur toi, Jep!

— Nous chanterons la messe, et nous danserons après; même, nous boirons un coup ou deux à la santé de la République.

Le mot de République mit en fuite l'abbé Colomer, mais il tinta joyeusement aux oreilles de l'instituteur, de cet excellent M. Sabardeilh, qui, grave et cordial, venait saluer son ancien élève.

— La République est malade, mon pauvre Jep, — dit-il à demi-voix au petit forgeron; — mais nous sommes quelques-uns à Catllar, qui ne la laisserons pas égorger sans rien dire.

— Sabardeilh! Sabardeilh! La soupe est trempée, viens!

Du seuil de l'école, madame Sabardeilh, les poings sur les hanches, interpellait le régent qui se hâtait d'obéir.

— Nous causerons de ça tantôt, entre quatre yeux, — conclut-il en serrant la main de Jep.

L'appel des soupes dispersait les amis et les curieux. Le forgeron et l'apprenti restaient seuls.

— Bepa, où est-elle? — interrogeait le garçon.

— Pas loin : elle ne peut pas tarder, notre ménagère. Tiens... la voilà! je vous laisse : je n'ai plus de tabac, je vais en quérir un paquet...

Mince et souple, avec la démarche rythmée des filles de sa race, Bepa surgissait au haut de la montée qui vient du faubourg. Elle portait dans son tablier une provision de raves, toutes fraîches pour la cuisine du lendemain.

— Je ne croyais pas les arracher pour toi, — dit-elle à Jep, en jetant sa charge sur l'établi. — On ne t'espérait pas si tôt. Et pourtant, je savais bien que tu viendrais.

— Comment le savais-tu?

— Une idée comme ça!...

Les yeux plantés dans les yeux de Jep, des yeux très noirs, qui cillaient, brusquement alanguis, elle souriait, sûre d'elle, de son pouvoir sur les hommes. Le malheur d'être pauvre ne l'avait pas matée. Sa jeunesse en fleur faisait la nique à la misère. Qu'elle eût de quoi s'attifer le dimanche, elle n'en demandait pas davantage, et même sous ses hardes quotidiennes, telle qu'elle était ce soir-là, n'avait-elle pas la richesse mignonne de son corps, les rondeurs sveltes de sa poitrine, de ses hanches? Ainsi faite, elle trouverait toujours à se caser.

— On va donc passer du bon temps, ensemble! soupirait Jep.

— Ce ne sera pas trop tôt. La *marane*[1] est sur cette maison depuis ton départ. Deuil sur deuil : le père après la mère. C'est triste. Moi, je voulais m'en aller gagner ma vie en condition. Le parrain n'a pas voulu. Il fait marcher la forge, Dieu sait comment! Les clients se plaignent; quelques-uns nous ont quittés...

— Sois tranquille, on va travailler dur. Ça n'est pas pour me vanter, mais, tant que je serai là, la forge ne sera pas en perte. Et toi, sans te presser, tu chercheras un épouseur.

— Je n'y pense guère, pour le quart d'heure.

— Vous n'êtes donc plus d'accord, avec Galdéric?

— Pas plus avec lui qu'avec les autres : je suis libre.

Là-dessus, elle claqua des doigts vivement, esquissa une pirouette.

— Mais en voilà assez, — ajouta-t-elle; — il est l'heure de souper : je vais mettre la table...

Le Dragon rentrait. Ce fut alors, dans la cuisine embaumée par la flambée aromatique

1. La mauvaise chance.

des cistes, la reprise des nourritures catalanes, l'accueil de l' « ouillade », étoffée d'un quartier de porc, la joie de l'ailloli, pure essence du terroir, la cordialité du vin rouge de la montagne, un ami avec lequel Jep était content de refaire connaissance.

Le patron s'excusait de n'avoir rien de mieux à lui offrir, et il le regrettait pour lui-même autant que pour son hôte. Il était porté sur sa bouche, le vieux forgeron. C'était un vice de famille. Tant qu'il y avait eu de l'argent, on avait vécu largement chez les Malhibern; on ne s'était pas refusé les bons morceaux. Les profits s'en allaient en « bougnettes », qui sont des beignets frits à l'huile, ou en « estouffats », qui sont des gigots accommodés en daube, farcis d'ail et parfumés de muscade « *Caxn fa carn y vi fa sang!* — (La viande fait de la chair et le vin fait du sang!) » — dit un proverbe roussillonnais. Les Malhibern mettaient le proverbe en pratique. Ils mastiquaient dur et biberonnaient à gueule que veux-tu. Ils avaient toujours un *poro*, une bouteille sous la main, pour boire à la régalade quand le feu de la forge leur desséchait la luette, et un barriquaut de vin blanc en perce à la cuisine, pour trinquer avec les clients, en croquant un « tourteil » à l'anis.

Ce train avait duré jusqu'à la mort du fils, jusqu'à la décadence de la forge. Et maintenant, le Dragon ne se résignait guère à son nouveau régime, à la nécessité de ménager la bouteille, de rationner le tabac. Ces privations l'incitaient à mal penser des riches, de ceux qui peuvent s'empiffrer à leur faim et se gargariser à leur soif. Sa mauvaise humeur exaspérait au rouge vif la couleur de ses idées politiques. Républicain, il l'était de la veille et même de l'avant-veille. Tout jeune, presque enfant, il s'était enrôlé avec les patriotes du Conflent, il avait bataillé contre « le tyran de Castille » et, aujourd'hui encore, il se déclarait prêt à marcher, s'il le fallait, contre les bourgeois et les nobles. Au risque de fâcher sa clientèle, il ne se gênait pas pour dire à qui voulait l'entendre, — et c'était Jep qui l'entendait, ce soir-là, — ce qu'il pensait de ces « réaçs », de ces ennemis du peuple, qui travaillaient à démolir la République au profit du neveu de « l'Autre », ou du Roi des Culs-blancs.

— Et toi, — demandait-il à Jep, — pour qui tiens-tu? Pour Bonaparte ou pour Marianne? Je ne voudrais pas te vexer, mais les Bernadach, jusqu'ici, c'est tout ce qu'il y a de plus mauvais, de plus enragé contre nous. Ton père

nous pendrait tous, s'il le pouvait, à condition de ne pas acheter la corde. Et ton frère ne vaut pas mieux que lui.

— C'est leur affaire; moi, je suis pour la Sociale.

— A la bonne heure! — approuvait le Dragon. — C'est que, vois-tu, nous sommes quelques-uns qui nous retrouvons ici le soir, histoire de causer, de nous tenir au courant de ce qui se passe...

— Un club, alors, le club de Catllar!... Ça va bien, je demande à être affilié.

III

LA VEILLÉE

On frappait à la porte de la forge : trois coups discrets, à intervalles convenus, comme une batterie maçonnique.

Introduits par Bepa, M. Sabardeilh, l'instituteur, et le sacristain Bocamy, dit « Jojotte », faisaient leur entrée.

— Salut, citoyens! — les accueillit le Dragon.

— Salut et fraternité! — répondit gravement M. Sabardeilh. — Nous ne vous dérangeons pas?

— Belle question!... Bepa, rince-nous des verres et va tirer une bouteille. Du vieux, s'il te plaît, du meilleur! Nous trinquerons à la santé de Jep.

— Décroche la poêle, pendant que tu y es! — recommanda Jojotte; — voici de quoi la remplir.

Il envoyait rouler sur la table une panerée de châtaignes qu'il portait dans le capuchon de son « capot ».

— Reluquez-moi ça, mes amis! C'est de la bonne espèce : des châtaignes de la montagne; un cadeau que m'a fait le curé; un cadeau qui ne lui coûte rien... Il les reçut hier, et beaucoup d'autres avec, un plein sac, de son pays de naissance, de Puy-Valador, en Capcir.

— Je connais l'endroit, — dit le Dragon; — il n'y pousse que des ours, des curés et des châtaignes! Les curés sont mauvais, mais les châtaignes sont fameuses. On va se régaler. Qu'en dites-vous, Sabardeilh?

L'instituteur avait désentortillé le cache-nez de lainage où sa figure disparaissait jusqu'aux yeux, il s'était désaffublé de l'ample manteau de « bourate » dont il se munissait contre le froid et surtout contre la curiosité des voisins, car ces sorties du soir, ces conciliabules, auraient pu le compromettre. Méthodiquement, il avait plié le manteau, l'avait posé sur une chaise. Ce conspirateur était un homme d'ordre. D'un air de mystère, il tira ensuite un papier imprimé de sa poche, l'ouvrit avec précaution et respect.

— J'ai quelque chose à vous offrir, moi

aussi, — dit-il, — un numéro de la *Réforme*. Mon collègue Costasèque, de Prades, qui a pris un sous-abonnement, me le fit passer hier soir par notre ami Chucasse, le cantonnier. Il y a un article de Lamennais... C'est tapé !

— Et quelles nouvelles?

— On se chamaille toujours à Paris. Changarnier et le Président sont à couteaux tirés.

— Allez-y, mes gaillards! Étripez-vous; nous n'y perdrons rien: vous ne valez pas plus cher l'un que l'autre !

— Et là-bas, au pays des Gavatx, que font les républicains? — s'informait Jojotte. — Raconte-nous ça, mon petit Jep. Tu as la parole.

— Les clubs étaient fermés, quand j'ai quitté Narbonne; mais on se préparait quand même à la résistance.

— Narbonne, grande ville! — expliquait l'instituteur; — ville commerçante, cathédrale ancienne, jonction du canal de la Roubine et du canal du Midi... J'ai oublié le nombre des habitants. Ma mémoire s'en va... Et tu dis qu'ils sont décidés à marcher, les Narbonnais?

— Les gens du Pays Bas sont têtus : les mariniers du canal se lèveront comme un seul

homme. A Marcorignan, à Caudiès, à Saint-Paul, c'est pareil.

— A Estagel aussi. Il n'y a que le Conflent qui boude, — fit observer le Dragon. — Ces paysans sont si bêtes! Heureusement, Catllar n'est pas la France.

— C'est l'armée qui m'inquiète, — déclara M. Sabardeilh. Entre Changarnier, qui lui sert des proclamations, et le Président, qui lui verse du champagne, comment voulez-vous qu'elle hésite? Quant aux républicains, ils ne lui ont encore offert que des coups de fusil. L'armée n'est pas républicaine.

— Pourtant, — objecta Jep, — nous avions des militaires au club, à Narbonne : deux sergents, un caporal de la ligne, et c'étaient les plus avancés.

— Les soldats, il y en a de bons, il y en a de mauvais; c'est comme les châtaignes, — opina Jojotte, qui aidait Bepa à les trier et à les inciser à la pointe du couteau, avant de les jeter dans la poêle.

Les châtaignes étaient parées; il n'y avait plus qu'à les griller : c'est ce qu'on appelle en Roussillon une « torrégnade ».

Le Dragon et Jojotte surveillaient l'opération de près, attentifs à saisir le point juste de la cuisson

Jep s'intéressait plutôt aux mouvements de Bepa penchée vers l'âtre, aux jeux de la flamme sur les contours de sa joue, sur les frisons noirs de sa nuque.

Mais l'instituteur, indifférent à ces préparatifs, suivait sa pensée, agitait le problème de l'organisation militaire.

— Ce qu'il nous faudrait, — confiait-il à Jep, — ce serait des milices nationales, des baïonnettes intelligentes. L'obéissance passive, avec sept ans de caserne, c'est absurde : on n'est plus un citoyen, on n'est plus un homme, quand on sort de là. C'est à l'école qu'on devrait former les conscrits... Tiens, à Catllar, je suppose, voilà ton patron Malhibern, un vieux brave, un vétéran des armées révolutionnaires ; il est un peu rouillé, sans doute, mais il en sait encore assez, et de reste, pour apprendre l'exercice à nos gamins. Une heure, pendant la récréation, ça suffirait. Moi, je maintiendrais la discipline, et, les jours de fête civique, nous passerions nos vélites en revue. Ce serait magnifique.

Un éclair d'enthousiasme illuminait la figure solennelle et naïve de l'instituteur. Des visions d'humanité meilleure, de félicité publique, se composaient devant lui. Il était le législateur, le sage inspirant les foules, con-

duisant un peuple affranchi sur la route du progrès.

— La Constituante a manqué son coup, — formulait-il après un silence. — Elle n'a pas eu confiance dans le peuple. Ah! si j'avais été le gouvernement!...

Le gouvernement, il l'était du matin au soir avec sa petite troupe d'écoliers, et il avait de la peine à la mettre au pas. En revanche, il était gouverné par sa femme, une paysanne avaricieuse et despotique, qui régentait le régent, le faisait marcher au doigt et à l'œil. Si elle lui permettait de sortir après dîner, c'était uniquement pour épargner le feu et la chandelle. Pendant que son mari s'éclairait et se chauffait chez les autres, la dame se tenait à l'obscur dans son lit, le drap tiré jusqu'au nez, et la pensée de cette économie lui donnait la patience d'attendre.

Cependant la bonne odeur des châtaignes grillées se répandait dans la cuisine. La « torrégnade » était à point. Elle faisait tort à la politique. Chacun s'occupait à piquer au plat, à dépouiller les châtaignes qui jaillissaient, rousses comme l'or, de leur pelure noire. M. Sabardeilh, soumis par sa ménagère à un régime qui le laissait sur son appétit à la fin de ses repas, ne négligeait

pas ce supplément inattendu. Il opérait en conscience, et le jeu de ses mâchoires paralysait son éloquence.

— Un coup de vin, l'ami? — proposait le Dragon ; — ça vous nettoiera la langue.

Bepa versait une tournée, puis une autre, et le vin les mettait en goût de chanter. M. Sabardeilh, qui cumulait, avec l'emploi d'instituteur, la direction du lutrin paroissial, — c'était l'usage alors, et Mme Sabardeilh n'aurait pas renoncé sans peine à ce surcroît d'émoluments, — M. Sabardeilh, prié par ses camarades, attaqua l'air des *Girondins*, avec sa voix de chantre rocailleuse et profonde, qui prêtait à l'hymne révolutionnaire un accent de majesté religieuse et dominicale :

Frères, pour une cause sainte,
Quand chacun de nous est martyr...
. . . .

Après *les Girondins*, on demanda du nouveau.

— Toi, qui as voyagé, tu dois en savoir! — disait-on à Jep.

Jep en savait. Sans parler de *la Parisienne* et du *Chant du Départ*, qui inauguraient les séances du club à Narbonne, il avait entendu et retenu, tant bien que mal, nombre de chan-

sons politiques en vogue dans les cabarets et les cafés, devenus, depuis la fermeture des clubs, des foyers de propagande démocratique. La chanson de *la Casquette*, qui faisait alors son tour de France, passionna le petit auditoire, qui reprenait en chœur au refrain :

A genoux devant la casquette.
A genoux devant l'ouvrier!

— Encore, Jep, encore! — insistait-on.

Puis, quand Jep fut au bout de son rouleau :

— A ton tour, Jojotte! — commanda le Dragon.

Le sacristain triomphait dans le comique. Sa face de pitre, molle et blême, se plissait de malice aux passages égrillards.

Le Dragon se tordait, M. Sabardeilh lui-même oubliait, par moments, sa dignité professionnelle. Son caractère, toutefois, répugnait aux indécences.

— Assez, Jojotte! Respect à la jeunesse !

— Bepa n'est pas pour se faire religieuse! — s'excusait Jojotte. — Laissez-la rire un brin.

— Je sais bien ce qui plairait à Bepa, — suggérait le Dragon. — Une chanson pour

danser, une *corrende*, et vous la danseriez ensemble, — ajoutait-il en s'adressant à Jep. — Écoutez, enfants, on va vous servir.

De sa voix cassée, nasillarde, le forgeron entonna un de ces airs populaires trouvés par les aèdes du vieux temps :

Dos aucells sos d'un espiga
No se poden pas tenir;
Dos galans per una nina
No se poden mantenir[1].

M. Sabardeilh et Jojotte marquaient la cadence, l'instituteur claquait des doigts en manière de castagnettes, tandis que le sacristain raclait la table du pouce ou la frappait du coude pour imiter la musique du *pandero*, qui est le tambourin national. Adieu la politique ! Adieu les idées nouvelles ! La tradition les avait repris, jeunes et vieux, la folie d'amusement et de plaisir qui bout, toujours prête à déborder dans le sang de la race. Jep et Bepa tournaient au rythme de plus en plus vif de la chanson. Au galop final, quand Jep, enlevant sa danseuse, l'offrit à bras tendus, posée sur sa main droite, il y eut un frémissement d'enthousiasme.

1. « Deux oiseaux sur un épi — ne se peuvent pas tenir; — deux galants pour une fille — ne se peuvent maintenir. »

M. Sabardeilh fut le premier à reprendre son sang-froid.

— Il est tard, citoyens, — dit-il, — et l'ordre du jour n'est pas épuisé. Nous n'avons pas lu *La Réforme*. Ce n'est pas tout de se divertir, il faut s'instruire.

— Instruis-nous, Sabardeilh ; c'est ton métier, — acquiesça le Dragon.

On s'assit en cercle autour de la table. Le régent déplia le journal, chaussa ses besicles. Sa figure, en même temps, prenait — selon l'expression usitée dans les procès-verbaux des clubs révolutionnaires — « un air analogue à la circonstance ». Et la lecture commença, lente, méthodique. M. Sabardeilh observait les pauses voulues par la ponctuation : tant pour les virgules, tant pour les points et virgules... Au point, il s'arrêtait, reprenait le souffle, et, si c'était un point d'exclamation, il prolongeait l'intervalle, afin de laisser aux marques d'assentiment le temps de se produire. Puis, ayant toussé légèrement, il repartait. Une question de Jojotte ou du Dragon l'interrompait quelquefois, et alors il commentait le texte, développait ou éclaircissait la pensée de l'écrivain.

Ce n'était pas sans besoin, cette fois. La prose de M. de Lamennais, avec son allure

apocalyptique, était un peu déconcertante pour ces cerveaux rudimentaires. Mais si l'idée passait souvent par-dessus leurs têtes, ils n'en étaient pas moins sensibles à la musique des phrases. Ils ne comprenaient pas bien, mais ils étaient édifiés quand même; leurs convictions s'affermissaient au son de cette éloquence. Bientôt, cependant, leur admiration se figea dans du silence. Le Dragon d'abord, Jojotte ensuite, puis Bepa, ils s'endormaient comme au sermon. Jep résistait un moment, puis succombait comme les autres. Les phrases ronflaient, les auditeurs aussi.

M. Sabardeilh les réveilla en cessant de lire.

— *Amen*! — balbutia Jojotte, qui rêvait qu'il servait la messe.

— Vive la Rouge! — cria Jep, qui se croyait au club de la Révolution, à Narbonne.

IV

EN FORGEANT

La place de Catllar s'éveillait à la première clarté de l'aube, quand Jep chaque matin ouvrait les volets, poussait la porte de la forge. Les coqs chantaient au loin, devinaient le jour; en bas, dans le mystère du ravin, le *correch* du Router menait son bruit d'eau courante, violentée par l'obstacle du granit; tout près, dans l'obscurité du clocher voisin, l'ami Jojotte, pendu aux cordes du carillon, inaugurait à lentes secousses la sonnerie de l'*Angelus*. Les trois cloches superposées dans leur cage de fer, au sommet de la vieille tour, envoyaient vers le village en sommeil, vers les campagnes engourdies dans la rosée nocturne, leur appel liturgique. C'étaient d'abord des coups timides, qui s'arrêtaient court, hésitaient, semblait-il, devant le grand silence, l'immobilité des choses. Puis les voix, enhar-

dies, fusaient en tercets rapides dans la limpidité de l'air. Et ce babil s'alentissait; le carillon finissait en recueillement sur une note grave, très ample, indéfiniment prolongée.

Jojotte s'en allait alors, libéré de sa besogne, dont le sens mystique ne l'inquiétait guère : corvée pour lui, et, pour les autres, pour les paroissiens de Catllar, invitation à se lever, à reprendre le labeur quotidien. Déjà les volets battaient contre les murs; des têtes embroussaillées de ménagères apparaissaient aux fenêtres. La vie recommençait. Telle une fourmilière qui s'éveille, le village envoyait ses travailleurs aux cultures; des charrettes grinçaient, cahotées sur le pavé des rues; à pas menus, trottinants, des ânes, conduits par les émondeurs de bois mort, s'en allaient vers les olivettes de la montagne.

La lumière montait : en plein ciel, au-dessus du feston des toits, les champs de neige du Canigou s'illuminaient, touchés par les premiers feux du soleil. La vallée s'éclairait à son tour; dans la trouée confuse, les canaux, les rivières s'allumaient, charriaient de l'or, tandis que les prairies, les emblavures, brillaient argentées par l'aiguail.

Et c'était le plein jour. Les métiers se ranimaient : Jep et Malhibern battaient l'enclume;

Ferréol, le tisserand, poussait la navette; une odeur de pain chaud sortait de chez le boulanger. Enveloppé dans sa douillette, l'abbé Colomer se rendait à l'église, où l'attendaient le petit clerc et les dévotes matinales. Jupe retroussée, tignasse au vent, Mme Sabardeilh balayait la classe, tandis que son mari, debout devant le tableau noir, traçait à la craie un modèle d'écriture. Et ce n'était pas une phrase quelconque telle que : « Dieu est bon », ou « Cet enfant est capricieux », ou bien encore : « La pomme que mange la petite fille n'est pas mûre », — mais une pensée de Lamennais ou d'Armand Carrel, qu'il offrait à ses élèves, car tout était sérieux pour lui et le moindre exercice scolaire avait la portée d'un acte de propagande.

La besogne ne manquait plus à la forge. Dès le lendemain de son arrivée, Jep s'était enquis d'adjudications à soumissionner, de commandes à prendre. Sur ses instances, Malhibern s'était chargé de la fabrication d'une grille que le maire, M. Caffe, un bourgeois de Prades, se proposait d'établir en bordure de son jardin, sur la route de Motlig. C'était un ouvrage un peu délicat pour des forgerons de campagne, et Jep y mettait tout son talent. Ce n'était pas une petite affaire d'aplatir, de

dresser les barres de fer brut, de les aiguiser au bout en fer de lance. Mais un cultivateur qui survenait avec son âne ou son cheval à ferrer l'obligeait à changer d'outils, à quitter son travail d'art pour une occupation plus modeste. Il se rattrapait alors sur la politique.

Pendant que le fer chauffait, que le soufflet ronflait, les langues allaient leur train. Prudemment ou à cœur ouvert, selon les gens à qui ils s'adressaient, les forgerons expliquaient les nouvelles du moment. Depuis que le Président l'avait destitué, ils prônaient le général Changarnier, commémoraient ses campagnes. C'était un brave celui-là, et qui ne se laisserait pas faire le poil! D'ailleurs les représentants commençaient à ouvrir l'œil. Jep les approuvait d'avoir refusé la subvention de dix-huit cent mille francs, qu'avait eu le toupet de leur demander ce farceur de Bonaparte. Dix-huit cent mille francs, rien que ça! cinq mille francs à dépenser par jour! Le gaillard n'y allait pas de main morte! Jep s'indignait, mais son indignation restait souvent sans écho. Les trois quarts de ces paysans ne savaient pas le premier mot des affaires publiques, ils ignoraient Changarnier, ils ne comprenaient rien aux démêlés de l'Assemblée et de la Présidence. C'était trop loin, tout ça, trop au-des-

sus d'eux. Pour un qui mordait à l'hameçon ou qui avait l'air d'y mordre, encouragé par une tournée de vin blanc, beaucoup se contentaient de hocher la tête, de lâcher un : « Il se pourrait bien! » qui ne risquait pas de les compromettre. « Tas de brutes! » s'exaspérait le Dragon, qui regrettait, une fois les gens partis, son vin et sa salive.

La matinée passait ainsi. Les heures s'en allaient, consumées au travail, coupées par la halte d'une cigarette ou d'une pipe. Après, c'était la détente du dîner, le bavardage, les coudes appuyés à la table, ou la sieste dehors, aux journées soleilleuses, dans quelque « cagnard », quelque creux de rocher abrité du vent, exposé au midi. Et déjà la journée finissait. Le soleil penchait vers la montagne de Ria, qui fermait, de sa masse embroussaillée de cistes, l'horizon occidental. L'ombre de l'église s'allongeait, couvrait toute la place. Et, brusquement, tout était ombre. Le vent soufflait plus âpre, les routes durcies par le froid du crépuscule résonnaient sous les sabots des travailleurs qui revenaient des champs, sous le trottinement des petits ânes qui descendaient avec les émondeurs des olivettes de Saint-Jaume. Des passants s'arrêtaient, laissaient une bêche, une charrue à réparer, au

seuil de la forge qui rougeoyait dans la ténèbre commençante. Et c'était la nuit, la cordialité du souper, l'intimité de la veillée amusée par les propos de Jojotte, bercée par la lecture de la *Réforme*, la couchée enfin, le sommeil entre les draps rudes, le bon sommeil sans rêves, jusqu'à l'aube.

Cette vie était bonne. Elle aurait été meilleure, si le petit forgeron avait été plus sûr de Bepa. Mais comment se fier à l'amitié d'une coquette? Des œillades, des sourires, elle lui en donnait sans compter, mais elle n'en était pas plus économe avec les autres, et Jep s'accommodait mal du partage. D'autant que les autres étaient en nombre.

Il y avait ce freluquet de Jean Cadène, un dégourdi qui entrait à tout moment à la forge, et il parlait fort, il plaisantait pour attirer l'attention de Bepa, occupée à la cuisine. Elle arrivait bientôt, émoustillée, et c'était alors, en manière de farce, des pincées dans le gras, des chatouilles, un tas de privautés que se permettait le galant. Jean Cadène riait, Bepa aussi et même Jep ; mais Jep riait jaune : il aurait voulu voir le camarade à tous les diables.

Il y avait encore Felip, des Ortes, un vieux garçon qui passait pour mettre à mal les

jeunes tendrons qu'il embauchait et qu'il débauchait à son service. Celui-là, heureusement, Bepa ne pouvait pas le sentir : elle quittait la boutique du plus loin qu'elle apercevait son vilain museau de faune avec sa grosse lippe et les bouquets de poils qui lui sortaient des oreilles. Mais lui ne se décourageait pas ; il restait là, des heures, à griller des cigarettes, humant la chair fraîche à travers la porte que Bepa avait fermée derrière elle.

Giresse, un autre amateur de cotillons, s'arrêtait quelquefois, en passant, à ses retours de chasse. Il racontait ses coups de fusil, étalait ses prises sur l'établi : un lapin, un perdreau, un chapelet de tourdes. La gourmandise du Dragon s'excitait à manier ce gibier. Il soupesait le lapin, soufflait sur la plume du perdreau pour constater si la chair était suffisamment tendue et bouffie de graisse. Complaisamment alors, le chasseur offrait une part de sa chasse au forgeron, qui ne pouvait faire moins que de l'inviter à la manger avec lui ; et Giresse acceptait aussitôt, moins affriandé par la cuisine que par la cuisinière.

Elle était si jolie, cette Bepa ! Les désirs des hommes allaient tous vers elle. A la danse, à l'église, dès qu'elle paraissait, tous les yeux

se tournaient de son côté; elle donnait des distractions aux dévots, des frénésies aux danseurs. A seule fin de l'admirer, les gens passaient et repassaient devant la forge. Jusqu'au maire, M. Caffe, un homme d'âge qui, soi-disant pour examiner le travail de la grille, ne manquait pas de se rendre chaque jour à l'atelier, et, quand Bepa était là, il prolongeait sa visite. Très important et très digne, cravaté de blanc comme un notaire, le monsieur serrait de près la fille du forgeron, lui adressait, avec des paroles bénisseuses et paternelles, des regards chargés de concupiscence. Jep aurait volontiers appliqué un trèfle à cinq feuilles sur sa figure; mais, quand on est pauvre, il faut ménager la clientèle : il se contentait de contrarier le tête-à-tête, en faisant voltiger sous le nez du bourgeois les barres de fer rougies à blanc, qu'il pétrissait sur l'enclume, jusqu'à ce que le bonhomme épouvanté se décidât à quitter la place.

Au fond, les mauvaises intentions de ces galantins ne l'inquiétaient pas beaucoup : Bepa était la première à se moquer d'eux dès qu'ils avaient tourné le dos. Mais il avait en la personne de son frère, de Galdéric, un rival plus sérieux ; il le craignait, du moins. Depuis le retour de son cadet, le goût que l'aîné

avait eu pour Bepa semblait s'être réveillé. Il s'arrangeait pour se trouver à tout propos sur son chemin. Et, comme les terres des Bernadach touchaient au petit clos que le forgeron avait sauvé du désastre, les occasions étaient fréquentes de la rencontrer, de faire un bout de causette avec elle, lui d'un côté, elle de l'autre, de la haie qui séparait leurs héritages. D'un taciturne comme Galdéric, ces avances étaient significatives. Jep avait surpris leurs colloques, et, depuis, il était sur le qui-vive.

Quand la petite rentrait des champs, il l'interrogeait, il voulait savoir si elle avait vu Galdéric, et ce qu'il avait pu lui dire.

— Il m'a dit bonjour.

— Et après ?

— Tu es bien curieux ! Crois-tu que j'aie retenu par cœur ce qu'il lui a plu de me raconter?

— Méfie-toi : il te mènera loin, si tu l'écoutes !

— Je ne peux pourtant pas lui défendre de me parler.

— Avoue que tu as du plaisir à l'entendre !

— Ni peine ni plaisir. Ça entre par une oreille et ça sort par l'autre.

Jep fronçait le sourcil, mal rassuré par ces explications.

Et Bepa s'impatientait :

— En voilà, des histoires ! Je suis bien bonne de te répondre. Ça ne te regarde pas, mon petit. Mon parrain ne t'a pas loué pour m'espionner, pas vrai? Je n'ai pas de comptes à te rendre.

— Si je suis de trop chez toi, tu n'as qu'à le dire : je ne suis pas embarrassé pour m'embaucher ailleurs.

— Soit! J'aurai la paix ici, quand tu n'y seras plus... A-t-on jamais vu ! Un blanc-bec de dix-huit ans qui s'avise de me faire la leçon !...

Bepa s'en allait, dépitée : Jep boudait ; c'était une grande brouille d'un quart d'heure. Au fond, ils ne pouvaient déjà plus se passer l'un de l'autre. Et Jep le laissait voir, trop amoureux pour dissimuler ; mais Bepa n'était pas pressée de se rendre. Sa fierté tenait bon, sa coquetterie trouvait son compte à ce mal de jalousie qui tourmentait son galant. Souffrant pour elle, il ne l'en aimerait que davantage.

V

LE « TOURN »

Depuis quelque temps déjà, la récolte des olives était finie à Catllar. Les fruits, enfermés dans les *grounnels*, sortes de resserres établies dans les dépendances du moulin à huile, attendaient l'heure de la pressée. C'était une époque d'activité joyeuse pour le village. Du matin au soir, la petite usine ne désemplissait pas. La nuit venue, elle envoyait encore vers l'obscurité des campagnes le bruit des voix, la clarté du foyer alimenté par le marc des olives. La journée terminée, les curieux arrivaient ; des tout petits, leur tartine de pain bis à la main, attendaient pour se régaler l'aumône de quelques gouttes de l'huile vierge, qui sort de la première foulée ; des jeunes gens, soi-disant pour prêter main forte aux gens du moulin, caquetaient, galanti-

saient avec les filles occupées à remplir les jarres.

Ce soir-là, c'était aux Malhibern de presser leur récolte. Elle n'était pas copieuse. Une partie de leur olivette avait été vendue ; ils n'avaient gardé que la quantité d'arbres nécessaire à leur provision de ménage. Une couple d'heures devait suffire à l'opération, que le contremaître — le *sote-abbat* — avait réservée pour la nuit. Cependant la chambrée était nombreuse : outre le Dragon, sa petite-fille et Jep, il y avait là M. Sabardeilh et Jojotte, sur qui l'on comptait pour égayer la veillée. Galdéric était entré après les autres, comme par hasard, en flânant, et avec lui Jean Cadène et Félip des Ortes, et tous avaient les yeux fixés sur le *sote-abbat* qui, en tenue de travail, le tablier en peau de bouc noué à la ceinture, commandait ses aides, gouvernait la manœuvre.

La première pressée finissait de descendre; l'huile nouvelle, d'un bel or vert, ruisselait des cabas, s'égouttait dans le bassin. L'un après l'autre, le Dragon et Bepa avaient saucé le doigt dans le liquide, l'avaient dégusté gravement : la saveur était forte, sans amertume. Le *sote-abbat* dégustait à son tour, approuvait. Les olives de Malhibern, recuites aux soleils

d'été parmi la pierraille ardente de la montagne, étaient d'une qualité supérieure.

— Dommage qu'il n'y en ait pas davantage ! — soupira le vieil homme.

— Elles n'ont pas tout rendu, — prononçait le contremaître.

Il ouvrait un cabas, examinait la pâte, en pétrissait une pincée.

— Additionné d'eau bouillante, ce marc vous donnera bien encore une jarre.

Pendant que l'eau chauffait, prête à bouillir, M. Sabardeilh s'entretenait avec le contremaître. Il connaissait les procédés de fabrication les plus nouveaux et les expliquait en termes scientifiques, qui étonnaient cet homme simple. Dans les grandes brûleries de Provence, on retravaillait le marc réduit en tourteaux, pour en tirer de l'huile de recense, presque aussi abondante que la première. Ah ! il y avait bien des progrès à faire : on était en retard, dans le Roussillon ; les cultivateurs n'étaient pas sufisamment instruits, affranchis des vieilles routines. Là-dessus, l'instituteur partait, développait son utopie d'un prochain âge d'or, réalisé par la Science et par la République.

Mais il était temps de procéder à la manœuvre du treuil, — du *tourn*, comme on dit

là-bas, — pour la seconde pressée. Au commandement du *sole-abbat*, le chapeau du pressoir s'abaissa lentement sur la pile des cabas, écrasée déjà sous le poids de madriers énormes. Les deux aides, deux gaillards musclés et râblés, avait empoigné le pal qui, emmanché dans la vis, actionnait la machine. Les bras raidis, les jarrets tendus, le corps en avant, soulevé sur les orteils, ils poussaient de toutes leurs forces. Mais rien ne bougea : la masse résistait, la vis refusait de tourner. Une fois, deux fois, dans un ahan désespéré, les hommes se ruèrent sur le pal. Impossible.

— Un homme de renfort ! demanda le contremaître.

Ensemble, d'un même élan, Jep et Galdéric s'offrirent. L'un à la forge, l'autre au travail des champs, ils ne s'étaient pas rencontrés depuis quelques jours; ils se fuyaient, d'ailleurs. Une pudeur les retenait de laisser voir en public la jalousie qui les animait, frère contre frère. Mais là, en présence de Bepa, ils se piétaient comme de jeunes coqs, prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Galdéric avait déjà saisi le pal.

— Pas besoin de toi ! — dit-il en écartant son cadet.

— Y êtes-vous, monde?... Allez-y! — ordonna le *sote-abbat*.

Ce fut si vite fait que Jep n'eut pas le temps de protester : les trois hommes, arc-boutés, se jetèrent en avant. Mais pas une goutte ne jaillit du pressoir, la vis ne descendit pas d'une ligne. Galdéric écumait.

— Encore, *ira de Deu*![1] encore, — ordonna-t-il.

Les dents serrées, il se raidit de nouveau, poussa avec les camarades. Mais cette seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la première.

— Elle est ensorcelée, ta mécanique! — dit l'aîné des Bernadach au contremaître.

— Inutile de s'entêter, — répondit l'autre. — Un homme de plus, ça marchera!

— Celui-ci en a assez, — dit Jep en toisant son frère; — laissez-le souffler. A nous trois, on s'en charge.

Galdéric se rebiffait; il se ravisa : ce qu'il n'avait pas pu faire, Jep sûrement n'en viendrait pas à bout. Il déchanterait tout à l'heure.

— Soit! — dit-il en cédant la place à son cadet; — mais je t'en avertis, c'est plus dur

1. « *Ire* de Dieu! »

que d'enfoncer des clous dans la corne d'un âne !

— Nous allons voir ! — répondit Jep en ôtant sa veste, qu'il jeta à Bepa.

— Tiens-toi droit, conscrit, on te regarde ! — dit le forgeron.

— Prends ta respiration avant, — conseilla l'instituteur ; — tu auras tes poumons plus libres.

Félip des Ortes et Jean Cadène se rapprochaient, vivement intéressés par cet assaut de force, que rendait plus émouvant la rivalité déjà connue entre les deux frères. Les bras croisés, insolent et ricaneur, Galdéric attendait la défaite de son cadet. Il eût bientôt fini de rire.

Au premier choc, la vis avait cédé, la charge des cabas s'affaissait ; une fois en train, le mouvement ne s'arrêta plus.

— C'est joliment travaillé, petit ! — applaudissait le Dragon, pendant que les trois hommes reprenaient haleine.

Jep triomphait ingénument. L'effort avait à peine fait monter un peu de rouge au hâle de son front. Il souriait à Bepa.

— On te donnera une belle tartine d'ailloli, tantôt, — dit-elle ; — tu l'as bien gagnée.

Félip des Ortes demandait à tâter les bras

du jeune homme, et il n'en revenait pas, de son examen.

— Pas une once de graisse, rien que des muscles! — concluait-il. — On dirait une fille, et c'est fort comme un lutteur.

— Tu feras bien de ne pas joûter avec lui, — recommandait à Bepa ce farceur de Jojotte; — il te mettrait dessous!

Jean Cadène pouffait.

— Essaie un peu, toi qui fais le malin, — le défia Bepa, — tu verras si je sais me défendre!

Elle montrait ses ongles.

— Et si ça ne suffit pas, tiens regarde!

Dans un sourire provocant et sauvage, elle découvrait ses dents bien alignées, prêtes à mordre.

— Mords-moi, je le veux bien, si tu consens à m'embrasser après! — répliqua le galant. — A quoi ça te sert de faire la méchante? Un peu plus tôt, un peu plus tard, faudra bien y passer, ma petite... Pas vrai, Galdéric?

Il s'adressait au camarade, qu'il croyait toujours là, près de lui. Mais Galdéric avait filé sans rien dire, tête basse, ruminant son échec.

Au lieu de Galdéric, ce fut M. Sabardeilh qui répondit à Jean Cadène. La liberté de ces

propos entre garçons et filles l'offusquait. Il rappela le jeune homme à l'ordre.

— Bepa sait bien que c'est pour rire, — s'excusa le garçon. — Riez aussi, que diable !

— Il a raison, — approuva le Dragon. — Vous n'entendez rien à ces histoires, mon pauvre Sabardeilh ! Faut bien que la jeunesse s'amuse ! Vous ignorez donc que le carnaval est commencé depuis hier? Demain dimanche, ce sera le premier *ball* de la saison.

— Si tu veux, — proposa Félip des Ortes à Bepa, — nous danserons le *contrapas* ensemble.

— Trop tard! — réclama Jep; — Bepa m'a déjà promis.

Il mentait, et Bepa n'accepterait peut-être pas la complicité du mensonge? Elle eut l'air d'hésiter — rien que l'air.

— C'est promis; je n'ai qu'une parole, — affirma-t-elle.

Et comme Félip faisait la grimace :

— Ce sera toi après, — ajouta-t-elle ; — et toi ensuite, mon petit Cadène. Des danseurs, une fois lancée, j'en fatiguerais une douzaine.

— Un bon épouseur vaudrait mieux qu'une douzaine de danseurs ! grogna M. Sabardeilh. — Qu'en pense ton grand-père?

— Je pense que danser et se marier, ça fait deux, — répondit le Dragon, — mais l'un n'empêche pas l'autre. Vive le carnaval, sangdieu! et en avant les « flabiols[1] »!

Cependant le travail avait pris fin; l'huile avait été logée dans les jarres. Il n'y avait plus qu'à les porter à la forge. Ce fut une rentrée joyeuse. La nuit était calme, presque douce — une nuit d'automne attardée au cœur de l'hiver. — La lune éclairait; les branches nues des arbres fruitiers luisaient le long de la route à travers le mystère des vergers éclaboussés de blancheurs. Un grand pli d'ombre tombait à gauche, de la montagne, tandis qu'à droite, au-dessus des toits roses du village, les vignes, les olivettes se révélaient, à peine déformées, plus légères seulement qu'en plein jour, vêtues de couleurs si délicates qu'elles semblaient irréelles. Catllar ne dormait pas encore : la tiédeur de l'air avait engagé les habitants à voisiner de porte en porte. Un tailleur, une repasseuse, prolongeaient la veillée du samedi, dépêchaient l'ouvrage en retard, qu'il fallait rendre aux pratiques le lendemain, à la première heure. Des joueurs de manille tripotaient le carton,

1. « Les flageolets. »

attablés au Café du Commerce et, devant la boutique de maître Delduc, le perruquier, les clients bavardaient en attendant leur tour de barbe.

Tout ce monde sortait pour voir défiler la pressée. Sur la place, devant l'ormeau, un de la bande entonna la séguédille fameuse :

A ont es la Bepa?
Que ne trigui tant[1] *!*

Et le cortège, aussitôt, de marcher en cadence. Au risque de répandre l'huile, les porteurs de jarres eux-mêmes firent leur entrée à la forge en marquant le pas. Longtemps après que la troupe fut dispersée, une rumeur de fête vaguait encore dans le voisinage. Les gens ne se décidaient pas à se coucher. La joie de la pressée, comme une ivresse de vendanges hiémales, courait par les rues, s'en allait avec les chansons lancées à tue-tête par les jeunes gens qui revenaient vers les hameaux. Il y avait un reste d'animation, des allants et des venants sur la place. Et ces bruits, ces chansons, accompagnaient la veillée solitaire de l'abbé Colomer, occupé à préparer son prône du lendemain, c'est-à-dire à colliger,

1. « Où est la Bepa ? — Qu'il me tarde tant d'elle ! »

pour l'édification de ses paroissiens, les extraits de quelques vieux sermonnaires.

La clarté studieuse de la lampe cessa enfin de filtrer à travers les contrevents du curé; l'éclairage de la forge s'éteignit. La lune régna seule sur la place déserte. Puis deux ombres parurent devant la maison des Malhibern : Jep et Bepa.

Il était heureux, ce soir-là, le petit Jep, heureux d'aimer, heureux de vivre.

— La belle nuit! — dit-il à Bepa. — S'il fait ce temps-là demain, nous pourrons ouvrir le bal en plein air. C'est promis, n'est-ce pas?

Il l'attirait à lui; elle se recula. Cette maîtrise immédiate l'offusquait. Son instinct lui disait de rabattre le caquet de ce glorieux.

— La nuit porte conseil, — répondit-elle, avec une moue équivoque. — D'ici à demain, j'aurai peut-être changé d'idée.

Jep tombait de son haut, déconcerté.

— Tu me ferais cet affront? — dit-il. — Méchante!... Moi qui étais si content!... C'est vrai, dis, tu ne veux plus?... tu me lâches?...

— Pour te lâcher, il aurait fallu que je commence par te prendre!... Il n'y a rien de décidé encore, laisse-moi le temps de réfléchir.

— Ah! tu me feras mourir avec tes oui et

tes non. Quelle affaire pour une contredanse ! Dis-moi oui, bien vite, ou je me fâche.

Bepa n'avait pas l'intention de pousser à bout son amoureux.

— Ce sera oui, puisque tu y tiens tant ! — dit-elle. — Nous danserons ensemble, et même tu pourras m'embrasser après, puisque c'est l'habitude.

— Devant tout le monde, ça ne compte pas. Ce serait meilleur maintenant.

Il essayait de la saisir. Elle glissa de ses mains.

— Bonne nuit, Jep ! — dit-elle en se sauvant, — et tâche de ne pas faire de mauvais rêves !

VI

LES MASQUES

Le carnaval fut un enchantement pour Jep et pour Bepa. Une ou deux fois par semaine, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ils étaient conviés à fêter la *matanse*, l'événement annuel qui met en liesse les plus pauvres comme les plus riches ménages du pays. Il faisait bon vivre alors; c'était comme de la joie qui flottait, qu'on respirait avec l'odeur des cuisines, l'arome délectable des « boutifarres » et des « bougnettes » qui s'en allait des logis. Pendant que les invités, le dos au feu, s'emplissaient de cochonnaille, dehors, hommes ou bêtes, mendiants ou chiens de borde, tous les faméliques accouraient, rôdaient autour de la maison, frappaient ou grattaient à la porte, et quelquefois apparaissait sur le seuil, le *septsa-maïré*, le récitant des sept psaumes de la pé-

nitence, dont l'imploration tenace attendait la distribution des reliefs du festin.

Le forgeron et sa petite amie menèrent pendant quelques jours cette vie de bombance. Sans s'être donné leur parole, ils avaient déjà entre eux des comportements de fiancés. Le Dragon, cloué au coin du feu par la sciatique, les laissait partir, revenir en tête-à-tête. Et ils faisaient durer le plaisir. Ils s'attardaient au retour dans les chemins déserts, appuyés l'un à l'autre, le bras de Jep passé autour de la taille de Bepa. Si la soirée était douce, ils s'asseyaient à l'abri d'un roc, au pied d'un olivier. Le mystère de la nuit faisait leur intitimité plus étroite. L'aboi d'un chien, le hôlement d'une chouette montaient vers eux de l'obscurité des campagnes; et quand ces bruits se taisaient, le silence était si profond, qu'ils baissaient la voix comme si quelqu'un pouvait les entendre.

Quand ils se retiraient par la route de Molig, ils s'arrêtaient quelquefois devant l'oratoire de Saint-Pierre, une chapelle rustique établie à l'entrée de Catllar. Le pauvre saint de bois dédoré, vermoulu, qui ne recevait d'habitude, en guise d'offrandes, que la poussière du chemin et les jurons des charretiers, présidait à leurs derniers bavardages et il s'en

réjouissait, sans doute. Ces paroles d'amoureux étaient comme des fleurs fraîches pour remplacer les bleuets flétris, les roses défuntes, qu'une dévote du voisinage lui portait une fois l'an, le jour de sa fête.

Un heureux garçon, ce Jep! La politique ne le tourmentait guère pour le quart d'heure. Jeunes ou vieux, « démocs-socs » ou « réacs », le carnaval entraînait tout le pays dans sa farandole. Vive l'amour et les boutifarres! Là-bas, à Paris, le Président avait beau se chamailler avec l'Assemblée, la Montagne trépigner de fureur et Romieu agiter le spectre rouge, les gens de Catllar n'en perdaient pas un coup de dents ni un entrechat. Seuls, l'abbé Colomer et M. Sabardeilh résistaient à la contagion... Encore l'abbé Colomer admettait-il quelques tempéraments à son rigorisme, comme d'accepter, en prélèvement sur la gourmandise de ses paroissiens, le présent d'un quartier de lard, d'un ou deux empans de boutifarres que lui offrait quelque pénitente. Ces petits cadeaux le rendaient indulgent aux folies de la *matanse* : « Je connais mes Catalans, — disait-il; — quand ils seront fatigués de servir le diable, ils reviendront au bon Dieu! Je les rattraperai en carême! »

Le régent se laissait plus malaisément apprivoiser. Il en voulait au carnaval de la dissipation de ses élèves. La cadence des tambourins, les hurlements désespérés d'un cochon qu'on égorgeait dans le voisinage, troublaient à tout moment le silence de la classe. Excités par le bruit, les enfants criaient, tambourinaient à l'unisson. Les pensums pleuvaient sans apaiser le tapage, et, poussé à bout, le maître en venait à regretter l'usage des châtiments corporels, l'emploi de la férule, qu'il avait aboli dès son entrée en fonction, par haine de la force brutale.

Madame Sabardeilh, dont l'avarice trouvait son compte à renverser la marmite, décidait quelquefois l'instituteur à se rendre avec elle à l'invitation d'un voisin. Le couple endimanché participait aux bombances. Les rasades de vin blanc doux excitaient M. Sabardeilh : il se déridait au dessert, lançait un mot pour rire, entonnait une chanson patriotique. Après la fête, au retour, il était presque tendre avec madame Sabardeilh. Le ménage n'avait pas besoin de bassinoire, ce soir-là, pour réchauffer le lit conjugal.

Les dimanches, maintenant, étaient voués à la danse. Dès le matin, la *cobla*, l'orchestre de « flabiols » et de « bourrasses » — de fla-

geolets et de cornemuses — faisait « le tour de ville », ameutant la troupe des tout petits qui gambillaient à la suite. Des marchandes de Prades étalaient sur de légers éventaires les gâteaux du pays : les « ascloupets », sortes de massepains piqués de grains de sucre multicolores, les « rousquilles », les « brènes », qu'on fabrique avec de la farine de seigle pétrie dans des jaunes d'œuf. Les vêpres dites, au dernier coup de la cloche qui annonçait la fin de l'office, le bal s'ouvrait en plein air, autour de l'ormeau. Toute la jeunesse était là, qui se trémoussait au soleil. La folie de la danse les empêchait de sentir le vent et la poussière : la tramontane soufflait, secouait les jupes des danseuses, soulevait les tendelets des petits éventaires, dont les gâteaux se poudraient d'une illusion de sucre; et les couples tournaient toujours.

Jep et Bepa ne se quittaient plus d'une semelle. Faute de mieux, c'est-à-dire de Bepa, engagée tout le temps par son ami, les camarades avaient dû se pourvoir d'autres danseuses. Jean Cadène s'était apparié avec une petite Pétronille, une donzelle qui n'avait pas froid aux yeux; Félip des Ortes avait pris une Francisquette dodue et montée en couleurs, qui portait très bas, sur le chignon, comme

tout prêt à s'envoler, son bonnet de dentelle...

Galdéric, refusé par Bepa comme les autres, avait invité par dépit l'Yzabel, une noiraude riche d'atours, indigente de beauté, qui languissait dans son coin, n'ayant pas trouvé de danseur. Lui, épais et courte jambe, elle, longue et sèche à la façon d'un échalas, ils s'enlaidissaient par le contraste. Et, comme ils s'évertuaient à se donner des grâces, l'Yzabel pour plaire à son galant d'occasion, Galdéric pour faire enrager Bepa, on éclatait de rire dans leur dos.

— Regarde-la un peu, disait Bepa à son ami; — elle a sorti ce qu'elle avait de plus beau pour aguicher les hommes. C'est comme on dit de la mère de Dieu de Rodès : « Plus on la pare, plus laide elle est ! »

— Bien du plaisir je leur souhaite ! — ricanait Jep en garant sa danseuse d'un coup de coude, que Galdéric, sournoisement, lui envoyait dans les côtes.

Le bonheur de son frère, les regards que les amoureux échangeaient, appuyés, enlacés l'un à l'autre, exaspéraient l'aîné des Bernadach. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Brusquement, il plantait là son Yzabel, s'en allait noyer son dépit au cabaret.

Cependant les jours gras — *los darrers dies* — approchaient. C'est le grand amusement de ce temps-là de se déguiser et d'intriguer les passants, qui essaient de mettre un nom sur les faux visages. Devine qui peut! Un masque vous apostrophe, c'est son droit : défense de se fâcher, permission de tout dire. Et on en dit! Riche ou pauvre, artisan ou bourgeois, chacun reçoit son paquet : c'est, pour deux ou trois jours, le règne de l'égalité, la revanche de la sincérité sur l'hypocrisie quotidienne. Impossible d'échapper à cette revision des consciences, déshabillées, fustigées, à la grande satisfaction du public. Ceux qui voudraient se dérober en restant chez eux, on va les chercher, on force leur porte. Une bande joyeuse envahit la maison, promène sa farandole de chambre en chambre. Le seul moyen de se débarrasser des importuns est de leur verser à boire; une tournée de *rancio* ou de *rosoli* désarme quelquefois les mal embouchés, ferme le bec aux bavards; la troupe, largement arrosée, va promener ses mystifications chez le voisin.

Jep et Jean Cadène avaient concerté une mascarade de ce genre pour le soir du mardi-gras. Jojotte en était; il s'était chargé de louer les déguisements à Prades, chez le maître

perruquier de la grand'rue : tout un lot de « carètes », — de figures de carton peint, — avec des nez de polichinelle, des faces de Jocrisse, des mines ahuries, des trognes à crever de rire. Les costumes étaient laissés à l'invention d'un chacun. Le plus simple, le plus usité, parce qu'il est à la portée de toutes les bourses, consiste à mettre ses habits à l'envers. Mais on avait résolu de faire mieux. Jep emprunterait une robe et un corsage à Bepa, qui se travestirait, elle aussi, avec une « barrétine », — un bonnet de laine rouge — par dessus la carète, et sur les épaules, une *pallisse* en peau de mouton, à la mode des bergers. Jean Cadène endosserait la défroque militaire du Dragon, retrouvée au galetas dans un coffre, et Jojotte, enfermé de pied en cap dans une robe de pénitent noir, domino ecclésiastique orné de grelots pour la circonstance, avec une *coucaroutxe* — un grand bonnet pointu — sur la tête, éclairerait le cortège en brandissant la *hatxe* — la torche de résine — que les confrères ont coutume de porter dans les processions.

Ainsi accoutrée, la bande, après souper, s'était évadée de la forge. Il faisait très noir dans la rue, et il y avait beaucoup de monde. Des ombres circulaient : ombres paisibles de

badauds, ombres bruyantes de masques qui couraient en se tenant par la main, viraient en rondes folles autour des curieux en jetant le cri traditionnel de ce soir-là: « *Gourou! Gourou!...* » Des géants, c'est-à-dire des poupées emmanchées au bout d'un bâton et portées très haut par des gens entortillés dans un drap de lit, déambulaient à grands pas en poussant des cris terribles, un curé pour rire, vêtu d'ornements sacerdotaux en papier peint, caricaturait les gestes de l'abbé Colomer, et des enfants se poursuivaient à travers la foule, sans autre déguisement qu'une feuille de chou appliquée sur la figure. « *Gourou! Gourou!...* » Tout ce monde dansait, chantait, s'interpellait dans une mêlée furieuse.

Bousculés, engueulés, Jep et ses amis fendaient la cohue, entraient en tourbillon dans la maison d'école. M. Sabardeilh lisait la *Réforme* au coin du feu, Mme Sabardeilh ravaudait les bas de son époux. Avec de belles révérences, les masques défilèrent devant eux.

— *Ma counexes*[1]? interrogeaient-ils l'un après l'autre en contrefaisant leur voix.

L'instituteur avait posé le journal, relevé

1. « Me reconnais-tu? »

les lunettes sur son front. Grave et condescendant, il assistait au spectacle : tel un sénateur romain surpris par l'invasion des barbares. Mais quand il se trouva nez à nez avec Jep, qui poitrinait sous ses habits de fille, il ne put se retenir de protester :

— Entraîner une femme dans ces saturnales, vous n'y pensez pas, mes amis!...

— Une femme, ça! Eh! tu n'y vois que du feu, mon pauvre homme! — dit Mme Sabardeilh. — Demande-lui donc, à ce farceur, combien de livres d'étoupes il a fourrées dans son corsage!

On riait, et Jep, persistant dans son rôle, envoyait des baisers au régent.

— Gentil moineau, — lui disait-il, — rossignol du bois joli, viens te divertir avec nous.

— Ça va! — insistait le faux berger; — tu prendras le mari; moi, j'emmène la femme. Elle me plaît, cette brune.

Il lutinait la dame, qui se défendait comme un beau diable.

— Alors, c'est tout ce qu'il y a à boire ici? — demandait Jean Cadène. — Bonsoir, tas de grigous!

Toujours chantant, toujours dansant, les masques avaient regagné la rue. De maison en maison, ils firent le tour du village. On les

fêta au Café du Commerce, on leur offrit un punch à l'auberge des Trois-Rois. Il était déjà tard, quand, débraillés, enroués, ils arrivèrent au pont du Router, à deux pas de chez les Bernadach.

— Si l'on allait intriguer tes vieux ? — proposa Jean Cadène à Jep. — L'Aulari, sûrement, déboucherait du *rancio*, et l'on servirait quelque bonne farce à celte male bête de Galdéric.

Jep hésitait. Son ancien n'était pas de bonne humeur tous les jours : qui sait comment ça se passerait, s'il venait à le reconnaître? Ça ne marchait déjà pas trop bien entre eux. Depuis son retour à Catllar, Jep ne fréquentait guère à Jeantine. L'accueil qu'il y recevait de son père et de son frère n'était pas encourageant. Entre ces deux hommes toujours d'accord sur tout et qui s'entendaient à demi-mot, il était comme un passant, comme un intrus. A peine s'ils lui adressaient la parole, et chaque fois pour le contredire. Galdéric ne manquait pas une occasion de monter la tête à son père. Les deux ou trois dimanches que Jep avait mangé à la table de famille, les propos avaient tourné à l'aigre; pour une chose ou pour l'autre, les deux frères avaient failli s'attraper. Sans l'Aulari,

qui réussissait à grand'peine à les raccommoder, le cadet aurait renoncé depuis longtemps à revenir chez ses parents. Et le moment était peut-être mal choisi pour s'y présenter. Mais, sans plus lanterner, la bande avait déjà franchi le pont, elle entrait chez les Bernadach.

— *Gourou! Gourou!*

Les vieilles gens, assoupis sur les tisons, s'effaraient; Galdéric, déjà couché dans l'étable, sautait du lit, aussitôt entrepris par les masques. Et il riait, il se fâchait à moitié.

— *Ma counexes*? — l'apostrophait Jean Cadène.

Galdéric se débattait pour rompre la farandole qui tournait autour de lui.

— Prends garde, — se fâchait-il, — que je ne mette mon poing au lieu de ton nom sur ta figure!

— Le poing n'est pas de jeu : devine.

— Ton nom est « ivrogne! » Et moi, je suis celui qui aimerait mieux dormir.

— Veux-tu dormir avec moi? — le provoquait Jep en se dandinant sur ses hanches.

Il était si bien déguisé, la poitrine si riche, que le fils du même père s'y trompait, cherchait à palper le fallacieux corsage.

— A bas les pattes, commandait le Péni-

tent noir. — Cette belle fille-là n'est pas pour ton nez. Sache qu'elle est fiancée avec le berger que voici. Et, comme ils sont pressés de dormir ensemble, nous venons requérir monsieur le conseiller municipal, ici présent, de les unir sans délai.

Et, s'adressant au vieux Bernadach :

— Allons, y es-tu?

— Je suis prêt ! Qu'ils montrent seulement leurs papiers, et qu'ils enlèvent leurs masques : je n'ai pas l'habitude de conjoindre des mariés de carton.

— C'est ça ; qu'ils ôtent leurs masques, — approuva Galdéric, qui flairait la supercherie et se méfiait de quelque mauvais tour de son cadet.

— Ils ôteront leurs carètes demain, pour recevoir les cendres, — répliqua Jojotte ; — jusque-là, défense d'y toucher.

— Défense? Attends un peu ! — dit Galdéric en se jetant sur Jep.

Et il essayait de lui arracher sa figure de carnaval.

Jep esquivait l'attaque, ripostait d'un maître coup de poing. Il y eut une risée.

— Hé ! hé ! paraît qu'elle a de la réponse, la demoiselle ! gouaillait Jean Cadène.

Le sexe du coup de poing n'était pas dou-

teux. Galdéric, furieux, fonçait sur l'adversaire. C'était la bataille, cette fois. Les coups pleuvaient si dru que personne ne se risquait à séparer les combattants.

— Je la verrai, ta peau, je l'aurai ! — hurlait Galdéric.

— Gare à la tienne ! — répliquait Jep, qui ne se donnait plus la peine de déguiser sa voix.

La précaution, d'ailleurs, devenait inutile : une giffle de l'aîné avait décoiffé le cadet, abattu la carète. Les frères luttaient maintenant à découvert.

Galdéric avait empoigné Jep à bras le corps ; mais Jep le ceinturait à son tour. Lentement, d'une pesée inflexible, il le pliait, le renversait sur la pierre du foyer. Malheureusement, la tête avait touché avant les épaules : le sang coulait, arrosait les dalles.

Il y eut un mouvement de stupeur. L'Aulari s'était portée au secours du blessé, qui défaillait de la honte plus encore que du mal de sa chute. Jep lui tendait la main pour l'aider à se relever.

Bernadach l'écarta rudement.

— On n'a pas besoin de toi, — dit-il.

Sa rancune contre Jep éclatait. Ce n'était pas assez de les avoir quittés, d'avoir renié, avec la vie paysanne, toutes les idées, toutes

les traditions de sa famille; il fallait qu'il vînt, avec sa troupe d'ivrognes, le braver chez lui, chercher querelle à son frère!... D'où sortait-il, ce Jep? Il n'était pas de son sang, il n'était pas de sa race; c'était l'étranger, c'était l'ennemi.

— On n'a pas besoin de toi, — répétait-il.

D'un geste, il montrait la porte à son fils.

— Tu m'as compris! allons, décampe!

L'Aulari intervenait, suffoquée de larmes.

— Il a bon cœur, notre cadet, — implorait-elle; — je le connais : il est fâché de ce qui vient d'arriver. Ce n'est pas lui qui a commencé; il n'a fait que se défendre. Galdéric lui pardonnera, et toi aussi, quand tu seras de sang-froid.

Bernadach ne sourcillait pas, et l'Aulari, rebutée, se tournait vers l'aîné.

— Pas vrai, — disait-elle, — que tu n'en veux pas à ton frère?

— Entre lui et moi, que le père décide : il est le maître! répondit Galdéric. Un de nous deux est de trop ici.

— En voilà assez, — disait Bernadach à Jep. — Allons, fichez-moi le camp, tous!

— Pour une fois, nous serons d'accord, père, — répliqua Jep. — Vous êtes pressé de ne plus me voir; et moi, il me tarde de partir.

N'ayez crainte que je revienne. Le pain que je mangerai ici ne me pèsera pas sur l'estomac !

Il en aurait dit davantage, si l'Aulari ne lui avait pas fermé la bouche.

— Ah ! ces hommes ! — gémissait-elle ; on n'a jamais la paix avec eux. — Tais-toi, Jep ! Va-t'en chercher ton lit : c'est ce que tu as de mieux à faire. Et ne te tracasse pas de ce que t'a dit ton père. Tout ça, c'est des histoires de carnaval. On n'y pensera plus demain. Sois tranquille, tant que l'Aulari y sera, cette maison restera tienne !

Tout en cajolant son cadet, elle le poussait vers la porte Les masques le suivaient, l'oreille basse. Seul, le dragon, Jean Cadène, faisait bonne contenance. Raide dans son uniforme, il adressait aux Bernadach, en manière de salut, un : « Vive la République ! » aussitôt étouffé dans le claquement de la porte, que le maître du logis rabattait sur ses talons.

Dehors, la nuit les reprenait, la nuit d'hiver plus froide, plus obscure à cette heure dans le vide des rues désertées par la foule, balayées par le *carcanet*, — l'âpre vent du nord. — Plus une boutique éclairée, plus un lumignon aux fenêtres. Le calme du village faisait honte à ces traînards du carnaval défunt. A peine s'il osaient continuer la chanson

entonnée par Jojotte, la chanson mélancolieuse et goguenarde qui se chante ce soir-là dans les bourgades roussillonnaises :

Adiou, père, pobre père,
Adiou, père Carnabal !

Les voies éraillées, pâteuses, défaillaient au refrain, expiraient en tristesse. Finie la fête, finie la gloire des déguisements, l'applaudissement des cafés, la flambée des punchs dans les auberges ! Jean Cadène n'était plus le dragon patriote et flambard qui lutinait les filles et magnifiait la République ; il redevenait le petit garçon inquiet de l'heure tardive et de l'accueil qui l'attendait à la maison. Les grelots de folie ne carillonnaient plus aux manches pendantes de Jojotte, écrasé maintenant, comme un vrai pénitent de procession, sous le poids de sa *coucaroutxe*, et la torche qu'il oubliait d'agiter s'éteignait en fumeron.

On se quitta au seuil de la forge. Chacun reprit ses hardes quotidiennes et tira de son côté.

Jep et Bepa étaient seuls. Ils se turent, un moment. La colère de Bernadach, la haine de Galdéric, pesaient sur eux. Le bras autour du cou de Jep, en un geste de protection tendre qui continuait l'illusion de son costume

d'homme, Bepa s'accusait d'être la cause de son malheur.

— Galdéric est jaloux, — disait-elle. — Il t'en veut d'être bien avec moi !

— L'avarice le tient autant que l'amour. Que mon père me déshérite, c'est tout ce qu'il souhaite.

— Laisse-le faire, va ! si c'est notre idée, on ne nous empêchera pas de nous marier.

— Tout m'est égal, pourvu que tu m'aimes, ma jolie ! Est-ce bien sûr ?

— Très sûr.

— Si nous faisons pacte ensemble, je demande des arrhes... Un baiser...

— Rien qu'un !...

Longuement ils s'embrassèrent.

— Pour être en règle, — réfléchit Jep, — faudrait bien avoir le consentement de ton grand-père... Si nous allions le trouver ?...

Le Dragon avait fêté le mardi gras au coin du feu, en tête-à-tête avec une bouteille de vin doux. Il somnolait, les pieds sur les chenets, devant la fiole aux trois quarts vide. Ses idées n'étaient pas très nettes, au réveil : il crut d'abord à quelque farce de carnaval, quand les enfants lui portèrent leur requête. Ils insistèrent.

— Alors, c'est pour de bon ?... Eh bien,

soit! mais vous êtes bien jeunets tous les deux. Elles seront longues, vos fiançailles!

— Pas plus que les vôtres, parrain! — riposta Bepa. — Vous nous l'avez raconté bien souvent : vous n'aviez pas dix-sept ans, et vous étiez déjà fiancé, quand vous êtes parti au service de la République.

— Cinq ans de régiment, six campagnes, trois blessures... C'est vrai; et mon Yzabel m'attendit.

— Je patienterai comme elle, — affirma Bepa.

— Il te plaît donc bien, ce Jep?... Et lui, pas besoin de lui demander s'il en tient pour toi. Ça se voit du reste; il en sèche, le malheureux!... Mais les autres, que diront-ils, tous tes galants, Jean Cadène, Galdéric?... Enfin, ça te regarde. Si c'est votre volonté, je n'irai pas contre. C'est votre temps d'être amoureuy : profitez-en!

Il souleva la fiole posée devant lui, la vida d'un trait.

— A votre santé, mes enfants! — conclut-il. — Et tâchez d'être sages!

VII

AUTRES MASQUES

Le carême régnait maintenant à Catllar. Les semaines grises s'achevaient en des dimanches calmes, bercés à la cadence des cloches, des psalmodies liturgiques. Au lieu des ritournelles du bal, des fredons sautillants du « flabiol », on n'entendait, à la sortie des vêpres, que le roulement monotone de la boule abattant les quilles, sur la place. C'était le divertissement de la saison. Cependant, après la partie de quilles, la jeunesse allait se promener en bande. Bras dessus, bras dessous, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, ils faisaient les cent pas sur la route de Prades. Arrivés au bout du pont de la Castellane, ils s'arrêtaient un moment, regardaient au midi, vers la plaine, si le printemps se décidait à venir.

Il venait. Les grives et les huppes l'annon-

çaient, appariés dans les olivettes de la montagne. Dans les jardins, autour du village, les amandiers étaient en fleur, et, le long des chemins, les saules marceaux portaient des chatons de soie jaune, pareille au duvet des oisons qui jasillaient dans l'eau des fossés. Le vent marin soufflait doux, hâtait la croissance de l'herbe, la poussée des arbres ; les yeux verts, les yeux bruns des bourgeons soulevaient leurs paupières, pressés d'assister au renouveau. D'un dimanche à l'autre, la campagne changeait de figure. Les amandiers n'avaient pas encore passé fleur, et c'était déjà le tour des poiriers, des pruniers, des pêchers. Et les pruniers étaient tout blancs, les pêchers étaient tout roses ! C'était joli à voir, et ça sentait si bon ! Rien qu'en mettant le nez dehors, on respirait le printemps. Quand Bepa allait aux champs, le matin, chercher des carottes pour la soupe, elle en revenait toute parfumée et pavoisée de violettes. Jep en cueillait une à son corsage, et il la gardait aux lèvres, il la mâchonnait, tout en jouant des tricoises ou du boutoir. Pendant qu'il fumait sa cigarette sur la porte, il avait surpris le manège d'un couple de mésanges qui bâtissaient leur nid dans une fente du vieil ormeau. Et il montrait du doigt à sa bonne amie les

fines bestioles occupées à charrier tantôt un brin de mousse arraché aux pierres du clocher, tantôt un crin de cheval qu'elles volaient dans les balayures de la forge.

— Regarde, — lui disait-il ; — en voilà deux qui n'ont pas besoin du maire ni du curé pour entrer en ménage !

— Chacun son tour, — soupirait Bepa. — S'il est plus long à s'établir, notre ménage aussi durera plus longtemps.

Le Dragon ne s'inquiétait guère des nichées. Le printemps avait pour lui d'autres signifiances. C'était surtout le renouvellement de la cuisine. La promesse des primeurs, la montée des fèves et des petits pois, lui mettaient l'eau à la bouche. Le dimanche, quand les fiancés le quittaient pour se promener ensemble :

— N'oubliez pas de ramasser des pissenlits ! — leur recommandait-il. — Ils sont tendres, à cette heure, et l'huile de cette année est parfaite. Vous verrez quelle salade ! Il n'y a rien de tel pour rafraîchir le sang et pour donner son vrai goût au vin du bon Dieu !

Chez les Bernadach, c'était une autre chanson. Galdéric, cette année-là, boudait le printemps. Il en voulait aux merles de flûter, aux

violettes de fleurir : c'était pour Bepa et pour Jep que flûtaient les merles, que fleurissaient les violettes. Sa consolation était alors de penser au profit qu'il tirerait plus tard de la brouille survenue entre son père et Jep : en frustrant son frère de sa part d'héritage, il satisferait du même coup son avarice et sa rancune. Dans cet espoir, il flattait, il courtisait son ancien. Le dimanche, au lieu de flâner au village avec les camarades, il accompagnait Bernadach dans la tournée qu'il ne manquait pas de faire, les mains aux poches, sur son petit domaine. Arbre par arbre, ils constataient l'état des floraisons, ils pronostiquaient les récoltes futures. Et leur amitié, leur bonne entente, se confirmaient dans cette passion commune pour la terre.

Pendant ce temps, l'Aulari était à vêpres, occupée à prier pour ses hommes, pour la paix de la maison. Pâques approchait : si le bon Dieu consentait à l'écouter, ces enragés s'amadoueraient peut-être, exhortés par l'abbé Colomer, au tribunal de la pénitence.

En attendant la grande lessive, et la réconciliation souhaitée par leur mère, les frères ennemis se trouvaient encore une fois aux prises, à propos de la procession du jeudi saint.

C'est un honneur envié par les jeunes gens de porter, ce jour-là, la croix monumentale qui ouvre la procession. La confrérie des pénitents noirs, à laquelle presque tous les hommes sont affiliés, désigne le porteur. Et Galdéric, qui avait été choisi l'année précédente, comptait sur une nouvelle investiture. Jep lui fut préféré, et cette injure enfonça plus avant dans son cœur le ressentiment des affronts que lui avait déjà infligés son cadet. L'abbé Colomer lui confia, pour le consoler, l'emploi de *guigni-cenres* [1], un des plus marquants de la cérémonie.

L'heure venue, le cortège se formait dans l'église, sous les ordres de Jojotte. On dressait sur les brancards les « mystères », — les mannequins habillés qui représentent les personnages de la Passion ; — on plaçait à leur rang, derrière leurs bannières respectives, les congrégations, les confréries. Et tous, les plus humbles figurants aussi bien que les coryphées, s'échauffaient pour leur rôle, pour la beauté du spectacle qu'ils allaient se donner à eux-mêmes. C'était, après les déguisements de la semaine grasse, comme une autre mascarade plus émouvante, et ils s'y vouaient du

1. Reluque-cendres.

même élan de leur âme enthousiaste et frivole. Une rumeur sortait de cette foule. Mais le silence se faisait tout à coup : l'officiant, vêtu de ses habits sacerdotaux, apparaissait, escorté des enfants de chœur et des chantres, au seuil de la sacristie.

La procession sortait.

Jojotte, en tête, avec sa soutane violette des grandes fêtes et son chaperon noir, brandissait une énorme crécelle, seule musique permise, en l'absence des sonnettes et des cloches parties pour Rome. Puis, entre ses deux acolytes, Giresse et Jean Cadène, costumés en pénitents noirs, c'était Jep, le héros du jour, chargé de sa croix.

Galdéric suivait, tout seul, à distance. Robe noire, âme sombre. Un plat d'offrande, garni de cendres, à la main gauche, il désignait au peuple, de l'index de sa main droite, la poussière commémorative de la destinée humaine. Le regard mauvais qui flambait, fixé sur Jep, au fond des trous de sa cagoule, ajoutait à son geste une signification de menace tragique.

A quelques pas de Galdéric, très lentes et très dignes, les danseuses du carnaval défunt, l'Yzabel, la Pétronille, la Francisquette, la Bepa, charriaient sur leurs épaules le « mys-

tère » de la sainte Vierge, un mannequin de grandeur naturelle, la poitrine trouée des sept glaives de la Douleur. Le bon paillard Félip des Ortes s'avançait après elles. Il exhibait, entre ses doigts repentants d'attouchements frivoles, une tête de mort authentique, qui, de sa mâchoire édentée, vilainement ricanait.

Puis, c'était le groupe des Madeleines, toute une bande de petites filles, en longues robes traînantes, qui berçaient, ainsi que pour un dodo de poupées, des crucifix dans leurs bras.

Comme on leur avait recommandé d'avoir l'air triste, elles faisaient semblant de pleurer et s'essuyaient les yeux, de temps en temps, avec leurs mouchoirs.

Elles passaient, et à leur suite arrivaient, portées par des gamins nu-pieds, qui trébuchaient dans leur robe de bure, des croix de toute matière et de toute grandeur : des croix en roseaux, légères, et d'autres très lourdes faites avec des branches de chêne non écorcées. Quelques-unes étaient voilées d'un crêpe, d'autres drapées d'un linge blanc ; et tantôt elles traînaient à terre, tantôt elles s'érigeaient à bout de bras. On aurait dit d'une forêt en marche.

Maintenant, c'était le tour des confréries: confrérie d'hommes porteurs de torches, confrérie de femmes qui défilaient, la tête baissée, égrenant des chapelets. Un mannequin s'avançait entre les deux confréries. C'était un Christ en croix, d'une réalité saisissante, avec ses côtes en saillie, ses yeux vitreux, ses joues, sa poitrine, ses pieds éclaboussés de sang, de grosses gouttes en relief qui ponctuaient la peau verdâtre, décomposée. En contraste avec cette figure d'agonie, Jojotte, se conformant à une tradition pieuse, avait piqué à la couronne d'épines un trochet de cerises presque mûres, symbole naïf de la renaissance printanière et de la résurrection prochaine du Dieu crucifié.

L'abbé Colomer fermait la marche, avec les enfants de chœur et les chantres. Exténué par le jeûne et l'abstinence du saint temps de carême, le desservant de Catllar pliait sous le faix de la chappe noire, alourdie de larmes d'argent ; il s'avançait avec peine, et les défaillances de son estomac affinaient sa figure poupine d'une expression de souffrance ascétique, on ne peut plus édifiante.

Très édifiant lui aussi, plus grave que d'habitude, presque solennel sous le surplis et la barrette, M. Sabardeilh emboîtait le pas au

curé. Mais son émotion n'était pas d'ordre mystique : pendant qu'il chantait les imprécations et les plaintes des prophètes lamentant les iniquités d'Israël, sa pensée se reportait aux malheurs de la démocratie persécutée par les tyrans, et sa voix s'éplorait ou tonnait en menaces, selon le sens de chaque verset.

A peu près seul de la paroisse avec les tout petits et les infirmes, le Dragon s'était abstenu de figurer dans le cortège. Ces capucinades l'agaçaient. Il se souvenait du feu de joie qu'on avait fait, en 93, avec les bonshommes dorés, les saints et les saintes de l'église, arrachés de leurs niches et brûlés en holocauste devant l'arbre de la Liberté : pendant qu'ils flambaient, ils avaient dansé la carmagnole autour du bûcher avec les patriotes du village. Ses idées n'avaient pas changé depuis ; il n'avait pas remis les pieds à l'église. Un vrai païen, ce Malhibern ! Il avait assisté de loin à la sortie de la procession, et maintenant il attendait qu'elle revînt, planté devant la porte de la forge. Elle apparaissait bientôt, elle émergeait du noir de la rue en plein soleil, foule muette, glissement d'ombres sans visages, enveloppées dans le mystère des coucaroutxes et des cagoules. C'était comme une

délégation du monde surnaturel, en opposition avec le monde de la nature, avec l'éclat de la lumière, avec la douceur du printemps. Les rossignols cachés dans le ravin du Router cessaient de chanter, épouvantés par la crécelle de Jojotte, tandis que d'innocents papillons, des blancs, des jaunes, voletaient, attirés par la flamme des cierges, frôlaient de leurs ailes délicates la laideur sinistre des cagoules. Lentement, comme une troupe d'oiseaux effarouchés par le soleil, les masques tristes s'enfonçaient dans la ténèbre béante de l'église.

Au lieu de leur tirer sa barretine au passage, le Dragon les regardait défiler sans broncher, la pipe au bec, les mains aux poches. L'abbé Colomer frémit en l'apercevant. Cette barretine rouge vissée sur la tête de l'impie, c'était la Révolution, c'était le diable. A deux pas, presque à bout portant, les regards de l'abbé et du Dragon se croisèrent. Une sainte colère flambait dans les yeux de l'officiant. D'un geste impérieux, il tendit vers le révolté le crucifix d'argent, comme pour le contraindre à plier le genou, à courber son front, seul levé parmi la prostration de tout un peuple.

L'anathème fit long feu. Tranquillement,

du même air qu'il essuyait autrefois la mousqueterie espagnole à Peyretortes, le Dragon reçut le choc, laissa passer, comme une mitraille inoffensive, le geste et le crucifix.

VIII

A CONFESSE

Le samedi saint était un jour de corvée pour l'abbé Colomer. Depuis son déjeuner, un déjeuner sommaire, expédié sur le pouce, il était encaqué dans son confessionnal, occupé à écouter, à semoncer ses ouailles. A peine si entre deux confessions il se donnait le temps d'ouvrir sa boîte, d'inspecter d'un coup d'œil, tout en humant une prise de tabac, le troupeau des fidèles, hommes ou femmes, qui attendaient agenouillés sur les dalles. Encore une quinzaine à entendre.

L'opération d'ailleurs était simple, les péchés étant à peu près pareils, sans nuances, comme l'âme des pécheurs. Le marchand trichait sur le poids de la marchandise, le cultivateur empiétait sur la terre de son voisin, le pauvre maraudait sur la gerbe du riche. L'abbé Colomer était blasé sur ces fautes, et il ne

sourcillait pas davantage quand la promise s'accusait d'avoir laissé prendre des arrhes à son galant, ou quand la gouge[1] se repentait d'avoir forniqué avec son maître. Vieilles histoires, auxquelles s'appliquait une morale qui avait déjà servi.

Mais l'attention du prêtre se réveillait aux adjurations de l'Aulari, qui lui confiait ses angoisses maternelles et conjugales. Elle le suppliait d'intervenir, de remettre la paix dans sa famille. Et l'abbé promettait, touché de ses larmes, pressé d'en finir avec elle.

Et c'était le tour de M. Sabardeilh. L'instituteur avait, jusque-là, vécu en bons termes avec son curé. La direction du lutrin, l'enseignement du catéchisme, en faisaient un collaborateur du prêtre, un fonctionnaire à demi ecclésiastique. Il était croyant, d'ailleurs, à sa manière, qui était celle d'un certain nombre de républicains, à cette époque. Il adorait un Jésus-Christ révolutionnaire, patron des humbles, apôtre et précurseur de la Sociale. L'abbé Colomer avait été d'abord indulgent à cette utopie. En haine du régime déchu, autant que par peur des hommes nouveaux, le desservant de Catllar avait, à l'exemple de presque

1. La servante.

tous ses confrères, bruyamment adhéré au gouvernement provisoire, il avait entonné le *Domine, salvam fac* à pleine gorge, il avait béni et aspergé d'eau lustrale l'arbre de la Liberté. Puis, à mesure que la réaction gagnait du terrain, il avait changé de ton. Prudemment toutefois, en homme qui ménage les transitions et qui ne veut se brouiller avec personne, il avait continué à fermer les yeux sur les fréquentations de l'instituteur, il avait évité, quand il le rencontrait, les sujets de controverse. Mais ce jour-là, dans le tête-à-tête du confessionnal, la conversation tournait à l'aigre, le prêtre se fâchait. Il avait encore sur le cœur l'attitude sacrilège du Dragon, et, comme ce malheureux échappait à sa juridiction, Sabardeilh payait pour lui. Avant de lâcher l'absolution, il l'entreprenait sur ses rapports avec les rouges, sur le mauvais exemple qu'il donnait à la paroisse en lisant, en colportant la *Réforme*, journal impie, rédigé par un prêtre apostat. Et, comme l'instituteur résistait, le confesseur passait du blâme aux menaces. Entre le journal et le sacrement, il fallait choisir, renoncer à l'un ou à l'autre.

— Vous avez jusqu'à demain pour réfléchir! — concluait l'abbé en rabattant sur le révolté le volet intérieur de la grille.

Quand il le rouvrit, il se trouva face à face avec le vieux Bernadach. En présence de ce nez autoritaire, accompagné d'un menton opiniâtre et d'une bouché sans miséricorde, l'abbé Colomer regrettait presque d'avoir cédé aux supplications de l'Aulari, d'avoir promis de réconcilier le père et le fils. Pas commode, ce Bernadach ! Cependant il avait toujours été soumis aux prêtres, ponctuel à remplir ses devoirs de religion. Et c'est par là que le confesseur espérait le tenir. L'absolution était un atout dans son jeu. Dans ce pays de tradition chrétienne, un paroissien qui s'abstenait de faire ses pâques était montré au doigt. Seuls les concubinaires obstinés, ou les voleurs qui craignaient d'être astreints à la restitution, s'exposaient à ce scandale. Bernadach y regarderait à deux fois.

La confession achevée, — une confession exacte et grossière, — le pénitent se taisait, attendant l'exhortation du prêtre. Sauf le péché habituel de colère, il n'avait rien articulé qui se rapportât de près ou de loin à sa rupture avec Jep. Il s'étonna grandement, lorsque, avec les précautions et les ménagements dus à un fabricien et à un conseiller municipal, l'abbé le mit sur la voie d'un aveu auquel il n'avait pas songé. Sa conscience ne



lui reprochait rien. Elle s'autorisait, dans le gouvernement de sa famille, d'une institution aussi ancienne, aussi respectable que la loi religieuse invoquée par le prêtre. Il était maître chez lui; son fils lui appartenait, il l'avait jugé et condamné sans appel.

Le confesseur avait beau lui insuffler à travers la grille les conseils de la morale évangélique, l'inviter à la douceur du pardon, Bernadach faisait la sourde oreille. Et l'abbé Colomer hésitait à pousser sa pointe. C'était assez et trop de sa brouille avec l'instituteur, — une basse remarquable qu'il ne remplacerait pas au lutrin, — sans y ajouter l'ennui d'un conflit avec Bernadach. L'autre, qui le sentait faiblir, résistait, l'amenait à transiger. La ruse paysanne triomphait de la finesse ecclésiastique. Bernadach faisait ses conditions. Que le coupable consentît à s'humilier d'abord, d'abord, qu'il portât ses excuses à son père, à son frère, on verrait ensuite.

Il comptait bien, le matois, que la fierté de Jep, en se refusant à ces préliminaires, le dispenserait de la miséricorde finale.

Faute de mieux, l'abbé acquiesçait à ces arrangements, et le paysan, après un *Confiteor* plus ou moins ému, se relevait en état de grâce, satisfait, comme d'un marché avanta-



geux, de son absolution mal acquise. Pourtant l'homme de Dieu ne se tenait pas pour battu : Jep serait peut-être de meilleure composition que son père, et, s'il arrivait à l'entortiller, quelle victoire pour l'Église! Sans doute, la bonne Aulari, pénétrée de reconnaissance, redoublerait d'attentions pour le presbytère; elle soignerait l'engraissage des poulets de grain dont elle avait coutume de lui offrir une paire chaque année, aux Rogations... Là-dessus, M. le curé expédia rondement une douzaine de pénitents — les derniers. — De tout son troupeau il ne manquait plus à l'appel que Jep et le Dragon, et encore deux ou trois dévotes, atteintes de la maladie du scrupule, qui, pour avoir l'absolution plus fraîche, retardaient leur confession jusqu'au dimanche matin.

Inutile de compter sur le Dragon; mais Jep pouvait encore se présenter. L'abbé l'attendit un moment, en promenant dans la nef déserte la récitation de son bréviaire. Le jour qui baissait arrêta sa lecture; la sonnerie de l'*Angelus* annonçait en même temps l'heure désirée de la collation. Après une courte prière, une génuflexion devant l'autel, l'abbé quitta l'église.

Comme il passait sous les fenêtres de l'école,

il entendit monsieur et madame Sabardeilh qui se chamaillaient dans la cuisine. L'aigre fausset de la dame montait, coupé par la parole du régent, grave, mesurée, sentencieuse. Les algarades du ménage étaient si fréquentes que les voisins avaient cessé de s'en inquiéter. C'était un des bruits de Catllar, comme le tintement du marteau sur l'enclume de la forge ou le claquement des battoirs à la fontaine. Ce soir-là, cependant, le sujet de la dispute intéressait l'abbé Colomer, qui ralentit le pas pour écouter. Sous le coup de la grosse émotion qu'il rapportait du confessionnal, l'instituteur avait parlé, et madame Sabardeilh le secouait d'importance.

— Je te l'avais bien dit, que ça tournerait mal, ta politique! — grommelait-elle. — Tu seras bien avancé quand on t'aura mis à la porte du lutrin. Vingt francs de moins!... Où les trouverons-nous? Quand on n'a pas le sou, quand on a besoin de sa place pour vivre, on reste tranquille. Tu te crois un grand savant, avec ton journal et tes livres; tu n'es qu'une vieille bête!

Les répliques du régent arrivaient à peine au curieux, couvertes par les vociférations de la mégère; mais il lui semblait que la résistance de M. Sabardeilh fléchissait à chaque

riposte, et il augurait bien de cette défaillance. Sans doute, madame Sabardeilh employait des arguments d'un ordre inférieur; n'empêche qu'elle tenait le bon bout, et, si les poumons ne trahissaient pas sa volonté de bien faire, elle finirait par mettre au pli ce chrétien récalcitrant. C'était l'antique alliance de la femme et du prêtre; tant que le pacte durerait, l'Église serait invincible. L'abbé Colomer pouvait souper en paix; et il n'était que temps : son estomac criait famine. Il soulevait déjà le loquet de sa porte; une voix le héla :

— Monsieur le curé, monsieur le curé!

L'Aulari courait à lui, de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

— Venez, monsieur le curé, venez m'aider. Jep est là, je le chapitre depuis une heure; il ne veut rien entendre. Quel malheur! Venez : il vous écoutera peut-être...

— Votre Jep a la tête dure, ma pauvre Aulari! C'est un insurgé... S'il était venu me trouver au confessionnal, j'aurais essayé de le raisonner. Mais à la forge, chez ce païen de Malhibern... je ne peux pas, ce n'est pas ma place...

— Je vous en prie, monsieur le curé.

La porte du presbytère était entr'ouverte : une odeur de friture arrivait de la cuisine

avec le grésillement du poisson qui rissolait dans la poêle.

— C'est que... mon déjeuner est loin, ma pauvre Aulari ! Sept heures de confessionnal : je suis mort. Et la friture est à point. Trop cuits, ces poissons ne vaudront rien...

L'Aulari se désolait.

— Si vous m'abandonnez, tout est perdu, — soupirait-elle. — « Que Jep se décide vite, a dit mon homme ; s'il ne vient pas s'expliquer avant ce soir, c'est rompu entre nous. »

— Allons ! je vous suis, — se résigna l'abbé Colomer.

Et, d'un ton patelin, il murmura :

— Il faut bien que ce soit pour vous, ma bonne Aulari !

On se mettait à table, chez le forgeron. A l'entrée du curé, Bepa, Jep, Malhibern saluèrent ; le Dragon lui-même porta la main à sa barretine. Politesse d'hôte : ce révolutionnaire n'était pas un malappris.

— Je vous dérange, — dit l'abbé. — Je n'ai qu'un mot à dire à cet enfant. La soupe n'aura pas le temps de se refroidir.

— La soupe attendra, — répondit le Dragon, — à moins que vous ne consentiez à la manger avec nous... Ce n'est qu'une

ouillade de poireaux; mais ils sont si tendres!

L'abbé Colomer remercia d'un geste. Jep se taisait, sourcils froncés, l'air sombre.

Paternel, l'abbé lui pinça l'oreille.

— Avance un peu, méchant garçon! — dit-il. — N'as-tu pas honte de faire pleurer ta maman? Voyons, c'est donc bien terrible, ce que réclame ton père? Quand on a eu des torts, on les répare, que diable! Moi, je ne connais pas bien ce qui s'est passé. Pas moins, tu as bousculé Galdéric, tu l'as envoyé rouler par terre, et il s'est blessé en tombant. Est-ce vrai?

— J'y étais, — intervint Bepa. — C'est Galdéric qui a commencé.

— Tu y étais, je le sais, et je t'engage même à ne pas t'en vanter! — lui répliqua l'abbé Colomer. — Ces déguisements, ces promenades de masques, ça n'est pas des amusements convenables pour une fille.

Et, se tournant vers Jep :

— Galdéric a reçu un mauvais coup; voilà ce qu'il y a de sûr, et, puisqu'il consent à te pardonner, tu lui dois des excuses ainsi qu'à ton père... Qu'as-tu à répondre à ça?

— Je demanderai pardon au père, tant qu'il voudra; à mon frère, jamais!

— Si tu ne le fais pas pour lui, fais-le pour ta mère. Tu vois bien que tu la désoles...

L'Aulari prenait les mains de Jep, l'attirait à elle.

— Jep! mon Jep!... moi qui t'aime tant!...

— Allons, un bon mouvement! — insistait le curé. — Va trouver ton frère; tu lui donneras une poignée de main, et tout sera dit.

— Ma main? Je la couperais plutôt!

— Si tu es sans miséricorde pour les autres, comment veux-tu que Dieu te fasse grâce? Prends garde! — menaçait l'abbé. — C'est demain les pâques : je ne peux pas te donner l'absolution, tant que tu ne seras pas d'accord avec tes parents.

— Vous n'aurez pas la peine de me la refuser, soyez tranquille!

— Malheureux! tu veux donc aller rôtir en enfer!

— Le feu ne nous épouvante pas, nous autres forgerons! — plaisanta Malhibern.

— Tu ris maintenant, — répliqua l'abbé; — tu ne riras pas plus tard, quand le diable viendra te prendre avec sa fourche. Penses-y, Malhibern : il serait temps de te convertir, toi aussi. Depuis quand n'es-tu pas allé à confesse? Tu dois avoir l'âme aussi noire que cette cheminée. Un ramonage la remettrait à

neuf. Viens à l'église tantôt : dans cinq minutes, ce sera fait ; je te renverrai blanc comme neige.

— Merci : j'aurais trop crainte de me salir à la forge !

— Si tu boudes les sacrements, au moins n'en dégoûte pas les autres. Sans toi, sans ton exemple, je suis sûr que Jep aurait fait ses pâques, et moi, je l'aurais réconcilié avec ses parents.

— Jep est libre : qu'il embrasse son frère et qu'il mange du bon Dieu, s'il en a fantaisie : ça le regarde.

— En voilà assez, monsieur le curé, — conclut Jep ; — mon parti est pris. Et vous, mère, je regrette de vous chagriner; mais ils m'ont fait trop souffrir, là-bas ; mon père m'a mis à la porte : j'y reste. Il voulait faire un aîné ; ce sera mieux comme ça : il n'aura plus qu'un fils.

L'abbé Colomer leva les yeux au ciel :

— Vous l'entendez, ma pauvre Aulari ! Cet enfant est hors de sens : laissons-le. Nous avons fait notre devoir ; tant pis pour lui s'il refuse de faire le sien !

— Sainte Vierge, ayez pitié de moi ! — soupirait l'Aulari. — Ne m'abandonnez pas, Notre-Dame-du-Rosaire !

— Notre-Dame-du-Rosaire est toute-puissante : comptons sur elle! — l'encouragea l'abbé Colomer.

— Et n'oubliez pas votre fils : il ne vous oubliera jamais! — promit Jep en se jetant au coup de sa mère.

— Demain matin, avant la messe, je me tiendrai au confessionnal, — déclara l'abbé en prenant congé de la compagnie. — Avis aux retardataires!

Mais, le lendemain, le curé attendit vainement, tapi dans sa boîte : ni M. Sabardheil ni Jep ne parurent. A la messe, où ils se rendirent cependant par un reste d'habitude, quand les paroissiens à la file, les hommes d'abord, les femmes ensuite, s'avancèrent vers la sainte table, l'instituteur et Jep demeurèrent à leur place. Et ce fut un grand scandale...

L'omelette pascale fut servie et mangée sans entrain, à l'école.

Mme Sabardeilh ne décolérait pas.

— Que va dire l'inspecteur? On te révoquera.,. et nous serons sans pain!

— Tant pis! l'estomac souffrira, mais la conscience, au moins, sera satisfaite, — protestait l'instituteur. — Si les femmes des premiers chrétiens avaient raisonné comme toi, nous en serions encore au culte des idoles.

— Tu oses parler de religion, et tu refuses de faire tes pâques!

— C'est que je n'entends pas l'Évangile comme l'abbé Colomer.

— Ah! ah! monsieur prétend en savoir plus que son curé! quel toupet! Fais-toi pape, tout de suite!... On t'enfermera... à l'hôpital des fous; et moi, j'irai mendier sur les routes!

IX

FRÈRES ET AMIS

C'était après souper, dans le jardinet de Malhibern, derrière la forge. Le petit club de Catllar était là au complet : Jep, Sabardeilh, Jojotte, toute la bande. Depuis la saison chaude, qui prélude hâtivement en Roussillon, les camarades avaient abandonné la cuisine pour la terrasse qui borde le *correch* du Router. De la fraîcheur montait du ravin et l'air sentait bon la vanille, à cause des belles-de-nuit qui encadraient les carrés de choux et de petits pois. Le tumulte du torrent, qui assourdissait les voix, mettait le conciliabule à l'abri de la curiosité des voisins, et Jep pas plus que Bepa ne se plaignait de l'obscurité qui leur permettait de se câliner comme en tête-à-tête, pendant que les gens graves commentaient les événements du jour, les bruits de coup d'État qui commençaient à circuler.

Jojotte, ce soir-là, portait de fâcheuses nouvelles du marché de Prades. M. Malfre, l'ancien président du club, avait reçu, le matin même, une lettre d'Arago. Et cette lettre ne disait rien de bon. Le Bonaparte d'un côté, les royalistes de l'Assemblée de l'autre, se disputaient à qui mettrait le premier la main sur la République. Pris entre deux feux, décimés déjà par la prison et par l'exil, divisés au surplus, les montagnards assistaient, frémissants, à la débâcle. Leur seul espoir était dans la résistance du peuple. Mais pouvait-on y compter?

— Si tous les républicains étaient aussi décidés que M. Malfre, à la bonne heure! — constatait l'instituteur. — Mais, ils sont rares, les citoyens de cette espèce.

— La *Réforme*, que raconte-t-elle? — interrogea Jojotte.

— La *Réforme*? Mon collègue Castasèque ne la reçoit plus... par ordre. On ne lui a pas commandé expressément de se désabonner. On lui a seulement fait entendre que son journal était mal vu par l'administration; et Castasèque se l'est tenu pour dit.

— C'est un lâche! — s'écria le Dragon.

— C'est un père de famille, — riposta Sabardeilh. — Vous oubliez qu'il a quatre en-

fants à nourrir. C'est vexant, tout de même; nous ne serons plus au courant.

L'absence de son journal déconcertait l'instituteur. Docile aux suggestions de la lettre moulée, il hésitait devant la vie; il craignait de se tromper.

— Le nez du curé nous renseignera, — plaisanta Jojotte. — C'est un baromètre infaillible; je n'ai qu'à le regarder quand il lit son journal : si nos affaires vont bien, son nez s'allonge.

— J'ai bien peur qu'il ne reste camard! — soupira l'instituteur.

Et, soupirant plus fort :

— Ménageons-le, mes amis, — ajouta-t-il. — L'animal serait capable de me dénoncer à l'Administration!

Ils se turent. Seuls, un peu à l'écart, les fiancés continuaient à causer à voix basse.

Jep avait pris la main de Bepa, il la pressait doucement entre ses doigts râpeux, et cette caresse le faisait penser à d'autres, dont l'attente lui gonflait le cœur.

Ils se taisaient, à leur tour, étouffés de tendresse. Un rossignol se mit à chanter dans la broussaille du ravin. C'était le premier de l'année, et il semblait qu'il chantait pour eux, pour exprimer leur rêve de bonheur. Mais,

presque aussitôt, du clocher voisin, dont la silhouette se découpait en plus noir, sur le ciel nocturne, le cri prolongé d'une orfraie éclata en dissonance, couvrit la voix du rossignol. Et, dans l'âme superstitieuse du petit forgeron, passa le frisson d'un mauvais présage. Plus fortement, il étreignit la main de son amie.

Un coup frappé brusquement, de l'autre côté de la maison, à la porte de la rue, le tira du pays des songes. Sans doute, quelque client, inquiet pour une bête malade, venait chercher le Dragon, qui avait un secret pour guérir les congestions et les coliques.

— Va ouvrir, petit! — ordonna l'ancien.

Ce n'était pas un client : c'était un camarade de Jep, un certain Ramon, qui avait travaillé avec lui, quand il débutait chez Sarda, le forgeron d'Estagel. Ramon, plus âgé, avait initié le petit paysan à la danse, à la politique. A l'atelier, au club, le dimanche, au bal, ils s'étaient donné du bon temps ensemble. Après trois ans de séparation, ils se retrouvaient là, surpris de se rencontrer, et heureux de la surprise.

— Jep!

— Ramon!

Exclamations, accolades. Ramon s'expli-

quait : il était parti, le matin, d'Estagel, pour se faire embaucher aux forges de Ria; la nuit avait coupé son étape, et, comme il passait devant l'enseigne d'un maréchal ferrant, il s'était arrêté pour s'informer d'un gîte.

— Le gîte est tout prêt, — répondait Jep; — tu auras la moitié de mon lit. En attendant, tu vas te rafraîchir un peu. Le patron sera aise de te voir, et les amis qui sont là, avec nous, te feront bon accueil. Pas besoin de te gêner avec eux : liberté, égalité, fraternité. Il n'y a que des républicains dans la maison. Et toi, tu n'as pas changé d'idée, je pense!

— Changé, moi?

Cette supposition faisait éclater Ramon d'un gros rire qui le secouait jusqu'aux talons.

— Changé!... Je ne suis pas le même, c'est vrai : je suis pire. Je n'étais qu'un innocent, quand tu m'as connu; j'ai fait du chemin depuis, et pas à reculons. Je te conterai ça...

— Arrive par ici : on ne demandera pas mieux que de t'entendre.

— Ils entraient dans le jardin.

— Une visite, père Malhibern! — annonça Jep. — Ramon, un ami à moi, un brave garçon, un rouge, qui va chercher du travail à Ria... Il voulait que je le conduise à l'auberge...

— Et tu l'as engagé à rester chez nous? Bonne idée! Va-t'en quérir un litre et des verres, Bepa. Inutile d'allumer la chandelle : la lune commence à éclairer; elle nous aidera à faire connaissance.

— Merci, patron! — accepta le nouveau venu. — Un verre de vin, c'est pas de refus; j'aime mieux ça qu'un coup de bâton.

Ce disant, il exécutait avec son gourdin un joyeux moulinet; — joyeux, oui, mais meurtrier à l'occasion, on le pressentait, si le compagnon en avait usé dans une mauvaise rencontre.

Jojotte et Sabardeilh, plus portés par état ou par caractère à jouer de la langue que des poings, admiraient l'adresse du camarade. L'énergie de ce champion les rassurait, leur donnait confiance dans le succès de la Cause.

Bepa avait servi le vin et les verres; on trinquait, on buvait, et, tout de suite, le Dragon questionnait son hôte :

— Que dit-on, l'ami, que fait-on, au pays d'où tu arrives?

— Ça chauffe, — répondait Ramon. — Je suis passé, le mois dernier, à Bédarieux, à Béziers. Il y a là de braves enfants, des paysans, des ouvriers, des citoyens qui ne caneront pas...

— Va bien! — approuva Sabardeilh. — Et les bourgeois?

— Les bourgeois? Il y a beau temps qu'ils ont retourné leur veste!

— Tous les mêmes! — appuya l'instituteur. — Te rappelles-tu, Jojotte? Il me semble les voir, les nôtres, les messieurs de Prades, après les journées de Février, quand ils paradaient aux revues de la garde nationale, en beaux uniformes neufs, avec des cocardes larges comme des assiettes. Au conseil municipal, au club, il n'y en avait que pour eux...

— Et maintenant, plus rien! — compléta Ramon. — Tous ces marchands de paroles sont muets comme des carpes. Ils se terrent, en attendant que le Bonaparte ait étranglé la République. Alors ils nous tomberont dessus.

— Vous ne l'aurez pas volé! — dit le Dragon, en tirant une bouffée de sa pipe. — Il fallait taper sur eux quand vous étiez les plus forts. Si vous en aviez raccourci quelques-uns!... La guillotine n'est pas faite pour les chiens, que diable!... Au lieu de ça, vous vous êtes amusés à bavarder dans les clubs, vous avez joué à la garde nationale... Des agneaux!... de vrais agneaux!... Et maintenant, on va vous tondre. Tant pis pour vous!... Si nous avions été aussi débonnaires, nous autres, en 93, la

Révolution aurait été bientôt confisquée. Ah! nous ne plaisantions pas, dans ce temps-là!

— Patience, vieux père! — reprit Ramon. — Vous n'avez pas tout vu : ça ne fait que commencer. Je vous prédis, moi, que ce sera terrible. Les blouses d'un côté, les redingotes de l'autre, on se cognera dur. La vraie guerre, quoi! la guerre des pauvres contre les riches. Après la bataille, il y aura des chapeaux de reste.

M. Sabardeilh ouvrait de grands yeux.

— La bataille! — s'écriait-il; — mais elle est perdue d'avance. Les soldats...

— Les soldats sortent du peuple; ce sont de pauvres bougres comme nous : ils canarderont leurs officiers plutôt que de tirer sur leurs frères. Et, s'ils nous envoient des pruneaux, eh bien... on ripostera! J'aime mieux crever en combattant que d'être fusillé au gîte, comme un lièvre.

— Bien dit, citoyen! — approuva le Dragon. — Je n'ai plus qu'une quille; mais, tant qu'elle pourra me porter, je marcherai avec vous.

— Je marcherai aussi, — promit Jep.

— Vous êtes fous! — objecta l'instituteur. — Si vous battiez le rappel, par ici, il ne se lèverait pas dix hommes pour vous suivre.

Croyez-moi, laissez les fusils tranquilles. La presse, la tribune, voilà les armes des démocrates.

— Des paroles, des chiffons de papier! Belles foutaises! —ricana Ramon. — Si c'est avec ça que vous pensez résister au coup d'Etat!...

— Mais, malheureux! que prétendez-vous faire, sans organisation, sans discipline?

— Sans organisation?... Mais vous ne savez donc pas ce qui se passe? Vous n'avez pas entendu parler de la société?

— Quelle société?

— La société secrète, pardi! l'armée de l'insurrection! Elle est prête. Il n'y a pas une ville, pas un village, dans le Pays Bas, qui n'ait sa section enrégimentée. Nous sommes vingt mille au moins dans l'Hérault, autant dans l'Aude : quarante mille hommes en tout, embrigadés par centuries, par décuries, avec des mots d'ordre, des lieux de réunion, des signes de reconnaissance. Tout ça manœuvrera au doigt et à l'œil, le jour venu. En attendant, on nettoie les fusils de chasse, on coule des balles, on fabrique de la poudre. Pour ceux qui n'ont pas de fusil, les forgerons travaillent à aiguiser les fourches, à donner le fil aux sabres, à emmancher les faux

au bout des piques. Nous sommes parés, que je vous dis! Si les réacs nous attaquent, on leur fera fumer le poil.

— Tu m'as remis du baume dans l'âme, — remercia le Dragon. — Nous étions là tantôt, comme des imbéciles, à japper au perdu. On va se serrer les coudes, maintenant.

— Ah! on ne languit pas dans notre société, — expliqua Ramon. — C'est une chose jolie à voir, nos réunions quand nous recevons des frères. Nous avons des orateurs, et qui prêchent bien : ça vous amuserait de les entendre.

— Je ne dis pas non, — répondit Sabardeilh; — mais, avant d'aller chez vous, je voudrais bien être instruit de vos idées, savoir ce que vous ferez quand vous serez les maîtres.

— Notre idée est de manger à notre faim et de boire à notre soif. La terre est assez grande : il en faut un morceau pour chacun. Et plus d'impôts, plus de conscription, plus de collecteurs, plus de gendarmes. Ni pauvres, ni riches, tous égaux, tous frères!... Ça vous va, je pense!...

— La fraternité ou la mort! — hurla le Dragon.

— Cependant il faut tout prévoir ; que deviendrions-nous sans armée, si l'Europe nous attaque ?

— De quoi, l'Europe ? Les Anglais, les Allemands, les Russes sont des hommes comme nous : ils chasseront leurs rois ; nous abolirons les frontières. Et vive la République universelle !...

— Ce serait beau ! — soupira l'instituteur.

Puis, se ravisant :

— L'instruction est nécessaire au peuple. Vous ne toucherez pas à l'École ?

— Les instituteurs apprendront aux jeunes citoyens la science et la vertu : nous doublerons leur traitement.

— Et les églises, qu'en ferons-nous ? — interrogea Jojotte.

— Des temples pour célébrer les fêtes de l'Humanité, comme sous la Révolution.

— Alors vous ne renverrez pas les sonneurs ?

— Les cloches n'ont pas d'opinion : elles sonnent pour les curés et les dévotes, elles carillonneront en l'honneur de la Sociale.

— Elles me plaisent, vos idées, — dit Jep. — Avec ta permission, je voudrais être de votre société tout de suite.

— Tout de suite? Comme tu y vas! — sourit Ramon. — Crois-tu donc qu'on entre chez nous comme dans un moulin? Il faut d'abord que je consulte les camarades. Je sais qu'ils ont l'intention de s'embrigader, à Ria. Entre nous, c'est même pour ça que j'y vais : on m'a chargé d'organiser une centurie, et ce sera moi le centurion. Je te connais : je répondrai de toi à nos frères. Nous prendrons jour pour ta réception. Ce n'est pas une plaisanterie, sais-tu? Quand tu seras initié, quand tu auras juré fidélité sur le crucifix et le poignard, tu seras lié à la vie et à la mort.

— Je n'ai pas peur, — affirma le petit forgeron. — C'est convenu, je suis ton homme... Et vous, monsieur Sabardeilh, vous en serez aussi : un républicain comme vous!...

L'instituteur demandait à réfléchir. Avant tout, il désirait avoir le règlement de la société, l'étudier article par article.

— Il est bon, le régent, avec son règlement! Vous êtes trop curieux, l'ami. Il ne s'agit pas d'ergoter, pour le quart d'heure. Voulez-vous sauver la République, oui ou non? Si c'est non, on ne vous enrôlera pas par force. Si c'est oui, emboîtez le pas, et silence dans le rang! On causera plus tard.

— Tu as raison, petit! acquiesça le Dragon. — Assez parlé; il faut agir. Sois tranquille, chacun ici fera son devoir. Toi, Jojotte, tu sonneras le tocsin, tu appelleras le peuple aux armes : toi, Sabardeilh, tu harangueras les citoyens, tu leur mettras le feu au ventre...

— Et moi? — interrompit Bepa.

— Toi, quand on aura fini de se battre, tu te marieras avec Jep et tu nous fabriqueras de petits républicains, pour remplacer ceux qui seront restés sur le carreau. Ça te va-t-il? Oui... Eh bien! verse-nous une tournée... Allons, mes amis, à la Rouge, à la Sociale!

Gravement, religieusement, en communion d'espoir, ils trinquèrent.

X

UNE AME EN PEINE

C'était le temps de la *ségue*, — de la moisson. — Depuis la fine pointe de l'aube, Galdéric et son père sciaient le blé au champ de Roumengas, une pièce de terre étroite et longue entre la montagne et la Têt, en aval de Catllar. — On y voyait à peine pour se conduire, quand ils avaient attaqué la besogne. Le père en avant, le fils dans le sillon à côté, avec des mouvements exactement calculés, car ils se touchaient presque, et le moindre écart de la faucille aurait pu blesser le voisin, ils lançaient et ramenaient leur outil, couchaient la javelle sur l'éteule; et ils avançaient ainsi, pas à pas, animés du même rythme, soumis à la même cadence. Au bout du sillon, ils redressaient l'échine, soufflaient, repartaient en sens inverse. Semé en bonne terre, le blé avait poussé à hauteur d'homme, les

tuyaux si drus, les épis si lourds, que c'était, devant eux, comme une muraille, une chose compacte, résistante. Et cette résistance même, signe d'une récolte copieuse, excitait Bernadach, le jetait en avant, tête baissée; Galdéric travaillait d'une allure plus inégale, un peu molle par moments, et tout à coup violente, quand il se voyait distancé.

Le garçon n'avait pas trop la tête à ce qu'il faisait, le cœur pas davantage. Il ne boudait pas l'ouvrage : il pensait, seulement, à autre chose. Et ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait. Depuis quelque temps déjà, cet ouvrier modèle se négligeait, se relâchait de son zèle. Son père était obligé de le secouer le matin, de le sortir du lit, où il s'oubliait après que les coqs avaient chanté. Et ces façons nouvelles étonnaient Bernadach. Quand il n'y avait pas grand' chose à faire, passe encore! mais un jour de moisson!

— Avance donc, traînard! — l'interpellait-il. — Si tu vas de ce train, maintenant, qu'est-ce que ce sera tantôt, quand le soleil piquera?... Allons! Il n'est que temps! Ces épis sont trop mûrs, le grain s'échappe; si peu que nous tardions, les oiseaux du ciel mangeront tout. Et ce serait dommage.

Sans répondre un mot, Galdéric se hâtait

alors, dépêchait rageusement son sillon. Plusieurs fois déjà, les deux hommes avaient fini, recommencé leurs parcours. La chaleur montait; le soleil incendiait la vallée. Entre la rivière miroitante et les rochers chauffés à blanc, le champ de blé ardait, glorieux et rigide comme une masse d'or. La rosée en s'évaporant faisait crépiter les tuyaux du chaume, les épis éclataient, les grains pleuvaient à terre avec un bruit de métal. La gaieté du matin était tombée; les flûteries des merles s'étaient évanouies dans l'épaisseur des fourrés; c'était le tour des cigales, maintenant : elles crissaient, de plus en plus vibrantes, comme enivrées de soleil. Crissement des cigales, sifflement des faucilles, ces deux musiques alternaient, se répondaient dans le silence accablé des campagnes. De temps à autre, une couleuvre se déroulait, fuyait sous les pieds des moissonneurs; ou bien, c'était une caille qui s'enlevait, se posait quelques pas plus loin, inquiète de sa couvée. Et l'on entendait parfois la respiration des deux hommes, le souffle hatelant, enflammé, qui sortait de leurs poitrines.

A l'extrémité d'un sillon, Bernadach se redressa, regarda du côté de Catllar, la main en visière devant les yeux à cause du soleil.

Dans la flambée des vapeurs qui tremblaient au ras du sol, la tache rouge d'un cotillon de femme se montrait sur le chemin charretier qui longe la montagne.

— Ta mère est là, qui nous porte les soupes. Halte ! — commanda l'ancien à Galdéric. — En voilà assez pour ce matin.

Assez et trop. Harassés, les deux hommes allèrent lentement vers la rivière. D'un geste sûr, Bernadach planta sa faucille au tronc d'un peuplier, et s'assit, le dos à l'écorce, tandis que Galdéric, jetant son outil sur le sol, s'abattait lourdement dans l'herbe du rivage. Et il s'y étalait, immobile, les bras étendus. L'arrivée de l'Aulari, qui déballait la corbeille aux provisions, le bruit des assiettes, l'odeur appétissante qui s'échappait de la soupière décoiffée, ne changèrent pas son attitude. Il semblait ne rien voir, ne rien entendre.

— Ton assiette est pleine : qu'attends-tu ? — lui demanda l'Aulari.

Galdéric se souleva, empoigna le barillet de vin rouge que l'Aulari avait tiré de la corbeille. La tête renversée, le coude en l'air, il épanchait de haut le liquide qui glougloutait dans sa gorge.

— Paraît que tu avais soif, mon garçon ! dit

Bernadach. Si tu y repiques souvent, le barillet sera bientôt à sec. Heureusement, il y a de l'eau à la rivière.

— A la soupe, maintenant! dit l'Aulari.

— Et vas-y rondement : il y en a encore dans la soupière.

— Faut manger quand on travaille! — fit observer Bernadach, qui engloutissait sa portion à grandes cuillerées. — Le blé est drû par ici et il y a quelques chardons avec; la terre est généreuse : elle nourrit aussi bien les mauvaises que les bonnes plantes. Ça coupe, les chardons; j'en ai les mains tout en sang. C'est égal, avec de la soupe dans le ventre, et un coup de pur par-dessus, on viendra à bout de la récolte. Encore une platée, l'ancienne : cette ouillade a un goût de revenez-y! Qu'en penses-tu, fillot?

Galdéric avait à peine touché à son assiette; il s'était de nouveau affalé dans l'herbe. Son chapeau de paille posé sur la figure, pour se garer du soleil qui gagnait de son côté, il avait l'air de dormir.

— Ah ça! qu'est-ce qui t'arrive? — interrogea le père.

— La chaleur t'aura coupé l'appétit? — insista l'Aulari.

Galdéric se taisait.

— Enfin, quoi? Si tu es malade, dis-le, on te soignera, — reprenait Bernadach. — Voilà déjà bien quelques jours que tu es mal en train. Le printemps a été fiévreux, cette année : tu auras attrapé la quartaine...

— Je n'ai pas la fièvre.

— Tu ne prétends pas te nourrir de l'air du temps!... Pour sûr, tu as quelque chose. Explique-toi.

— Inutile de se plaindre, quand il n'y a pas de remède! — articula sourdement Galdéric.

Et le père :

— Pas de remède? Tu perds la tête!

— Justement, c'est ma tête qui est malade : une idée qui me tient...

— C'est trop bête de se rendre malade pour une idée!... (Bernadach haussait les épaules). Allons, secoue-moi ça, mon petit, et mange ta soupe.

Mais Galdéric :

— Vous n'y entendez rien, vous autres. Une idée, c'est mauvais, des fois : ça vous mord, ça vous griffe; ça vous chavire un homme aussi bien qu'un coup de poing ou qu'un coup de couteau.

— Tu es fou, mon garçon! Je ne te comprends pas.

— Pourquoi me faites-vous parler? Laissez-moi tranquille. Je m'en tirerai tout seul, ou j'en crèverai : ça me regarde...

— Je te comprends, moi! intervint l'Aulari. — Je vois de quoi il retourne. Une idée de jeune homme, on sait ce que ça veut dire. Tu es amoureux, pardi! Et ta bonne amie est brouillée avec toi. La voilà, ta maladie. Est-ce vrai ou non? Tu ne réponds pas: c'est donc vrai.

— Ce n'est que ça? A la bonne heure! déclara Bernadach. Te fais pas de bile, mon garçon: si ta maîtresse est fâchée, elle se défâchera; et si elle ne se défâche pas, eh bien! tu en trouveras une autre. Des femelles, c'est pas ça qui manque.

— Il n'y en a qu'une pour moi, et je ne suis pas à son goût. Si elle me voulait, d'ailleurs, c'est vous qui ne voudriez pas d'elle.

— Pas besoin de la nommer. Je parie que c'est cette gueuse de Bepa, la « drole » au Dragon!... Une sans le sou... Je croyais que c'était fini, cette histoire. Tu m'en avais touché un mot, avant la mort de son père, et j'avais dit non. Depuis, tu n'en avais pas ouvert la bouche. Je pensais que ça t'avait passé.

— Moi aussi, je le croyais, — soupira Gal-

déric. — Mais c'est revenu plus fort que jamais. Et maintenant il est trop tard : elle est d'accord avec Jep.

— Tant mieux ! — décida Bernadach. — Un vaurien et une pas grand'chose : ils iront bien ensemble.

— Tais-toi; ne renie pas ton sang, dit l'Aulari ! C'est ta faute, ce qui arrive à Galdéric : le bon Dieu te punit d'avoir chassé ton cadet !

— Fiche-moi la paix avec ton Jep : j'ai fait la croix sur lui. Je n'ai plus qu'un fils. Aide-moi seulement à lui faire entendre raison.

— Et croyez-vous que je ne me sois pas suffisamment arraisonné? Croyez-vous que j'endure mon mal par plaisir? — protesta Galdéric. — Tout ce que vous pourriez me dire, je me le suis dit cent fois. Et ça n'a servi à rien. Elle me tient, cette Bepa, il me la faut. Si Jep l'épouse, je me connais, je ferai un malheur.

— Comme tu y vas, petit ! Heureusement, ils ne sont pas pour se marier demain. Jep est trop jeune, et les affaires ne vont pas à la forge. Avant peu, les Malhibern seront sans pain. Quand elle n'aura rien à se mettre sous la dent, la Bepa deviendra plus maniable. Tu l'auras, d'une façon ou d'une autre, et, quand

tu te seras passé ta fantaisie, bonsoir! tu n'y penseras plus!

L'Aulari suffoquait.

— N'écoute pas ton père! — dit-elle à Galdéric.

Et, s'adressant à son mari :

— Tu n'as pas honte, toi, un chrétien, un homme d'âge, de donner de pareils conseils à ton fils? Et des conseils inutiles, par-dessus le marché! Si tu t'imagines qu'il est d'humeur à patienter!... Dieu merci, j'y vois plus clair que toi, moi, sa mère. Il est malade, notre garçon, il est *enaygat*[1]. Tout petit, il était sujet à ces frénésies. Rappelle-toi! Quand ça le prenait, il était comme fou, il ne connaissait plus personne. Une fois, il faillit mourir : il était raide, les yeux retournés, comme s'il allait avoir les convulsions. Ce fut la Barrabiane qui le guérit. Elle récita des prières et lui fit prendre de sa fameuse confiture d'églantines. Ça nous coûta cher, mais l'enfant fut sauvé. Voilà le remède qu'il lui faut.

— Ça, et le travail! — conclut Bernadach; — allons, à l'ouvrage, mon garçon! Il n'est rien de tel qu'une bonne suée pour éclaircir la tête; viens!

1. Possédé.

Bernadach s'était mis sur pied, il avait assujetti la taillole autour de ses reins. Campé droit, faucille au poing, à l'entrée d'un sillon, il attendait Galdéric.

— Y es-tu, fils? En avant!

De nouveau, c'était le sifflement de l'acier, le mouvement des épaules qui se courbaient, se redressaient sur la houle des épis, tandis que, là-bas, dans la plaine, sur la route blanche, le cotillon rouge de l'Aulari disparaissait dans la flambée de l'horizon.

XI

« JÉSUS-CHRIST ET BARBÈS »

Quand il le pouvait, le citoyen Ramon, qui avait réussi à s'embaucher aux forges de Ria, venait passer la soirée avec ses amis de Catllar. Il évitait la grand'route, se coulait dans les fourrés, le long de la rivière, puis, arrivé sous le jardin des Malhibern, il escaladait le rocher, enjambait le mur de la terrasse et tombait à l'improviste au milieu du petit groupe des conspirateurs.

Car, on conspirait, maintenant, chez le Dragon. En attendant la cérémonie de la réception, les nouveaux frères s'initiaient aux rites de la société. Ils échangeaient les signes de reconnaissance, le salut en tirant la casquette à droite pour la mettre vivement sous le bras gauche, la poignée de main très compliquée, avec des attouchements convenus.

C'était tout un cérémonial à retenir, et Ramon, chaque fois, recommençait la leçon.

— Une supposition, — disait-il à Jep; — tu es au café, on te cherche dispute. Tu n'as qu'à te frapper le front, comme ça, en criant : « Christ! » Les affiliés, s'il y en a dans la salle, se lèvent comme un seul homme pour te porter secours. C'est joliment commode. Tiens, regarde!

Ramon dessinait le geste, jetait le cri; Jep, après lui; puis Jojotte, puis M. Sabardeilh. Le Dragon, à cause de son grand âge, était dispensé de ces exercices. Mais les autres s'y appliquaient en conscience. C'était un amusement pour Jep et une occupation pour l'instituteur, quelque peu maladroit de son naturel, et gauche à la manœuvre.

— Est-ce bien, cette fois? — demandait-il à l'instructeur.

Il s'agissait d'une certaine façon d'aborder un frère en se caressant le menton avec deux doigts.

— Ça serait mieux, si vous y alliez plus simplement. Vous écarquillez les yeux, vous appuyez le pouce sur votre couenne, comme si vous alliez faire votre barbe. Faut être malin, ou gare les mouchards!

M. Sabardeilh avait tergiversé quelque peu

avant d'entrer dans la société. C'était bon pour des jeunes gens, pour des casse-cou, de se lancer à l'étourdie dans une pareille aventure. Mais, pour un homme marié, pour un fonctionnaire, il valait la peine de réfléchir. Et puis, le serment à prêter le gênait : il hésitait devant cette abdication de sa volonté, entre les mains d'inconnus.

Ramon le rassurait. Ces inconnus, dont il se méfiait, étaient de braves gens. Et il y avait des bourgeois dans le nombre, des riches.

— Si je vous les nommais, vous seriez étonné.

— C'est que, — objectait encore l'instituteur, — s'il faut se battre, ce n'est pas ma partie. On ne m'a jamais appris le maniement des armes.

— Le Dragon vous l'apprendra, — répondait Ramon. — C'est pas malin, d'ailleurs : envoyer un coup de baïonnette, déchirer une cartouche, tout le monde y arrive.

— Et combien la cotisation? s'informait l'instituteur.

— Trois sous par semaine : il n'y a pas de quoi ruiner un homme!

— Je sais bien, moi, ce qui vous arrête, — insinuait Jojotte. — Avouez que vous avez peur de votre femme.

L'instituteur n'avouait pas: mais Jojotte avait mis le doigt juste à l'endroit sensible. M. Sabardeilh craignait les gendarmes, mais il redoutait encore plus madame Sabardeilh. Seulement, il ne voulait pas que ce fût dit. Les gouailleries du sacristain le décidèrent à franchir le pas.

Restait à fixer le jour ou plutôt la nuit de la réception. Et ce n'était pas petite affaire. Tantôt, c'était le chef de la légion qui était parti pour la foire de Perpignan; tantôt, c'était la lune qui était trop forte : elle aurait pu trahir le secret de la réunion. Les conjurés attendaient; — Jojotte insouciant, à son habitude, M. Sabardeilh grave et recueilli, Jep impatient et enthousiaste autant qu'un cathéchumène à la veille du sacrement. Bepa se plaignait d'être négligée pour la Marianne. Elle aurait voulu être affiliée, elle aussi. Pourquoi pas?

Ramon s'esclaffait :

— Les femmes dans une société secrète!... Faudrait commencer par leur couper la langue!

La convocation arriva enfin, portée par le centurion de Ria. Rendez-vous à huit heures du soir derrière l'oratoire de Saint-Pierre, à la croisière des chemins de Motlig et d'Eus. Mot d'ordre : « Jésus-Christ et Barbès. »

A l'heure dite, Jep, Sabardeilh et Jojotte se glissaient dans le ravin du Router, tous les trois chaussés de sandales et masqués chacun à sa manière : Jep s'était contenté d'un foulard pris sous la casquette et tombant sur les yeux; Jojotte avait noirci sa figure au charbon; quant à M. Sabardeilh, il disparaissait, tête et tout, dans l'ampleur d'un « capot », — d'un caban d'hiver, — dont il avait rabattu le capuchon.

— Vous allez étouffer là-dessous ! lui disait Jojotte.

— La pluie menace; la soirée sera fraîche : j'aime mieux suer que trembler, — répondit l'instituteur.

Il suait et il tremblait aussi, le malheureux. La peur l'étranglait.

Ils sortaient du ravin, et devant eux, à quelques pas, la bâtisse de l'oratoire se détachait sur la clarté du ciel. Personne autour; le silence.

— Avez-vous entendu? — disait-il à Jojotte.

— Quoi?

— Rien : ce n'est qu'un chat qui miaule...

— Et vous avez cru reconnaître la voix de madame Sabardeilh? On pouvait s'y tromper.

— Le rendez-vous est manqué; les camarades ont mangé la consigne : rentrons ! —

opina M. Sabardeilh, qui n'était pas fâché d'en rester là.

Mais trois hommes, trois ombres se levaient tout à coup du fossé, au bord de la route. Une voix sortit de dessous un feutre très ample :

— L'heure a sonné.

C'était la parole convenue. Ensemble, comme des enfants au catéchisme, les récipiendaires répondirent :

— Jésus-Christ et Barbès.

— Bien ! dit le chef de l'escorte.

Et, frappant l'épaule de l'instituteur :

— Ton mouchoir, citoyen... Donne !

Il pliait le mouchoir, bandait les yeux du néophyte.

— Ta main, à présent !

Brusquement, il le fit pivoter sur lui-même. Sabardeilh chancelait.

— As pas peur ! Je te tiens, je vais te conduire.

Et, se tournant vers les camarades qui avaient exécuté la même consigne avec Jep et Jojotte :

— En avant ! commanda-t-il encore.

Où allaient-ils ? Vers Motlig ou vers Eus ? Au bout de quelques minutes, le cahotement d'un chariot vint à leur rencontre.

— Suivez-moi ! — ordonna le chef.

Ils descendirent un talus, trébuchèrent à des souches.

— Couchez-vous, maintenant !

Ils se couchèrent. Le chariot se rapprochait; il passa. Les conspirateurs se relevèrent, reprirent la route. Elle était tout embaumée par une odeur de vinasse que le chariot avait laissée après lui.

— Je parie — dit Jojotte — que c'est l'ami Trézel ! Il porte du vin en contrebande à quelque aubergiste. Dommage qu'on n'ait pas fraternisé avec lui. C'est un républicain : il nous aurait fait tâter de sa marchandise.

Jojotte en aurait dit plus long. Le délégué lui coupa la parole, d'un « chut ! » énergique.

— Alors, c'est comme à la procession ! — dit Jojotte. — Nous sommes les pénitents et vous êtes le curé. Suffit, citoyen : on avalera sa langue.

— Le citoyen a raison, — approuva M. Sabardeilh. — Une imprudence pourrait nous perdre.

Sa main frissonnait dans la main du délégué.

— Y serons-nous bientôt ? demanda-t-il. — C'est que... j'ai ma classe à faire demain matin : je ne voudrais pas rentrer trop tard.

— Tu t'en iras quand le chef te permettra

de t'en aller, pas avant ! — répliqua l'autre ; — marche !

Le chemin devenait mauvais, bossué de rocailles ; un bruit d'eau courante se faisait entendre, tout proche.

Et Jojotte ricanait :

— Vous nous avez bandé les yeux ; fallait nous boucher les oreilles, si vous vouliez nous empêcher de nous reconnaître ! Nous sommes sur le chemin d'Eus ; je parie que tu nous mènes à la « crose » des Endormes.

Un raidillon à gravir, puis des marches inégales, une descente de quelques pas, et l'escouade s'arrêtait. Une rumeur de voix montait, résonnait, comme sous une voûte. Le délégué avait lâché l'instituteur.

— Nos frères de Catllar ! — annonça-t-il.

— C'est bien, — dit une voix ; — débandez-leur les yeux.

Les bandeaux tombèrent. Dans la clarté fumeuse que jetaient des chandelles de résine, la grotte apparut : car Jojotte ne s'était pas trompé, la réunion se tenait dans la grotte des Endormes. C'était, dans les rochers, à l'orée du ravin qui dévale du plateau de Comes, une fissure étroite, sans prolongement, qui servait de refuge aux bergers dans la saison du pacage. La tradition voulait que les

bruxas y prissent leurs ébats, la nuit, et cette légende, acceptée par la crédulité montagnarde, mettait les conspirateurs à l'abri des curieux. Ni pour or, ni pour argent, aucun du pays ne se serait risqué à cette heure dans le voisinage de la grotte. Le tapage même, les lumières, si quelque passant avait pu les surprendre, n'auraient fait qu'éperonner sa frayeur : plutôt que d'aller y voir, l'imprudent aurait détalé au plus vite.

Cette demi-sécurité n'avait pas empêché les affiliés de s'armer jusqu'aux dents. Des sabres, des poignards luisaient, accrochés aux ceintures ; des piques, des fusils se dressaient en faisceaux le long des murs. L'énigme des figures barbouillées de suie, masquées de foulards, s'ajoutait au mystère du lieu et de l'heure. C'était terrible.

Au milieu du groupe, un peu en avant des autres, se tenait un personnage de haute taille, drapé d'un manteau à l'espagnole. Un loup de satin noir cachait son visage.

C'était le chef.

Sur un signe qu'il fit, deux hommes armèrent leurs fusils, les braquèrent sur la poitrine de M. Sabardeilh.

Une voix, en même temps, prononçait la formule du serment :

— Tu jures fidélité et obéissance, à la vie et à la mort ; tu jures de marcher quand on te commandera, même contre ton père, même contre ton fils?

Le chef avait exhibé un crucifix et un poignard cachés sous son manteau ; il les joignit en croix devant l'instituteur :

— Lève la main, — ordonna-t-il. — Sur le poignard et sur le Christ, tu le jures? — demanda-t-il encore. — Tu sais à quoi tu t'engages ; si tu trahis, tu es mort.

Il était un peu tard pour réfléchir : Sabardeilh jura. Le cœur lui battait ; il avait juste la force d'articuler les paroles sacramentelles.

Après lui, ce fut le tour de Jep. Très crâne, la main tendue, il lança son serment à pleine gorge.

Jojotte s'avança ensuite, pas ému du tout, un brin goguenard. Déjà les canons des fusils s'abaissaient sur sa poitrine : il les écarta d'un geste.

— Assez! — dit-il, — ça me chatouille. Et puis, à quoi voulez-vous que je m'engage ? A marcher contre mon père, contre mon fils? La bonne blague ! Mon père est défunt, et je suis célibataire. Je suis avec vous de grand cœur, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

— Jure-le donc, si tu le penses! — insista le chef.

Et il lui présentait comme aux autres le crucifix et le poignard.

— Vous l'exigez? Suffit, vous allez m'entendre.

De toutes les forces de ses poumons, le sacristain envoya un : « Je le jure! » qui fit vibrer la voûte de la grotte.

— C'est bien! — déclara le chef. — Pas la peine de se cacher, maintenant : nous sommes en famille.

Il dénouait le loup collé sur sa figure. Et M. Sabardeilh reconnaissait M. Malfre, un bourgeois de Prades, un richard dont la signature valait bien vingt mille écus. Un type, ce M. Malfre, avec sa tête en pain de sucre, son nez à la Don Quichotte, sa barbe pointue, et ses cheveux tondus ras selon la mode républicaine. Il était né conspirateur. Il avait comploté contre les pions, au collège; plus tard, contre le gouvernement; avec les carbonari, contre la branche aînée; avec les « Droits de l'homme », contre la branche cadette. L'avènement de la République l'avait désigné à la présidence du club, aux honneurs municipaux. Mais il s'accommodait mal de ces postes en vue, de ces situations de plein

jour. A sa grande joie, les journées de Juin l'avaient rendu à sa vie souterraine, au mystère des lettres chiffrées, des déguisements, des mots d'ordre. Brave homme, d'ailleurs, négociant intègre autant que démocrate sincère, à qui M. Sabardeilh était fier de pouvoir donner une poignée de main.

Il devait, en revanche, en subir de moins flatteuses. La compagnie était un peu mêlée. A peine quelques travailleurs de terre : en Roussillon, comme partout, le paysan est circonspect. Des artisans, plutôt : tonneliers, forgerons de village; quelques contrebandiers parmi, qui s'étaient affiliés dans l'espoir de régler de vieux comptes avec les collets verts de la douane. Mais que venait faire là le vieux Carbasse, un mendiant, un *septsamaïre*, avec sa besace gonflée du pain de l'aumône, et cet autre individu, l'ermite de Llugol, une espèce de frocard, moitié illuminé, moitié charlatan, qui débitait du vin blanc et des miracles aux pèlerins et aux pèlerines, le jour de la « dévote » ? Sans doute on se servait d'eux pour convoquer les frères, recruter des adhérents dans les villages. Mais quels tristes missionnaires ! Et ce n'étaient pas les pires de la bande. Ce Gatounes, comment avait-on pu l'admettre ? Un gabelou révoqué, pincé la

main dans le sac, en complicité avec les fraudeurs ! Vraiment, ce frère-là ne faisait pas honneur à la famille. — L'instituteur s'en plaignait à Ramon qui, aussitôt délivré du secret, avait rejoint ses amis de Catllar.

Mais le camarade se moquait de ses scrupules. Est-ce qu'il prenait la société pour une confrérie ?

— Quand il s'agit de se battre, on ne demande pas aux gens s'ils ont les mains propres. Gatounes se battra, j'en réponds ; s'il y a un sale coup à faire, il s'en chargera. C'est l'homme qu'il nous faut.

Cependant M. Malfre avait demandé le silence.

— Mes amis, — dit-il en sombrant une voix trop puissante, dont les sonorités s'exagéraient aux échos de la grotte, — mes chers amis, j'ai de graves nouvelles à vous communiquer. Des lettres de Paris m'informent que le Président, cette canaille de Bonaparte, profite des vacances de l'Assemblée pour préparer le coup d'État. Il achète les consciences, il négocie les trahisons. Maupas à la police, Saint-Arnaud à la Guerre, Magnan à la tête de l'armée de Paris n'attendent qu'un signe de leur maître pour égorger la capitale. Dans quelques jours, demain peut-être, le sang coulera.

Heureusement, la province veille, le Roussillon est sous les armes. Une lettre de nos frères de Perpignan m'a porté les dernières instructions des grands chefs. Faites attention à ce que je vais vous dire. Le signal de l'insurrection sera pour nous un feu allumé sur le Roc-Mosquit. Le premier qui l'apercevra donnera l'alarme à sa section. Les décuries, les centuries marcheront sur Prades. Le rendez-vous est au Café Moulard. Là on vous expliquera ce qu'il y a à faire. C'est peut-être la dernière fois que nous nous réunissons avant le grand jour. Si quelqu'un de vous a une motion à présenter dans l'intérêt de la Cause, je lui donne la parole.

Le nommé Bonaric, dit Pied-Fin, un tonnelier de Vinça, sortit des rangs. C'était un petit, rageur, le front étroit, la lèvre mince :

— Avant d'aller à Prades, — proposa-t-il, — je suis d'avis qu'on empoigne le maire et le curé de chez nous. On les bâillonnera solidement, et on les fera marcher en otages en tête de la section. Comme ça, la troupe n'osera pas nous tirer dessus.

— Excellente idée! — acquiesça Mercadié, un du village d'Eus; — mais notre maire, à nous, je le connais : à la première alerte, il se terrera dans sa cave. C'est le curé qui est dan-

gereux. Nous l'enfumerons dans son presbytère.

— Ne t'occupe pas de ton curé : tu le retrouveras plus tard! — opina M. Malfre. — Il n'y a rien à tenter dans les villages, jusqu'à ce que nous soyons les maîtres à Prades. La sous-préfecture d'abord ; quand nous la tiendrons, nous tiendrons tout.

— Moi, je suis pour qu'on mette la main sur les douaniers, — suggéra le Maigre, un contrebandier de Taurinya. — Nous les cueillerons au lit avec leurs femelles ; et nous confisquerons leurs carabines...

— S'ils ne vous les présentent pas par le mauvais bout, avec des pruneaux dedans, bien cuits et servis chauds ! — objecta Jojotte.

— Le plus simple — dit encore un citoyen — serait d'aller tout droit chez le collecteur et d'allumer un feu de joie avec les registres. Cette année, au moins, nous serions sûrs de ne pas payer la taille!

— Autant d'hommes, autant d'avis, — conclut M. Malfre. — Et la discipline, qu'en faites-vous? Vous viendrez au Café Moulard ; et là, je vous donnerai mes ordres. En attendant, avant que nous nous quittions, le citoyen Escaffre, notre trésorier, va procéder à la collecte. Je rappelle aux anciens et aux nouveaux

frères que la cotisation est de trois sous par semaine. Allons, du courage à la poche, mes amis!

Le citoyen Escaffre, épicier de son état à Marquixannes, passait dans les rangs, recevait les sous et les pièces blanches dans sa sacoche, prenait ou rendait la monnaie, et, tout en plaisantant avec l'un, avec l'autre, il avait l'œil ouvert, de peur que quelque patriote ne lui glissât sur le nombre un sou troué, une pièce de rebut, ainsi que cela se pratique parfois aux quêtes dans les églises. Lui-même, d'ailleurs, n'échappait pas aux soupçons de ses coreligionnaires, qui l'accusaient de brouiller ses comptes et de confondre le trésor de guerre avec sa caisse d'épicier.

La collecte finie, l'ermite de Llugol prit la parole :

— Nous sommes ici, — dit-il, — citoyens et frères, comme les premiers chrétiens cachés dans la nuit des catacombes; nous travaillons comme eux à établir le règne du Christ, non pas du Christ tel que le prêchent les évêques prévaricateurs et le clergé réactionnaire, mais du vrai Christ, ami du peuple, de notre Christ à nous, républicains. Ils vous ont assez exploités, ils se sont assez engraissés à vos dépens, tous ces gradés, les rouges et les

violets, les porte-crosse et les porte-mitre : vous n'en voulez plus. Ce qu'il vous faut, ce sont les braves compagnons de saint François, les braves ermites de la montagne. Ils ne vous coûtent pas cher, ceux-là, vous leur donnez ce que vous voulez et même rien, si vous aimez mieux. A bas les curés, mes amis, et vivent les ermites!

L'orateur s'arrêta : s'il n'était pas à court d'éloquence, il se trouvait à sec de salive. Heureusement, il avait le remède sur lui : une énorme « boute » en peau de bouc, compagne inséparable qu'il portait en bandoulière dans ses courses.

— A votre santé, citoyens!

— Il souleva la boute, ingurgita un bon coup à la régalade, puis l'offrit à son voisin.

— C'est du fameux, — expliqua-t-il, — du *rancio*, un cadeau que des pèlerins espagnols m'ont laissé l'autre jour à l'ermitage. Prenez et buvez, mes amis.

L'un après l'autre, les affiliés usèrent de la boute.

— Assez, camarade! — commandait l'ermite, quand un indiscret prolongeait un peu trop l'accolade. — Il faut que tout le monde en tâte.

Quand la boute arriva aux mains de Jep, il y avait juste de quoi lui mouiller la luette.

— Pleine tu nous l'avais passée, plate nous te la rendons! dit-il en la remettant à l'ermite. On ne peut pas en dire autant de toutes les filles qui vont danser à ta dévote... Pas vrai, sacré farceur?

— Fasse la sainte Vierge de Llugol que nous aplatissions aussi aisément les ennemis de la République!

— La séance est levée, — prononça M. Malfre. — A bientôt, frères, et ne manquez pas, chaque soir, de regarder du côté du Roc-Mosquit.

On se quitta au seuil de la grotte. Les gens d'Eus et de Comes tirèrent à gauche, vers la montagne; les autres descendirent vers la Têt. Les affiliés de Catllar, de Prades, de Ria s'en allèrent par paquets, ceux de Catllar en tête, accompagnés par Ramon. Une jeune lune, qui déclinait vers l'horizon, éclairait la petite troupe et, devant elle, les friches, les cultures, les maisons endormies au bord de la route.

Ils bavardaient, chemin faisant. Jep, tout échauffé de politique, fier de son début de conspirateur, aurait voulu batailler sur l'heure, jeter le défi à ces brutes de paysans qui ron-

flaient dans leurs lits, indifférents au sort de la République. Son enthousiasme s'offusquait des bouffonneries de Jojotte, qui tournait en charge les incidents de la réunion, caricaturait la solennité de M. Malfre, contrefaisait l'homélie de l'ermite. Sabardeilh, un instant ému, enlevé par l'éloquence du grand chef, était repris par la peur. Les illusions lunaires le troublaient, lui faisaient voir des espions partout : dans le frémissement d'un buisson agité par le vent, dans l'ombre portée d'un arbre sur la blancheur de la route. Il s'alarmait au moindre bruit, imposait silence à Jojotte pour se rendre compte. Mais, à mesure qu'on approchait du village, une autre frayeur lui venait, mieux fondée, celle-ci, plus précise : il pensait à l'accueil de Mme Sabardeilh. Quelle scène, mes amis ! Il la voyait, il l'entendait; d'avance, il pliait le dos, résigné, comme un piéton sous l'averse.

Ramon s'était séparé d'eux à la croisière du chemin de Motlig. Ils étaient entrés dans le ravin du Router; ils touchaient au découvert du lavoir. Homme ou bête, un fantôme bondit du fourré, sauta sur eux brusquement : Mme Sabardeilh. Furieuse, elle avait mis la main au collet de l'instituteur.

— Ah ! te voilà, mauvais sujet ! D'où viens-

tu? Dehors à minuit! C'est du propre! Tu découches, maintenant!...

M. Sabardeilh s'excusait : il était allé faire un tour avec ses amis, histoire de prendre l'air; il ne croyait pas qu'il fût si tard.

— Ne mens pas! — ripostait la dame. — C'est pas pour prendre l'air que Jojotte s'est barbouillé de noir, comme si nous étions en carnaval. Dieu sait de quel sabbat vous arrivez! Une réunion politique, j'en suis sûre. Ah! ils te mèneront loin, tes amis, si tu veux les suivre.

Jep riait.

— Oui, oui, tas de vauriens... Vous ne rirez pas toujours, c'est moi qui vous le dis! On vous fourrera en prison, et ce sera bien fait.

— La paix, madame Sabardeilh! — intervint Jojotte. — Si vous continuez à gueuler, les gens vont sortir, on nous pincera.

— Tant mieux! Qu'on vous pince, qu'on vous arrête, c'est ce que je demande. Je vous dénoncerai, s'il le faut, j'irai chercher les gendarmes. Ça vous apprendra à débaucher mon mari!

— Fermez votre bec, s'il vous plaît! Sinon, je vais vous saucer dans le lavoir : ça vous calmera, vieille sorcière!

— « Sorcière! »... Il m'appelle sorcière,

et tu ne dis rien, Sabardeilh. Tu laisses insulter ta femme. Tiens, voilà pour toi!

Elle lui allongea un soufflet, que l'instituteur para du coude, lestement, en homme habitué à la manœuvre.

— « Sorcière! » — grommelait-elle. — Vous me paierez ça, Jojotte!

Elle poussait son mari par les épaules :

— Allons, file rondement!... A l'école, mauvais régent, à l'école!... Et venez l'y chercher, vous autres!

— Cependant... — insinuait M. Sabardeilh.

XII

LE CONJURT

Galdéric avait mangé la drogue de la Barrabiane, et, à l'étonnement de sa mère, le remède ne l'avait pas soulagé.

— Pourquoi n'irais-tu pas à Taurinya consulter Cabiran, le berger des Barthès? — lui conseilla l'Aulari. — La Barrabiane sait beaucoup de choses; mais Cabiran en sait davantage. On dit qu'il ne « manque » pas un seul malade. Il lui en vient de très loin, de Mont-Louis, de Céret, de Perpignan même, et il s'en retournent guéris. Il a des secrets à lui, des herbes, pour conjurer le mauvais sort. A ta place, j'essaierais.

— Sans compter que tu me rendras service! — ajoutait Bernadach. — J'ai une commission à te donner, une paire de vêles que je veux acheter au maître de Cabiran, à mon compère Barthès. Le troupeau est descendu

maintenant à Las Clouses, où Cabiran le garde pendant l'hiver. Quand tu auras fini de le consulter, il te montrera son bétail : plus de cent têtes de bourrets et de bourrettes. Tu choisiras, et je m'entendrai plus tard pour le prix avec Barthès. Qu'en penses-tu, mon garçon? La lune de décembre est dans son plein et le vent vient d'Espagne : beau temps pour demain. En partant avant jour, tu pourras encore rentrer chez nous pour souper.

Galdéric se fit prier un peu, puis consentit, de guerre lasse.

Le lendemain, avant l'aube, il était en route. Le froid piquait dehors; les pas du voyageur sonnaient sur la terre durcie par le gel, pendant qu'il traversait le village. La forge était devant lui, barricadée, muette. Et l'envie lui venait d'enfoncer la porte, de crier sa peine à celle qui ne l'aimait pas, de la prendre de force. Il détourna la tête, pressa son allure pour fuir la tentation. Jamais il ne s'était senti si misérable. Sans doute, il y avait là, dans ces logis en sommeil, plus d'une existence malheureuse, — des infirmes, des meurt-de-faim ; — aucune pourtant aussi lamentable que la sienne. D'être pauvre ou malade, qu'est-ce auprès du supplice d'un homme qui a perdu sa volonté?

La figure encore lointaine du Canigou, qui apparaissait à la sortie de Catllar, lui rappela, avec le but de son voyage, la chance de salut qu'il allait chercher à Las Clouses. Elle était bien incertaine, cette chance; sur la masse obscure qui opprimait l'horizon, elle brillait à peine comme un point dans l'espace. Elle l'attirait, cependant; elle l'appelait. Une force plus qu'humaine résidait, bienfaisante ou nuisible, dans cette montagne divinisée par la légende. *Bruxas* ou *encantadas*, des créatures surnaturelles la peuplaient, se cachaient au fond de ses étangs, de ses cavernes. Cabiran communiquait avec elles, participait à leur pouvoir. Peut-être le délivrerait-il de son mal.

La lune déclinait, prête à s'évanouir, une pâleur confuse auréolait la cime du Canigou, quand le voyageur, laissant Prades à sa gauche, abordait la vallée de la Riberetta, toute fumante de vapeurs. Déjà les coqs chantaient à Codalet; les premiers bruits du jour, les contrevents qui battent, les portes qui grincent, signalaient le réveil des métairies, le saut du lit des travailleurs. Bientôt les sommets s'illuminèrent des feux du soleil; des rayons flambèrent en gerbes, glissèrent en cascade sur la lividité des neiges, sur l'hor-

reur béante des abîmes. En même temps, la forme jusque-là indistincte du pays se creusait, profonde, entre des collines nues que barrait, en face, la muraille fauve du Roc-Mosquit. La vallée s'étrécissait, s'assauvagissait en montant; le chemin grimpait d'étage en étage, au bord des gouffres de la Riberetta. Taurinya était au dernier palier de cette escalade : une rue noire, tortueuse, des masures soudées au rocher, en suspens sur le précipice. Au delà, c'étaient le mystère des forêts, le désert des pacages; plus de chemin, rien qu'un sentier qui suivait tantôt à mi-côte, tantôt en bas, et presque dans son lit, la course capricieuse du torrent.

Une gorge s'ouvrait au-dessus de ces méandres. Là, blottie sous un escarpement de la montagne, se carrait une construction basse : des murailles rongées d'humidité, un toit à pente raide, infléchi sous le poids des années. C'étaient les granges et les étables de Las Clouses, l'hivernage de Cabiran et de son troupeau. Le lieu était solitaire, la maison silencieuse. Une foulée dans l'herbe, un filet de fumée révélaient seuls une présence humaine, et cette présence ainsi celée, enfouie dans ce couloir sans issue, était presque inquiétante. Sorcier ou voleur, celui

qui opérait là n'avait pas de témoins à craindre. Dieu seul ou le diable pouvaient le voir.

Galdéric s'avançait; des corneilles logées dans les trous du rocher signalèrent son approche. Dans un tumulte de croassements, elles planèrent au-dessus de la tête de l'intrus: Cabiran était averti. Il se montra bientôt sur le seuil de la grange.

C'était un grand vieillard décharné, avec des cheveux blancs en filasse, des yeux fureteurs sous des sourcils épais, dans une figure creuse. Il était en train de construire avec de l'écorce de bouleau une de ces tabatières, en usage dans le pays, que les pâtres fabriquent à leurs moments perdus, pour les vendre, les jours de foire. Adossé au montant de la porte, il continuait son travail en regardant venir l'étranger. Galdéric ne ne pressait pas. La consultation qu'il venait chercher l'effrayait maintenant. Volontiers il eût rebroussé chemin. Mais le sorcier l'avait aperçu : il était trop tard pour reculer.

— Bonjour, Cabiran ! — dit-il.

— Salut, Galdéric ! — répondit l'autre.

— Vous savez donc qui je suis? — s'ébahit le garçon.

— Sommes-nous pas voisins ? Quand je

garde mon troupeau là-haut, sur le Canigou, vous ne me voyez pas, vous autres ; moi je vous vois. D'ailleurs, c'est comme si on te connaissait, quand on connaît ton père. Tu lui ressembles de visage, et je te souhaite de lui ressembler tout à fait. Bernadach est un malin.

— C'est lui qui m'envoie, — se hâta d'expliquer Galdéric. — Nos vaches se font vieilles : nous voudrions en acheter une paire de jeunes, des bourrettes d'un an, que nous élèverions jusqu'à ce qu'elles soient en âge de remplacer les anciennes. Et le père m'a chargé de vous demander si vous n'auriez pas ce qu'il nous faut, par ici.

— Les bourrettes ne manquent pas, dans l'étable : tu n'auras que l'embarras du choix. Justement, c'est l'heure de les mener boire. Tiens-toi là, à côté de la porte, elles passeront devant toi.

Depuis un moment déjà, les bêtes meuglaient, impatientes ; les voix graves des mères se mêlaient aux plaintes enfantines des génisses et des taurins.

Les mères déliées défilèrent en tête : alenties par le poids de leurs tétines, elles allaient droit devant elles, menées par l'habitude. Les jeunes, plus folâtres, détalaient, aussitôt

libres, filaient, la corne haute, la queue en panache. Et, comme il y en avait un certain nombre du même âge, presque pareilles de poil et de membrure, Galdéric avait de la peine à fixer sa préférence.

— *Eh bé!* qu'en penses-tu? — lui demandait Cabiran. — C'est leste, cette jeunesse! Mire-moi un peu celle-ci, cette dégourdie qui joue de la corne avec sa camarade. Quelle épaule, quels reins! Veux-tu l'examiner de près?

Il avait arraché une poignée d'herbe, l'offrait à la génisse. Elle agréa tout de suite à Galdéric, et, bientôt après, une autre avec qui elle s'appareillait à merveille. On aurait dit les deux sœurs. Cabiran les marqua d'un coup de ciseaux qui leur enleva une touffe de poils entre les cornes.

Galdéric s'était acquitté de la commission de son père, et, puisque Bernadach devait s'entendre directement pour le prix avec le maître, il n'avait plus rien à faire avec le pâtre. Et il hésitait à consulter le sorcier.

— Pendant que les bêtes sont à boire, m'est avis que nous pourrions en faire autant! — invita Cabiran. — Je n'ai pas grand'-chose de bon à te servir : Cabiran n'est pas riche; mais ce qu'il a, il l'offre de bon cœur.

— Merci bien, — s'excusa Galdéric ; — j'ai bu en passant à Taurynia : je n'ai besoin de rien.

— Entre toujours, — insista le berger en le poussant amicalement vers la porte de la grange. — En fait de vin, nous ne récoltons ici que du jus de raisin d'ours. Mais j'ai rapporté de la foire de Ribas une fiole d'anis espagnol : nous l'étrennerons ensemble. Il ne sera pas dit que le fils de Bernadach sera venu jusqu'ici sans trinquer avec moi.

Il débouchait la bouteille, remplissait les verres.

— A votre santé, Cabiran !

— A la tienne, mon garçon !... A ta bonne amie !...

— Je n'en ai pas, pour le quart d'heure.

— Allons donc ! un beau *fadri*[1] comme toi, riche et bien découplé, trouve toujours chaussure à son pied...

— Celle qui me plaît ne veut pas de moi...

— C'est que tu t'y es mal pris : la jeunesse est sans expérience... Je la connais, celle qui te fait souffrir : je t'ai vu tourner autour d'elle. Elle a donc le cœur bien dur, cette Bepa !

1. Garçon.

— Trop tendre, au contraire, mais pas pour moi, malheureusement !

— Elle en tient pour ton frère, pas vrai ? Et ça te désole.

— J'en suis malade ; j'en mourrai de chagrin, si personne ne me secourt.

— Et c'est pour ça que tu es venu me consulter. Ne dis pas non ! Ce n'est pas à seule fin d'examiner mes bourrettes que tu es monté à las Clouses. Je le savais d'ailleurs, que tu viendrais : j'ai travaillé pour toi, ce matin... Mais d'abord, si tu veux guérir, confesse-moi bien ce que tu souffres. L'appétit ne va pas ? tu ne peux pas dormir ?

— Il y a plus d'un mois que je n'ai pas fermé l'œil.

— Bien !... Et, dis-moi, quand la tristesse te gagne, tu n'as jamais eu l'idée de te périr ?

— Plus d'une fois, au bord de la Castellane, je me suis arrêté devant les gouffres ; j'y ai jeté des pierres pour m'assurer de leur profondeur, et l'envie me prenait de suivre les pierres. L'eau m'attirait. Un jour, j'ai même commencé à me lier les jambes avec mon mouchoir, pour m'empêcher de nager, quand je serais au fond.

— Autre chose. Est-ce que, quand tu rencontres la Bepa, tu ne sens pas ta gorge qui

se serre, comme si quelqu'un t'étranglait?

— C'est vrai : le souffle me manque ; il me semble que je vais passer.

— Ce n'est pas la peine de chercher davantage : tu es possédé, mon pauvre garçon !

— La Barrabiane me l'avait déjà dit ; elle m'a fait manger de sa confiture d'églantines pour me délivrer.

— La Barrabiane t'a volé ton argent. Sa drogue est bonne tout au plus pour les enfants en nourrice. Ce n'est pas assez fort pour toi. Sois tranquille, je connais les herbes et les paroles du *conjurt*. J'en ai sauvé de plus malades que toi. L'essentiel est que tu aies confiance. Les neuf plantes, je les ai cueillies à ton intention, ce matin. Les voilà !

Le bouquet ficelé pendait à un clou, dans la cheminée. Le sorcier choisit quatre de ces plantes, parmi lesquelles Galdéric distingua un pied d'aconit et un autre d'ellébore.

— Viens ! — lui commanda Cabiran ; — nous allons les enterrer.

A quelques pas de la grange, l'homme traça un cercle sur l'herbe avec une bêche. Puis, s'adressant à Galdéric :

— C'est toi, — dit-il, — qui dois creuser la fosse. Quand elle sera assez profonde, tu enterreras les plantes, la racine en l'air.

Maladroitement, car ses mains tremblaient, Galdéric exécuta ses ordres. Le diable, sûrement, le regardait opérer ; et qui sait si, pour le soulagement de son corps, il ne risquait pas le salut de son âme? Mais, puisqu'il s'était livré à Cabiran, il fallait bien obéir. Le sorcier le fascinait. Il lui apparaissait autre dans l'exercice de son ministère que tout à l'heure, quand il trinquait avec lui. Sa figure avait changé, sévère maintenant, redoutable, avec ses yeux en vrille, dont il n'osait plus affronter la pointe. Sa taille même paraissait avoir grandi. Sur le ciel d'hiver, obscurci déjà par le crépuscule, sa maigre silhouette se dressait menaçante, pendant qu'à voix brève, impérieuse, il donnait ses instructions à l'ensorcelé.

Les plantes étaient enfouies.

— A présent, que dois-je faire? — interrogea Galdéric, très humble.

— Tu vas prendre les cinq plantes qui restent, — dit Cabiran. — En passant à Prades, tu les frotteras au Christ noir qui est dans la chapelle de la Sang. Et, ce soir, en traversant Cattlar, — il sera nuit déjà et tout le monde sera couché, — tu les fixeras, les racines en l'air, toujours, à la porte de la forge. Tu te sentiras mieux tout de suite. Par la vertu du

conjurt, tu retrouveras le manger et le dormir. Et tes ennemis éprouveront mon pouvoir. Jep sera confondu; un grand danger le menace. Tu triompheras, c'est moi qui te le promets, moi, Cabiran.

— Je n'ai qu'à vous bien remercier, répondit Galdéric. Tenez! — ajouta-t-il en lui glissant deux écus dans la main. — Est-ce assez?

— Toutes les terres des Bernadach ne paieraient pas le service que je te rends, — affirma le sorcier, en empochant les pièces blanches. — Je ne suis pas comme les médecins, moi : je ne demande rien; j'accepte ce qu'on m'offre, pour ne pas faire injure aux braves gens qui viennent me consulter. Bonsoir, mon garçon, et prends bien garde de ne pas perdre les herbes en route : le *conjurt* se retournerait contre toi!

Galdéric était déjà loin. Le paquet d'herbes serré sous le gilet, contre sa poitrine, il répétait, en chemin, de peur de les oublier, les recommandations de Cabiran. Il lui tardait d'accomplir les rites, de recevoir le soulagement attendu. Et il lui semblait que le charme agissait déjà. Son allure était plus dégagée, sa tête moins pesante. Presque allègrement, il franchit les défilés de Taurinya, descendit à Prades, entra dans l'église de Saint-Pierre.

Sans s'arrêter à la pensée du sacrilège, il se glissa dans la chapelle de la Sang, déserte à cette heure, frotta au Christ noir les herbes du maléfice. Pourquoi le bon Dieu et le diable ne travailleraient-ils pas ensemble à sa guérison? Et non pas seulement le bon Dieu, mais la sainte Vierge et les saints?... Pris d'un accès de dévotion, le malade s'agenouilla, pria devant l'effigie de son patron saint Galdéric; il se prosterna devant la statue de Notre-Dame de la Compassion, — une statue peinte et habillée comme une personne naturelle, avec une chaîne d'argent au cou, des bagues à tous les doigts et, pendu dans la fente du corsage, un cœur en or qui luisait dans la ténèbre de la nef.

En sortant de l'église, Galdéric trouva la rue animée d'un mouvement insolite. Des gens s'accostaient, des groupes se formaient sur le pas des portes. Que se passait-il? Plus loin, un rassemblement s'était fait devant une affiche manuscrite; posée sur la façade de la mairie. C'était une dépêche de la préfecture qui promulguait le coup d'État, la dissolution de l'Assemblée, le rétablissement du suffrage universel.

Un falot éclairait mal l'écriture administrative. Des citoyens, pour la déchiffrer, flam-

baient des allumettes. Galdéric se renseigna auprès d'un de ces curieux, un monsieur ventripotent, une tête à lunettes avec une barbe en collier, encadrée dans une cravate montante. Le bonhomme s'était haussé sur la pointe des pieds pour mieux lire, et, sans doute, ce qu'il lisait ne lui agréait pas médiocrement, car, à la grande surprise de Galdéric, cet homme grave exécuta une pirouette et claqua des mains avant de lui répondre.

— Ça veut dire — expliqua-t-il enfin — que la République est f... Vive Napoléon !

— Vive la République, *ira de Deu* ! — protesta, à côté de lui, un mécontent.

Et, comme il montrait le poing au bourgeois, — un poing énergique et mal odorant d'ouvrier corroyeur, — le monsieur s'esquiva promptement à travers la foule.

L'Assemblée dissoute, le suffrage universel rétabli, Galdéric n'y songeait guère. Le coup d'État pour lui, c'était Jep coffré, Bepa à l'abandon, c'était la revanche, promise par Cabiran : « Tes ennemis éprouveront mon pouvoir; Jep est en danger », avait dit le sorcier. Et ces paroles proférées là-haut, il les trouvait réalisées une heure après en arrivant à Prades. Plus de doute, il savait tout, ce Ca-

biran, il pouvait tout. Galdéric était sauvé, le règne de Jep était fini. La bonne nouvelle le soulevait, lui faisait hâter le pas, brûler la dernière étape.

Cattlar dormait, volets clos, portes closes, quand il s'arrêta sur la place de l'église, devant la forge. Il noua le bouquet à un anneau de la porte, les racines en l'air, comme le lui avait commandé le sorcier. Puis, au moment de se remettre en route, il se ravisa, cogna fortement aux volets de la cuisine.

La fenêtre s'ouvrit ; Bepa se pencha au dehors...

— Qui est là? — interrogea-t-elle.

— C'est moi, Galdéric. Écoute. J'ai du nouveau à t'apprendre. Je viens de Prades. Le coup d'État est affiché à la mairie. La République est nettoyée. Tu peux l'annoncer de ma part à ton galant et à ton grand-père. Bonne nuit à vous trois!

XIII

« VIVE LA ROUGE! »

Les proclamations et les décrets de la Présidence avaient été notifiés à Catllar. Les gendarmes en tournée les avaient affichés eux-mêmes à la mairie. Sur les chemins, dans les rues du village, les buffleteries jaunes et les bicornes avaient promené, comme un encouragement aux bons citoyens et un avertissement aux mauvais, l'appareil de la force publique. Cependant le pays n'était qu'à moitié rassuré. Les troupes, consignées au chef-lieu, dans leurs casernes, attendaient, l'arme au pied, le choc imminent de l'émeute. Que pouvaient contre elle, à Prades, les coupe-choux inoffensifs des gardes champêtres, les sabres même de la gendarmerie? Gare aux soutanes, malheur aux redingotes, si les rouges étaient les maîtres, ne fût-ce qu'un seul jour! La réaction avait porté le premier

coup, un coup terrible, mais la riposte allait venir, l'insurrection était proche. Les conservateurs se tenaient sur le qui-vive. C'était, par tout le pays, dans les campagnes aussi bien que dans les villes, le silence de la peur.

Paysans ou bourgeois, les riches se cachaient, n'osaient plus sortir. Des inconnus rôdaient la nuit, traçaient des signes à la craie sur les portes des maisons, ainsi vouées, croyait-on, au meurtre ou à l'incendie. Le jour, c'étaient à l'adresse des suspects qui se hasardaient dans les rues, dans les champs, des attitudes, des gestes de menace. On les couchait en joue, de loin, avec un bâton, on passait le tranchant de la main, à la façon d'un couperet, sur sa nuque, en les regardant, et les malheureux ne comprenaient que trop ce que cela voulait dire.

Les frères et amis de Catllar, isolés dans l'hostilité sournoise et déclarée du village, se retrouvaient, chaque soir, verrous tirés, chez le Dragon. Mais il n'était plus question de bavarder maintenant; on fourbissait, on fabriquait des armes. Des ferrailles innocentes, des fourches ou des faux de rebut devenaient, dérouillées, aiguisées, des outils de combat, des piques bonnes à larder les ennemis de la République. Pendant que boutiquiers et culti-

vateurs dormaient, prudemment barricadés, en leur logis, pendant que Bernadach, délégué par la poltronnerie du maire et de l'adjoint, aux responsabilités de la magistrature municipale, tenait conseil avec le garde champêtre, dictait des rapports à la sous-préfecture, les conspirateurs ne perdaient pas leur temps. La forge se rallumait, le marteau entrait en danse. Les coups gaillardement assénés par Jep secouaient l'abbé Colomer, assoupi sur un chapitre de l'*Histoire de l'Église*, l'épisode des persécutions de Dioclétien, qu'il avait entrepris pour s'aguerrir aux périls des guerres civiles.

— Encore ces maudits forgerons? — murmurait l'abbé, en reprenant sa lecture interrompue.

Qu'aurait-il dit, quels cauchemars auraient hanté son sommeil, s'il avait pu voir son propre collaborateur Jojotte en train d'astiquer l'acier homicide!

Tout le monde travaillait. M. Sabardeilh, la figure enflammée par les reflets du foyer, tirait la chaîne du soufflet; Bepa débitait du vieux linge en charpie. Et, tout en travaillant, on se communiquait les nouvelles, des bruits venus on ne savait d'où, fabuleux et contradictoires. Une fois, c'était la République

triomphante, Ledru-Rollin à l'Élysée; le lendemain, tout était perdu, l'insurrection écrasée, Bonaparte vainqueur sur toute la ligne. Que croire? Ramon, le centurion de Ria, avait confiance. Tout marchait bien, d'après lui : Étienne Arago devait arriver à Prades, en malle-poste; M. Malfre l'attendait; aussitôt débarqué, il allait se mettre à la tête de l'insurrection, à cheval, en uniforme de colonel de la garde nationale. On buvait une rasade là-dessus; Jojotte battait un entrechat, Jep embrassait Bepa, Sabardeilh entonnait *la Parisienne*. Le plus exalté de tous était encore le Dragon; il brandissait une pique neuve.

— Une, deusse! Je vous montrerai comment on manie ce bâton-là. Ça me connaît! Quand je suis parti volontaire en 93, avec le général Dagobert, j'étais fantassin, au début; nous étions plusieurs, dans ma compagnie, qui n'avions pas d'autre arme. Tant vaut l'homme, tant vaut l'outil.

— Laissez-moi espérer — disait l'instituteur — que nous n'aurons pas besoin de recourir à la violence. Il m'en coûterait de verser le sang de mes frères...

— S'il le faut, pourtant!...

— Je ferai mon devoir, — déclara M. Sabardeilh.

— Surtout, ne manquez pas de regarder demain soir du côté du Roc-Mosquit, recommandait Ramon. Et, si le feu s'allume, vite, en route! Je vous rejoindrai avec ceux de Ria au débouché du canal, avant le pont.

Ce fut Bepa, le lendemain, qui la première aperçut le signal. Dans la nuit noire, la flamme se tordait suspendue ainsi qu'une torche à la muraille du Canigou. C'était comme si la montagne elle-même avait crié l'appel aux armes.

— Ça brûle bien!... Paraît qne nos amis les bûcherons n'ont pas ménagé le bois! — fit observer Jojotte.

— Si nous étions en été, la forêt de Balatg aurait pris comme une allumette, — dit le Dragon.

— Le vent est pour nous, — s'écria Jep; — il attise la flamme. Tant mieux! Les registres du collecteur flamberont plus facilement, quand nous serons à Prades. D'ici, vous pourrez voir le feu de joie, — ajouta-t-il en s'adressant à Malhibern.

— J'irai le voir de près; la chaleur fera du bien à mes rhumatismes! Penses-tu que j'aie la patience de vous attendre dans mon lit?...

— Il y aura bien assez de monde sans vous, là-bas: ne bougez pas, l'ancien. Quand le

coup sera fait, on ira vous chercher: nous banquetterons ensemble; nous boirons le vin du sous-préfet à la santé de la Rouge!

— Je me battrai d'abord. As pas peur! Je suis encore solide.

— Alors, — réclama Bepa, — vous allez me planter là toute seule? Pour qui me prenez-vous? Si le parrain y va, j'y vais aussi. Et voilà mon bâton de route! — conclut-elle en empoignant une pique.

Jep lui avait sauté au cou.

— Bien dit, Bepa; tu es une vraie Catalane!

Comme ils mettaient la clef de la forge sous la porte, une rumeur venait vers eux, dévalait des hauteurs de Saint-Jaume.

— Écoutez! — dit Jojotte.

Les voix arrivaient distinctes, et on entendait en même temps sonner les sabots qui heurtaient la rocaille du chemin.

C'était la décurie de Comes, les bûcherons et les bergers des *cortals* de la Galine et du col de l'Orri, qui descendaient au rendez-vous. A la sortie du village, les deux troupes se rencontrèrent. Les montagnards s'avançaient sur deux rangs, cinq par cinq, le chef en serre-file. Ils avaient arboré, en guise de drapeau, une ceinture rouge au bout d'une pique.

Militairement, on échangea le mot d'ordre. Le décurion, un grand diable qui avait de la barbe jusqu'aux yeux, héla le Dragon.

— D'où viens-tu? — demanda-t-il,

— De la forêt.

— Où vas-tu?

— Vers la justice.

On repartit. La chanson interrompue reprit son élan. C'était le troisième couplet de *la Parisienne*. Le décurion attaqua :

La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattants...

Les chanteurs suivaient à la débandade. Ces têtes dures de la montagne n'avaient jamais pu retenir plus de deux couplets. Les bouches se fermaient l'une après l'autre.

— Recommencez-moi ça! — ordonna le chef. — Allons, et que ça pète! Il faut que les réactionnaires crèvent de peur entre leurs draps.

La chanson roulait, beuglée à pleins poumons, rebondissait à l'écho des rochers, des maisons longées au passage. Un contrevent s'ouvrait quelquefois. Une figure apparaissait, aussitôt saluée de huées et d'insultes.

— A mort, les culs-blancs!

— Vive la Rouge!

La clameur grondait, jusqu'à ce que le craquement significatif d'un chien de fusil, qu'on armait à leur intention, décidât les insurgés à filer.

Au droit du pont de la Tet, la bande fit halte. C'était là que la centurie de Ria devait rejoindre. En attendant les frères et amis, on mit les fusils et les piques en faisceaux; on s'abrita du froid de la nuit sous la culée du pont, au pied des rochers. Autour de la petite troupe, près, loin, tout était tranquille. Là-haut, à la pointe du Roc-Mosquit, l'éclat du signal s'atténuait lentement en brasier. En bas, à travers les saules effeuillés de la rivière, les maisons de Prades s'ébauchaient en silhouettes confuses, éclairées çà et là par la lueur clignotante des réverbères. Rien ne bougeait. Le sillage de bruit, de passion humaine, que les insurgés avaient tracé un moment dans le sommeil des campagnes, s'effaçait, aboli dans l'indifférence des choses, dans la vie muette des arbres, des labours. Ils se ressentaient eux-mêmes de cette influence. Leur élan tombait, leur fièvre baissait peu à peu. Les voix se faisaient moins fortes, les gestes plus calmes. Désheurés, énervés par l'attente, quelques-uns s'étaient allongés à terre, pris tout de suite par le sommeil, d'autres avaient

bourré leurs pipes, roulé des cigarettes, tandis que le décurion, debout, appuyé sur son fusil, s'immobilisait dans son attitude habituelle de berger gardant son troupeau.

Jep s'impatientait. A quoi pensaient-ils donc, ceux de Ria? S'ils tardaient davantage, ils feraient manquer le coup. Jojotte bâillait, agacé. Déjà bien longtemps qu'ils étaient là; la torche du Roc-Mosquit s'était éteinte, les lumières disparaissaient l'une après l'autre aux maisons de Prades.

— On s'enrhume ici, — dit-il. — M'est avis qu'on serait mieux au Café Moulard. Un bol de punch très chaud nous empêcherait de languir.

La motion fut approuvée. On repartit; mais sans hâte, cette fois, sans tapage, d'une allure plutôt circonspecte; on fila le long des tanneries qui bordent le canal, on s'engagea dans le dédale des petites rues qui s'emmêlent autour de Keravall, — de la place du marché.

Personne dans les rues, personne sur la place. Le Café Moulard, sa devanture fermée, dormait paisiblement, comme le reste de la ville. Qu'est-ce que cela voulait dire? Pas d'insurgés au Café Moulard? Pas d'insurrection, alors! Et pourtant le signal avait été donné, le feu avait été allumé à l'endroit con-

venu. De Ria, de Marquixannes, on avait dû l'apercevoir aussi bien que de Comes ou de Catllar. Pourquoi n'était-on pas venu au rendez-vous?

Inquiets de l'accueil, flairant un traquenard, les affiliés n'osaient pas frapper à la porte. Elle s'ouvrit d'elle-même, entre-bâillée par le limonadier en personne. Le citoyen Moulard ne dormait que d'un œil : il avait sauté du lit au premier bruit. On s'expliqua. Un traître avait allumé le signal; il y avait contre-ordre. La Révolution était écrasée à Paris, la société secrète avait licencié ses troupes. M. Malfre avait été arrêté, le matin même. Il n'y avait rien à faire, pour le quart d'heure, que d'aller se coucher.

— Rentrez chez vous bien vite! Et surtout pas de tapage! conclut le limonadier. Ou gare à la prison!

Là-dessus, le citoyen Moulard avait refermé sa porte.

— Alors on ne joue pas une manille?... — plaisanta Jojotte.

Mais les insurgés n'avaient pas envie de rire : les renseignements du limonadier leur avaient mis la peur au ventre. Sauve qui peut! Le pacte de fraternité était rompu. Seul le Dragon protestait, essayait de les retenir : tout

n'était pas fini; ce Moulard était un capon. Et qui sait s'il n'avait pas menti, s'il n'était pas payé par la police? Les affiliés pouvaient arriver encore. D'ailleurs, les républicains étaient en majorité à Prades. Il fallait les réveiller, les appeler aux armes. Valait-il pas mieux se battre maintenant qu'on était en nombre, coude à coude, avec des fusils et des piques dans les mains, que de se laisser prendre désarmés, chacun dans son trou?

Le Dragon avait beau parler, on ne l'écoutait plus. Tantôt l'un, tantôt l'autre, les insurgés se défilaient. Le décurion lui-même avait abandonné la partie.

— Lâches! lâches! — s'indignait le Dragon.

Et il proposait d'incendier la ville. Sabardeilh et Jojotte eurent toutes les peines du monde à le décider à la retraite.

— Eh bien! s'il faut nous en aller, retirons-nous en bon ordre. Descendons la grand' rue en chantant la *Marseillaise*. Montrons-leur, à ces endormis de Prades, que la République n'est pas morte!

Crânement, la *Marseillaise* aux lèvres, ils partirent. L'hymne révolutionnaire tonna dans le silence de la rue, souffletant les maisons bourgeoises, les façades des monuments publics, du palais de justice, de la sous-pré-

fecture, qui portaient la devise désormais illusoire : « Liberté — Égalité — Fraternité. »

Des chiens aboyèrent; des fenêtres s'ouvrirent : ce fut tout l'effet de la manifestation.

Au bout de la rue, à la croisière du chemin qui monte vers Codalet et Taurinya, les manifestants s'arrêtèrent, Jojotte prit congé de ses amis.

— Rentrez à Catllar, si vous voulez, vous autres ! dit-il. Moi, je ne me soucie pas de me fourrer dans la gueule du loup. On me coffrerait, pour sûr. Je suis seul; mon absence ne fera de tort à personne : je me sauve! Mon compère, Gineste, le charbonnier de Claria, me cachera dans sa hutte. Là, si nos affaires se gâtent, je serai tout porté pour me réfugier en Espagne... Peut-être feriez-vous bien de me suivre, mon pauvre Sabardeilh; et toi aussi, mon petit Jep! Bepa resterait pour soigner son grand-père. Le Dragon est trop vieux pour qu'on le tracasse.

— Et la forge, comment marcherait-elle sans moi? — objecta Jep. — Si les gendarmes viennent me prendre, je serai toujours à temps de déguerpir : je les défie bien de m'attraper à la course!

— Je rentre aussi, — déclara M. Sabardeilh. — J'ai fait mon devoir de républicain,

je ferai mon devoir d'instituteur. Demain, je tiendrai ma classe, comme d'habitude.

— Adieu donc, mes amis !

Le sacristain s'était déjà éloigné de quelques pas. Il se retourna.

— Hé ! Jep ? Tu me rendras service en sonnant l'*Angelus*, demain matin, à ma place... La clef du clocher est sous la porte, à droite de la chatière... Si on entend les cloches, on me croira encore là ; et quand on viendra me chercher, je serai loin !

XIV

AU NOM DE LA LOI

Jep eut juste le temps de sauter dans le ravin, le Dragon de se remettre à un semblant de travail, quand les gendarmes, le surlendemain, se présentèrent devant la forge.

— Jep Bernadach, c'est bien ici ? — interrogea le brigadier.

— C'est ici, quand il y est !... répondit le forgeron, sans cesser de rebattre un vieux fer qu'il avait pris au hasard dans le tas. — Jep est absent.

— Et où est-il allé ?

— Sais pas... Il a oublié de nous le dire en partant. La jeunesse est oublieuse.

— Et la vieillesse menteuse, — répliqua le brigadier. — Jep est ici : nous sommes fixés.

— Cherchez-le donc, puisque vous ne voulez pas me croire ! Vous en serez pour votre peine, je vous en avertis.

Le brigadier descendit de cheval, donna la bride à son camarade.

— Suivez-moi, vous! — commanda-t-il au forgeron.

— Les clefs sont aux serrures, vous pouvez fouiller partout.

— Obtempérez, s'il vous plaît, et ne faites pas le malin, Malhibern. On vous connaît, nous avons l'œil sur vous. Prenez garde que je vienne vous empoigner un de ces quatre matins... Ouvrez-moi ce placard : bien!... Et cette porte, où conduit-elle ?

— A l'escalier du galetas. Si c'est de la poussière qu'il vous faut, vous en trouverez !

Le brigadier monta, redescendit avec la défroque militaire du Dragon. Il brandissait la latte :

— Et ceci, qu'est-ce que c'est? Une arme de guerre. Ah! vous jouiez l'innocent, mon bonhomme! Vous serez signalé dans mon rapport.

— Ça ? c'est l'uniforme que je portais à la Llansade et à Peyretortes; c'est ma latte de dragon.

— Vous avez donc servi ?

— Depuis six mois que vous êtes à Prades, vous auriez pu vous renseigner. Je suis un vieux de la vieille. Voulez-vous que je vous

montre ma feuille de réforme ? « L'an V de la République une et indivisible... » C'est écrit dessus, avec mes campagnes et mes blessures. Le papier est là, dans l'armoire.

Le brigadier s'était radouci :

— Ça suffit, l'ancien. L'oiseau est déniché : je n'ai plus rien à faire ici. Salut, et tâchez de vous tenir tranquille. Je vous dis ça pour votre bien. A l'autre, maintenant ! — ajouta-t-il en dépliant le mandat d'arrêt : — « Sabardeilh, instituteur public à Catllar ».

La classe était commencée quand le brigadier entra dans la maison d'école ; les élèves composaient en orthographe. Selon son habitude, M. Sabardeilh avait emprunté le texte à son auteur favori, M. de Lamennais. Et ce texte était au-dessus de la portée de ces jeunes villageois ; l'instituteur le savait ; mais il lui plaisait d'insinuer, sinon des idées, au moins des paroles d'affranchissement dans ces cervelles obscures. Peut-être les idées viendraient-elles ensuite.

La dictée finie, pendant que les écoliers mettaient au net leur brouillon, il avait relu pour son compte les denx versets qu'il avait choisis dans les *Paroles d'un Croyant* :

Quand vous voyez un homme conduit en prison, ne vous pressez pas de dire : Celui-là est un homme

méchant, qui a commis un crime contre les hommes.
Car peut-être est-ce un homme de bien qui a voulu servir les hommes et qui en en est puni par leurs oppresseurs.

Accoudé à la chaire, les yeux à demi fermés, il avait longuement médité la pensée du maître. Elle avait été son réconfort contre la mauvaise humeur de Mme Sabardeilh exaspérée par son découchage patriotique, contre la menace des persécutions imminentes. Le malheur pouvait venir : il était prêt. Un souffle d'héroïsme emportait, exaltait sa pauvre âme de pédagogue rustique. Et comme, malgré tout, le pli professionnel ne se perd pas, il s'exerçait à répondre d'avance à la lettre de révocation de son inspecteur d'académie, à l'interrogatoire possible du juge d'instruction. Il limait ses phrases, il arrondissait ses périodes.

Pendant ce temps, les gendarmes parlementaient avec Mme Sabardeilh. Leur arrivée, d'abord, ne l'avait pas effrayée : sans doute, quelque communication administrative, quelque affaire de service à régler avec l'instituteur, qui était en même temps secrétaire de la mairie. Elle était en connaissance avec le brigadier, pour avoir fait une ou deux fois la causette avec lui, sur le pas de la porte,

quand, sa mission terminée, les papiers officiels serrés dans sa sacoche, il enfilait ses gants d'ordonnance avant de remonter à cheval. Mais le gendarme n'était pas en train de bavarder ce jour-là; sa grosse moustache se hérissait, sa figure bonasse avait pris un masque de dignité bourrue. Un peu gêné, très raide, il demandait à parler à M. Sabardeilh.

— Il est là, à côté, qui fait sa classe. Donnez-vous la peine d'entrer.

M. Sabardeilh pâlit en l'apercevant. Ce héros manquait de pratique. Les méditations lamennaisiennes, les défis à l'iniquité triomphante, faiblirent devant l'apparition du bicorne. Il n'y eut plus là, au premier moment, qu'un pauvre homme, un petit fonctionnaire de campagne, aux prises avec les puissants de la terre. Ce ne fut qu'une défaillance, une dernière impulsion de la servilité acquise par trente ans de sujétion hiérarchique. Le doux philosophe se ressaisit, fit tête à l'adversité.

— Que me voulez-vous, monsieur Chabre ? — dit-il en descendant de la chaire.

— Tenez, voyez ça vous-même.

Le gendarme tendait à l'instituteur l'ordre d'amener.

Mme Sabardeilh tirait la feuille de son côté, la lisait en même temps que son mari.

— Ce n'est pas possible, — dit-elle ; — il y a erreur. L'arrêter, lui ? Vous le connaissez bien, monsieur Chabre : il est incapable de faire du mal à une mouche. Laissez-le : il n'y reviendra plus.

Elle pleurait ; le brigadier, muet, les bras croisés, attendait la fin de la crise. Mais, loin de la calmer, ce silence irritait Mme Sabardeilh. Et, comme son mari intervenait, la poussait doucement vers la cuisine, elle l'écartait, se plantait devant le brigadier, les poings crispés, menaçante :

— Je vous dis, moi, que vous ne l'emmènerez pas ! Il est à moi, c'est mon homme. Voilà vingt ans que nous sommes ensemble, vous ne nous séparerez pas. Je vous défends de le toucher.

M. Chabre haussait les épaules.

— Tais-toi, femme, — ordonna M. Sabardeilh. — Ce n'est pas la faute du brigadier : il exécute sa consigne. Ce sont vos chefs qui sont coupables, monsieur Chabre. Cette arrestation est illégale. Ceux qui ont violé la Constitution, ceux qui ont manqué à leur serment, n'ont plus le droit d'incarcérer les citoyens. Je proteste. Vous inscrirez ma protestation sur votre procès-verbal.

— Vous vous expliquerez tout à l'heure

avec le juge de paix chargé de l'instruction. Moi, ça ne me regarde pas, la politique. Calez doux, si vous ne voulez pas aggraver votre affaire. Vous allez venir à Prades tranquillement, avec nous. On vous interrogera tout de suite, et, si vous êtes innocent, on vous relâchera. Demain, ce soir peut-être, vous rentrerez à Catllar.

— Si je pouvais le croire! — soupira Mme Sabardeilh.

— Espère-le toujours! — dit M. Sabardeilh, qui craignait que sa femme ne retombât en frénésie.

— En route donc! — commanda le brigadier.

— Vous me donnerez bien une minute pour dire adieu à mes élèves?

— Faites vite, alors.

M. Sabardeilh était remonté dans sa chaire.

— Je vais vous quitter, mes amis, — dit-il; — un nouveau maître me remplacera dans cette école où j'enseignais depuis plus de vingt ans...

Une bousculade, au dernier rang de la classe, entre camarades qui se disputaient une bille, interrompit l'instituteur. Il y eut des chuchotements, des rires étouffés, puis le silence.

— Je ne m'abaisserai pas à me plaindre devant vous, — reprit M. Sabardeilh. — Je déplore seulement que vous ayez assisté à cette scène. C'est une triste leçon pour la jeunesse, de voir un honnête homme châtié pour s'être opposé à la violation de la loi. Si vos parents vous demandent ce qui s'est passé ici ce matin et pourquoi je m'en vais, lisez-leur les paroles que je vous ai dictées tout à l'heure. Vous êtes trop jeunes pour les comprendre, vous autres; mais vos parents les comprendront et ils me rendront justice... Adieu, mes amis! Si j'ai été quelquefois trop sévère avec vous, si, sans le vouloir, je vous ai réprimandés à tort, pardonnez-le-moi, comme je vous pardonne les ennuis que vous avez pu me causer. Adieu! Toutes les punitions sont levées; vous avez congé jusqu'à l'arrivée de mon successeur.

Au mot de congé, les écoliers avaient dressé l'oreille. Indifférents au malheur de leur maître, ils se hâtaient d'empiler leurs cahiers dans leurs sacs de toile, ils détalaient sans demander leur reste. On entendait le bruit de leurs sabots sur les marches du perron, sur le pavé de la rue. Et des cris, des chansons, des querelles!

Heureux âge!

Pendant qu'ils s'en allaient, M. Sabardeilh rangeait ses papiers et ses livres. Il n'en emportait qu'un : les *Paroles d'un Croyant*, viatique suprême, pain spirituel de la captivité. Mme Sabardeilh voulut y joindre quelques provisions de bouche, des figues sèches, quelques tablettes de chocolat.

M. Sabardeilh réclama ses rasoirs. Il prit encore le temps d'endosser sa redingote des dimanches : son amour-propre ne lui permettait pas de paraître devant ses juges dans une tenue négligée. Un foulard suffit à enfermer son léger bagage.

L'instituteur se disposait à le porter sur l'épaule au bout de sa canne.

— Passez-moi ça, — lui dit le brigadier; — vous ne pouvez pas vous en charger.

— Pourquoi? — s'informa M. Sabardeilh.

— A cause des menottes.

M. Sabardeilh s'indignait :

— Les menottes à moi, comme à un voleur!

— Voyons, M. Sabardeilh, soyez raisonnable. Si ça ne dépendait que de moi!... C'est l'ordre, il le faut! Vous ne voudriez pas me faire avoir des désagréments avec mes chefs. Allons! un peu de patience. C'est rien du tout, ces menottes; ça ne se verra seule-

ment pas. Vous aurez les mains derrière le dos, comme ça, d'un air de flâner...

L'instituteur jeta un grand soupir, offrit ses poignets au brigadier.

— Marchons! — dit-il simplement.

Les gendarmes montèrent à cheval. Ils partirent. Mais, à la vue des gens du village qui étaient sortis sur leurs portes pour voir passer l'instituteur, la colère de Mme Sabardeilh s'alluma de nouveau. Elle prenait les voisins à témoin de l'infamie qui s'accomplissait sous leurs yeux, elle les adjurait de délivrer le prisonnier.

— Vous savez bien qu'il est innocent! — clamait-elle. — Le plus brave homme de la commune, vous le laissez emmener comme un criminel... Vingt ans qu'il se dévoue, qu'il vous rend service aux uns et aux autres!... Et maintenant vous l'abandonnez. C'est honteux!

Personne ne bougeait. Interpellés, les gens se retiraient. On faisait le vide devant elle.

Et le prisonnier s'éloignait.

Elle rattrapa l'escorte, au bout du village. Mais, arrivée là, ses forces la trahirent; elle s'affala au bord de la route, sur un tas de cailloux. Désespérée, entre deux sanglots, elle montrait encore le poing aux gendarmes.

— Canailles! canailles! — criait-elle.

A son retour, elle trouva le maire, M. Caffe, sur le perron de l'école.

— Votre mari est révoqué, lui signifia-t-il brutalement. Son successeur arrivera demain. Vous avez jusqu'à ce soir pour déménager vos meubles.

Là-dessus, sans un mot de pitié ou d'excuse, l'homme tourna les talons.

Comme il disparaissait à la descente du lavoir, l'abbé Colomer sortait du presbytère. Tout à l'heure, à travers ses volets discrètement entrebâillés, il avait assisté au départ de l'instituteur, et il en avait bien été un peu ému, le cher homme. Malgré les divergences de leurs opinions, une longue habitude l'avait lié à son catéchiste, à son chef de lutrin; il savait son application au devoir, sa probité scrupuleuse. Malheureusement, ce fonctionnaire modèle, ce mari vertueux, était un chrétien suspect, un citoyen révolté. Il avait de bonnes mœurs et de mauvais principes. Était-il séant de s'attendrir, de le plaindre, quand la main de Dieu s'appesantissait sur lui? Son châtiment était d'un bon exemple pour la paroisse. Elle apprendrait aux autres à respecter la religion et le gouvernement. Les choses ainsi rentreraient dans l'ordre; chacun se re-

mettrait à sa place : les pauvres en bas, les riches en haut, et le curé, comme de juste, au-dessus de tout le monde. Cette perspective n'était pas indifférente à l'abbé Colomer. Après les alertes et les transes des derniers jours, il était aise de respirer librement, de vaquer en paix aux soins de son ministère. Un malade le réclamait, ce matin-là, un bûcheron qui habitait un peu loin, à une grosse heure de marche de Catllar, et l'abbé s'était lesté d'un premier déjeuner et d'un petit verre d'angélique, — sa liqueur préférée, — en prévision de cette promenade matinale. L'estomac satisfait, l'âme contente, il se mettait en route. Un appel de détresse l'arrêta, comme il arrivait devant l'école. Mme Sabardeilh l'implorait.

— Mon mari est en prison ; on nous chasse de l'école, gémissait-elle.

— C'est fâcheux, très fâcheux ; mais M. Sabardeilh l'a bien cherché !... Je l'avais averti. Je n'y peux rien, ma pauvre dame.

— Si vous vouliez dire un mot à M. le maire, écrire à l'inspecteur d'académie, ils vous écouteraient, peut-être. Je vous en prie, monsieur le curé...

L'abbé hésita un moment. Il compatissait au malheur de sa paroissienne ; volontiers s'il

avait pu le faire sans trop de risques, il lui serait venu en aide. Mais cette démarche en faveur d'un insurgé était bien compromettante. Qu'en penserait-on à l'évêché, à la sous-préfecture? Et puis, que d'affaires avant d'aboutir! que d'ennuis de toute sorte : lettres, visites, recommandations!... Ça n'en finirait plus... Non, décidément, c'était au-dessus de ses forces.

— Impossible; je le regrette, — dit-il. — Je prierai Dieu pour vous, madame Sabardeilh, pour vous et pour votre mari, qui a bien besoin de se convertir. J'espère que cette épreuve lui ouvrira les yeux, qu'il se soumettra aux décrets de la Providence. Excusez-moi de vous quitter si vite, — ajouta-t-il, — je vais voir un malade.

Du seuil de la forge, le Dragon avait entendu le colloque. Il alla droit à Mme Sabardeilh.

— Que deviendrai-je, mon bon Malhibern? Où irai-je, ce soir, quand on aura jeté nos meubles à la rue?

— Chez nous! — répondit le Dragon en lui tendant la main.

XV

SUR LA MONTAGNE

Depuis quelques semaines déjà, Jep vivait en réfractaire, à la montagne, aux environs de Saint-Jaume. Dans ce pays découvert et solitaire, une surprise n'était guère à craindre: jaillissant à l'horizon parmi l'immobilité des pierres, l'apparition d'un bicorne aurait d'assez loin averti le fugitif. La nuit, il avait la précaution de changer souvent de gîte. Entre Saint-Jaume et le col de l'Orri, il ne manquait pas, en cette saison, de *cortals*, d'étables ou de cabanes vides, abandonnées par les troupeaux qui émigrent pour l'hivernage dans la vallée de la Têt. Une brassée de cistes ou de romarins lui servait de litière, et, quand il avait dormi un bon somme, l'eau du *correch* voisin, où il se débarbouillait au réveil, lui faisait la tête fraîche et l'œil limpide. A son âge, hardi et bien découplé comme il l'était,

Jep se serait accommodé peut-être de sa nouvelle vie, n'eût été le chagrin d'être séparé de Bepa et la difficulté de se nourrir. A de certains moments, la faim le poignait; à d'autres — l'amour, — et, plus d'une fois, les deux ensemble. Il s'était hasardé, une nuit, à contenter en même temps ses deux envies en descendant à Catllar. Mais la figure de Galdéric, qu'il avait cru reconnaître embusqué dans l'embrasure d'une porte d'où il guettait peut-être la sortie de Bepa, peut-être sa venue à lui, l'avait détourné de tenter une seconde fois l'aventure. La provision de pain qu'il avait emportée de chez le Dragon avait été bientôt épuisée; il s'était bien alimenté pendant quelques jours d'arbouses sauvages et d'olives gâtées, laissées sous les arbres après la récolte; mais la pitance était chétive pour un appétit de dix-huit ans. Un soir que ses entrailles criaient la faim, il s'était décidé à frapper à la porte d'un *cortal*. De la fumée s'échappait du toit, annonçait quelque apprêt de cuisine. Les hôtes, par bonheur, n'étaient pas tous des inconnus. Quelques-uns étaient de la décurie d'insurgés qui avaient marché sur Prades avec ceux de Catllar. Eux-mêmes n'avaient pas été sans inquiétude pour leur compte au retour de leur prise d'armes. Mais, comme les gen-

darmes n'avaient pas poussé leurs tournées jusque chez eux, ils s'étaient rassurés. De bon cœur ils partagèrent avec Jep leur ouillade de pommes de terre au lard, et après le repas, la paillasse sur laquelle ils dormaient, la tête appuyée au sac de sel dont les bergers se pourvoient pour médicamenter leur troupeau.

De ce jour, le petit forgeron avait fait amitié avec eux. Ils étaient convenus d'un appel, qui, répété de l'un à l'autre, devait signaler, à l'occasion, les intrus, les passants suspects. Ainsi gardé, rien n'empêchait Jep de s'acagnarder à l'aise par les après-midi soleilleuses, à l'abri des rochers, ou de s'amuser à tendre des lacets aux oiseaux : aux tourdes, aux grives, que l'abondance des baies de genévrier et d'alaterne attirent dans ces solitudes. Il s'étonnait parfois, au cours de ses longues heures d'affût ou de paresse, de ne pas penser davantage à la politique. Il avait espéré d'abord, il avait attendu une reprise de l'insurrection. De la pointe de la Roque-Jalère, qui plane sur l'immensité des plaines roussillonnaises, il avait épié, la nuit, la sonnerie du tocsin, la rougeur des incendies. Un soir, une grande lueur avait paru du côté de Rivesaltes, des fusées avaient crevé en l'air : quelque signal, sans doute. Les bergers le ren-

seignèrent. La lueur venait d'une illumination et les fusée d'un feu d'artifice. On avait plébiscité le coup d'État, et on fêtait le plébiscite. Jep apprit du même coup l'emprisonnement de M. Sabardeilh et des meilleurs patriotes de Prades et de Vinça. Jojotte et Ramon avaient déguerpi, s'étaient réfugiés en Espagne. Les nouvelles qui arrivaient là-haut étaient, de jour en jour, plus mauvaises. Un arrêté affiché dans les mairies défendait aux habitants de sortir, après le soleil couché, déguisés, le capuchon rabattu sur la figure. On traquait, on terrorisait les républicains. C'était la fin, l'écrasement de tout ce que Jep avait aimé, avait rêvé depuis deux ans. Le vaincu s'y résignait, à la longue. L'évidence du fait accompli s'imposait à son fatalisme de paysan. Il n'avait pas d'autre idée maintenant que de revoir Bepa, d'échapper aux gendarmes.

Échapper, se mettre en sûreté, il le pouvait en franchissant la frontière. Mais, alors, adieu Bepa! il devait renoncer à sa bonne amie. Et il en était plus amoureux que jamais, le petit Jep. Tant qu'il avait vécu côte à côte avec elle, lui parlant, l'embrassant à loisir, il n'avait pas connu toute la force de sa passion : elle s'atténuait plutôt dans la sécurité des

fiançailles. Elle s'exaltait présentement, attisée par le mal de l'absence. Sa jalousie se réveillait. Quand il se remémorait toutes les marques d'amitié qu'il avait reçues d'elle, ces souvenirs, en renouvelant sa tendresse, ne servaient qu'à le troubler davantage. Est-ce qu'on est jamais sûr de rien avec une fille? Si Bepa était sage, sa conversion ne datait pas de bien loin. Naguère, quand elle ne l'avait pas encore agréé pour galant, Jep avait souffert de ses manèges avec les jeunes gens du village. Elle avait la coquetterie dans le sang, la petite. Fidèle, elle l'était encore, sûrement, mais pour combien de temps? Sans doute, Galdéric avait profité du départ de son cadet pour reparaître à la forge, et, comme le Dragon devait de l'argent au père Bernadach, il ne lui était pas facile d'éconduire le fils. Qui sait où ce mauvais garçon en était avec Bepa?

En attendant une occasion de s'informer qui ne s'offrirait pas de longtemps, puisqu'il n'osait plus quitter son refuge, Jep épiait, du plus près qu'il lui était possible, ce qui se passait à Catllar. En se glissant de roche en roche à travers la brousse, il s'aventurait quelquefois jusqu'à l'extrême bord d'une corniche qui surplombait le village. De là, caché

par un bouquet d'yeuses, il pouvait voir sans être vu. Les ruelles noires, les toits rouges, les cloches dans leur cage de fer, sur la plate-forme du clocher, les vergers effeuillés le long de la Castellane ou du Router, il embrassait tout d'un coup d'œil. Il voyait et il entendait. Le grondement de la rivière, les cris des enfants dans la cour de l'école, le claquement du fouet des rouliers sur les routes, lui arrivaient distincts; et, aussi les voix humaines, les paroles, les propos que tiennent, à distance, le laboureur menant son attelage, avec un vigneron bêchant sa vigne, le bûcheron émondant un arbre, avec le pâtre appuyé à la claire-voie d'une prairie. Pour un rien, Jep les aurait interpellés de là-haut, aurait mis son mot dans la conversation. Volontiers, par exemple, il aurait dit son fait au nouvel instituteur, à ce petit homme épais et courtaud qui semonçait les écoliers en retard sur la porte de l'école; plus volontiers encore, il aurait apostrophé de la bonne sorte ce vieil ivrogne de Cantaïré, le fossoyeur, que l'abbé Colomer avait promu aux fonctions de sacristain. Où étais-tu, Jojotte? où étiez-vous, monsieur Sabardeilh?

Des fois, il observait, aux alentours de Jeantine, le vieux Bernadach poussant la

charrue, ou l'Aulari vaquant aux soins du ménage. Pauvre Aulari! il semblait que sa démarche se fût appesantie, que les soucis l'eussent courbée, depuis que Jep n'était plus là. Elle levait la tête par moments, regardait vers la montagne comme si quelqu'un, une figure connue, allait se montrer là-haut, parmi les pierres. Et Jep avait envie de lui crier : « Maman! »

Mais son enquête se limitait le plus souvent au voisinage de la forge. Que devenait-on, que faisait-on sans lui chez les Malhibern? Il craignait d'abord — et il s'en dépitait à l'avance, — que le Dragon ne lui eût cherché un remplaçant. Il ne fut que trop vite rassuré. Le malheur des temps pesait sur la maison. La politique avait effarouché la clientèle : le vieux suffisait amplement à la besogne. L'atelier chômait ; il n'en sortait guère de fumée que celle de la pipe du patron. La place de Jep n'était pas prise à la forge; auprès de Bepa, c'était moins certain. Quel coup au cœur de l'amoureux, quand elle apparaissait au seuil de l'atelier, si proche et pourtant si lointaine! Il la suivait des yeux, il guettait ses gestes, ses démarches. Si elle s'arrêtait à bavarder, un moment, avec un voisin, Jean Cadène, ou quelque autre garçon de sa con-

naissance, sa tête travaillait. Que pouvaient-ils se dire? Mais, si l'individu se trouvait être Galdéric, c'était terrible : son sang ne faisait qu'un tour; il voyait rouge; machinalement, il cherchait le couteau dans sa poche, comme si le rival était à sa portée.

Un jour, Jep vit son frère entrer à la forge. C'était un dimanche, et Bepa, au lieu d'aller se promener avec ses amies, ainsi qu'elle en avait l'habitude, s'était enfermée chez elle après les vêpres. Tout de suite, le jaloux flairait la trahison, supposait un rendez-vous concerté, et avec la permission du vieux Malhibern, peut-être... Une oublieuse, un ingrat, cela s'est rencontré souvent depuis que le monde est monde!

Jep comptait les minutes du colloque, et elles lui semblaient interminables. La musique du bal, qui se donnait dans la grande salle du café, à cause de la tramontane, lui tenait compagnie, et cette compagnie lui était mauvaise. Les sons aigres des flabiols, le ronflement des tambourins, en lui rappelant les bonnes heures d'autrefois, le faisaient plus délaissé, plus seul. Mais ce fut pis encore, quand il vit Galdéric et Malhibern sortir ensemble, comme une paire d'amis, et se quitter sur une poignée de main. Cette

poignée de main à l'aîné, c'était comme un soufflet sur la joue du cadet. Jep en savait assez : on se fichait de lui en bas, c'était clair, le Dragon, Bepa, tout le monde. Jep n'était plus là, vive Galdéric! Quel toupet, tout de même! Eh bien, non! ça ne se passerait pas comme ça. Il allait leur montrer si Jep était mort! Sans plus réfléchir, il avait pris sa course, il touchait déjà aux olivettes, en vue du village, quand un peu de sang-froid lui revint. Descendre à Catllar, un dimanche, à l'heure où les gens sont dehors, c'était trop bête! Pour le plaisir de se venger tout de suite, il risquait de manquer son coup. On l'empoignerait, et tout serait dit.

Tout près de l'endroit où Jep s'était arrêté, dans l'olivette de Giresse, il y avait une cabane, un poste où les chasseurs s'embusquaient pour l'affût aux grives. Jep s'y blottit. Il n'en pouvait plus, le pauvre enfant. La colère l'avait empêché de sentir son mal; la frénésie de tuer lui avait fait oublier sa blessure. Il en souffrait maintenant. Bepa ne l'aimait plus! Tout le reste disparaissait devant ce malheur. Ses idées, ses projets de vengeance faiblissaient dans une crise de désespoir. Que Bepa fût à Galdéric ou à un autre, cela n'intéressait que son amour-propre. Hélas! elle

n'était, elle ne serait jamais plus à lui. Infidèle, sans cœur, il la regrettait quand même; il l'aimait peut-être davantage. Qu'elle l'eût trahi, cela ne changeait rien à l'ardeur de ses yeux, à la fraîcheur de sa bouche. C'étaient ses yeux, c'était sa bouche qu'il voulait; c'était cette taille souple et pleine, qu'il avait serrée, qu'il ne serrerait plus dans ses bras. Il se remémorait, il revivait leurs caresses, il s'attendrissait sur la douceur des jours anciens. Ah! la revoir, entendre le son de sa voix! Et tant pis, si les paroles mentaient: avec des baisers, il étoufferait les paroles sur ses lèvres!

— Bepa! oh! ma Bepa! — soupirait-il.

XVI

DANS LA NUIT

Une réponse vint à cet appel sans espoir.

— Jep, es-tu là?

Une ombre, en même temps, se glissait sur le lambeau de ciel encadré par l'ouverture de la cabane; une ombre anxieuse, haletante.

— Bepa! — s'écriait Jep.

Il l'attirait, la pressait sur lui.

— Toi, c'est toi!...

Mais elle se dégageait.

— Tiens, — lui disait-elle, — prends cet argent, et va-t'en bien vite. Tu n'es pas en sûreté ici. Je t'ai aperçu d'en bas... D'autres ont pu te voir.

D'autres? Jep pensait tout de suite à Galdéric, et sa jalousie se réveillait. Le charme était rompu.

— Si Galdéric m'a vu, tant mieux! Et s'il vient me chercher, tant mieux encore! Ça me

dispensera de descendre. Justement, j'ai deux mots à lui dire... et je ne suis pas fâché que tu sois là. Je vous épiais tantôt : j'ai surpris certaines manigances...

— Quoi? qu'as-tu surpris?

— Une chose qui n'aurait pas dû m'étonner, pardi! Qu'une fille change de galant, quand elle y a son avantage, c'est tout simple.

— Et cette fille, c'est moi?... moi?... Tu as perdu l'esprit, mon pauvre Jep!

— Toi qui n'as pas de cœur, tu ne risques pas de le perdre.

— Des soupçons! des injures!... C'est comme ça que tu me reçois!... Ce n'est pas possible, j'ai mal entendu. Tu ne le crois pas, dis, que je te trompe?

— Parle! parle! Des paroles, c'est pas ça qui t'embarrasse. De cette marchandise-là, les femelles en ont toujours à revendre. C'est égal, je suis curieux d'apprendre ce que Galdéric est allé faire chez vous aujourd'hui.

— C'est rapport à toi. L'Aulari l'a envoyé. A force de pleurer et de supplier, la chère âme a décidé ses hommes à te venir en aide. Et, comme elle supposait que nous saurions où te trouver, elle nous a fait tenir l'argent par Galdéric. Cent francs... Les voilà... Puisque tu en es à me soupçonner, regarde s'il y a le compte,

— Et tu te fies à cette histoire? Moi, je me méfie. On veut m'attirer dans quelque traquenard; et toi, tu sers d'amorce. Tu fais le jeu de Galdéric.

— Encore? Oh! c'est trop fort. J'en ai assez, à la fin! Après un an de bonne amitié, un an où on a vécu comme l'ongle et la chair, c'est ce que tu penses de moi? Adieu, Jep! Je te déteste!

Elle voulut fuir; Jep la rattrapa, la ramena de force dans la cabane.

— Pardonne-moi, — balbutiait-il, — pardonne-moi. C'est parce que je t'aime trop, comprends-tu? Pardonne-moi!

— Non! non! — protestait-elle en repoussant les mains, les lèvres de Jep qui la cherchaient, finissaient par lui imposer leurs caresses. — Non, je ne t'aime plus!

— Et moi, je t'aime! je suis fou de toi, Bepa!

— La folie, passe encore! Il y a des fous qui ne font de mal à personne. Mais la méchanceté!

— Ça n'arrivera plus, Bepa. Soyons amis!

— A une condition. Ta mère et moi, nous ne vivons pas, de te savoir en danger. Promets-moi de partir, de franchir la frontière, cette nuit même.

— Je partirai, je te le promets; mais pas tout de suite. Nous sommes bien ici : reste encore un moment. Songe que, depuis plus d'un mois, j'étais à jeun de t'embrasser !

— Si tu m'embrasses tout le temps, je ne pourrai pas te parler, et j'ai des choses importantes à te dire. Écoute ! L'Aulari a tout arrangé pour la fuite. L'argent, tu l'as déjà. A Fillhol, tu trouveras un mulet et un guide, Sermet, le charbonnier : il te conduira en Espagne.

— Et je reviendrai, quand? Auras-tu la patience de m'attendre?

— Toute ma vie, s'il le faut.

— C'est bien long !

— Je t'écrirai...

— Viens avec moi, plutôt !

— Et mon parrain? veux-tu que je l'abandonne?

— Il nous rejoindra ! Il ne manque pas de forges en Catalogne, et les journées y sont aussi bien payées que chez nous; tu t'occuperas aussi : à nous deux, nous ferons vivre le vieux.

Bepa secoua la tête.

— On ne change pas ses habitudes, à son âge. Nous t'attendrons ici, Jep. Et maintenant, tu l'as promis, il faut partir. Embrassons-nous encore une fois, et adieu !

Il n'en finissait plus, ce baiser. Jep avait entraîné Bepa, l'avait couchée avec lui sur la litière des cistes. Elle défaillait sous ses caresses.

— Assez! — criait-elle en se débattant, — je ne veux pas! je ne veux pas!

— C'est que tu ne m'aimes pas, méchante!

— Tu m'oublieras après! — résistait-elle encore.

Mais sa fierté de vierge faiblissait. A peine consciente de ses paroles, de ses gestes, elle se donnait, se refusait à la même minute. L'amour fut le plus fort. Ce qui devait arriver arriva...

La nuit était tout à fait tombée, quand ils dénouèrent leur étreinte.

Lui triomphant, elle confuse, ils restèrent un moment sans rien dire, debout sur le seuil de la cabane.

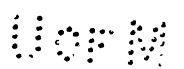
Elle mettait ses cheveux en ordre, renfonçait les mèches échappées sous sa coiffe.

— Je suis toute dépeignée, — dit-elle. — Il me semble qu'on va comprendre...

— Et quand même!... Nous sommes fiancés, n'est-ce pas? Personne n'a rien à dire.

Bepa lui avait pris la main.

— Mon homme! C'est dur de se séparer, après ça. Il le faut pourtant, et pour tout de



bon, cette fois... Tu seras sage, au moins, avec les autres?

— Qui ça, les autres?

— Les filles qui vont courir après toi, là-bas.

— Elles peuvent bien courir, elles ne m'attraperont pas; tu le sais bien.

— Allons, adieu, mien! Si je t'embrassais encore, je n'aurais plus le courage de te quitter. Adieu!

Bepa avait disparu. Jep la suivait en idée au village, à la forge. Il songeait : « Elle est à la cuisine, maintenant, elle prépare le souper... Ils vont se mettre à table... Elle doit être encore bien émue, la petite; le trouble lui aura coupé l'appétit. Baste! elle a bu des baisers et mangé des caresses : elle peut attendre. »

L'amoureux s'était allongé au fond de la cabane. Il cherchait le sommeil, pour être plus dispos à l'heure de partir. Mais le sommeil boudait, et Jep ne cessait pas de penser à son amie. Autour de lui, tout était plein d'elle. Sa forme délicate habitait la litière de cistes; un peu de tiédeur y restait imprimé par la mêlée ardente de leurs corps.

— Bepa! ma jolie!...

Il s'en voulait de l'avoir laissée s'échapper, de n'avoir pas, pendant qu'il la tenait, fait

durer le tête-à-tête. Quand la reverrait-il maintenant? Ah! s'il osait!... C'était presque son chemin pour se rendre à Fillhol, de passer près d'elle, devant sa porte. Pourquoi ne s'arrêterait-il pas? Le temps de l'embrasser. C'était une folie peut-être, mais si tentante!...

Le village dormait, le cabaret avait soufflé ses chandelles, quand Jep sortit de la cabane. Le jeune homme avait pris son parti. Souple comme un chat, avec ses sandales qui touchaient à peine terre, il allait, il courait vers son destin. Arrivé sous le jardin des Malhibern, il enjamba la terrasse, se blottit dans un massif de lauriers. L'oreille tendue, l'œil aux aguets, il épia les entours : rien ne bougeait. Doucement, il se coula sous la treille, le long de la maison : rien encore. Le Dragon ronflait, l'horloge à poids battait les secondes dans le silence de la cuisine. Seule, la chambre de Bepa envoyait un peu de clarté par la fente des contrevents; Bepa était encore éveillée. Au premier appel de Jep, elle sauta du lit. Pieds nus, en jupon, elle apparut dans l'ouverture de la porte.

— Que viens-tu faire ici, malheureux? Va-t'en bien vite!

— Une minute seulement! — implorait-il.

Et comme elle hésitait, effrayée, il la prit

dans ses bras, l'emporta dans la chambre.

— Va pousser le verrou, au moins! — commanda-t-elle.

Le verrou grinça; la lumière s'éteignit; tout rentra dans le silence.

Uue ombre alors sortit de l'épaisseur d'un fourré, rampa jusqu'à la fenêtre : Galdéric!

L'oreille collée au contrevent, il écouta ce qui se passait, Puis, avec un geste de menace, le poing levé vers la maison, il s'esquiva.

Il était furieux, Galdéric, furieux et satisfait, furieux de ce qu'il venait d'entendre, satisfait de tenir enfin son homme.

Il avait d'abord compté sur les gendarmes pour le débarrasser de son frère; puis comme l'arrestation tardait, il s'était décidé à leur venir en aide : tôt ou tard, les amoureux essaieraient de se rejoindre; ils communiquaient déjà, sans doute; et, comme Bepa ne pouvait pas, sans être remarquée, courir seule les chemins, ils finiraient bien, une fois ou l'autre, par se retrouver à la forge. C'est là qu'il les attendait. Fichue corvée en plein hiver! Mais la haine réchauffait Galdéric. Cependant le gibier ne se pressait pas de donner dans le panneau. Il se serait rebuté peut-être, si la grande compassion de l'Aulari pour son cadet ne lui avait pas facilité la

besogne : sûrement, Jep ne faillirait pas à revoir sa bonne amie, avant de s'en aller dans les pays étrangers... Ça y était, maintenant ! Une fois ensemble, les amoureux oublieraient les minutes et les heures ; ils lui donneraient le temps d'aller chercher les gendarmes à Prades. On pincerait Jep au saut du lit... Une nuit si bien commencée, quel dommage !... Galdéric riait tout seul, en pensant à la tête que ferait le galant. « Roucoulez, mes tourtereaux ! — se disait-il, — vous déchanterez tout à l'heure... » Galdéric riait et il courait ; ciel clair, bonne route, et rien qu'une petite lieue jusqu'à Prades. Le diable le portait.

A la gendarmerie, ça n'alla pas sans difficulté, d'abord. Il y avait bien un mandat d'amener contre Jep ; mais l'affaire était à peu près classée, on ne s'en occupait plus. Et puis le dénonciateur était suspect. Un frère qui fait arrêter son frère ! Le brigadier, naïf, ne voulait pas y croire. Galdéric dut insister, invoquer l'autorité de son père, premier conseiller municipal inscrit de la commune, pour enlever l'ordre de seller les chevaux. Il s'offrit comme guide, monta en croupe derrière l'un des gendarmes. En route, il talonnait la bête : ils n'allaient jamais assez vite. Au pont de la Cas-

tellane, on remisa les chevaux dans le hangar inoccupé du moulin à huile. Puis, à l'embuscade! Deux gendarmes se postèrent sur la petite place, devant la forge. Galdéric et le brigadier gardèrent la porte du jardin : quand Jep sortirait, on n'aurait qu'à allonger le bras pour le saisir. Le brigadier s'en chargeait; l'autre, au besoin, lui prêterait main forte. Pourvu que Jep n'eût pas déjà décampé! Non, ils arrivaient au bon moment : on remuait dans la chambre. Bientôt le verrou grinça dans la verrouillère, la porte s'entr'ouvrit. Dans l'obscurité du seuil, ils parurent tous les deux, Bepa suspendue au coup de Jep pour un dernier baiser. Moitié nue, pantelante, elle écrasait ses lèvres sur les lèvres de son amoureux. Avant de le quitter, elle en prenait jusqu'à plus soif.

— Adieu! — dit-elle enfin.

Et, d'un geste désespéré, elle le repoussait loin d'elle vers la nuit. Une main s'abattit sur lui comme il franchissait la porte.

— Au nom de la loi! — formula le gendarme.

Il lâcha prise en même temps : Bepa l'avait mordu au poignet. Jep allait s'échapper, Galdéric le happa au passage.

— A moi! Je le tiens!

— Canaille! l'insulta Jep qui avait reconnu la voix de son frère.

— Les deux hommes se débattirent, roulèrent à terre l'un sur l'autre. Mais déjà le brigadier s'était débarrassé de Bepa. En un clin d'œil, il eut bouclé Jep. Les camarades accouraient, d'ailleurs. La résistance était inutile; force restait à la loi. Cependant, aux cris jetés par Bepa, au bruit de la bagarre, la maison s'éveillait; des voisins ouvraient leurs fenêtres.

— Emmenez-moi cet homme, vivement! — commanda le brigadier.

— Adieu, toi! — fit Jep à Bepa qui se tordait les bras, désespérée.

— Le prisonnier sortait de la forge, quand madame Sabardeilh, avec sa chandelle allumée, le Dragon armé de sa grande latte, se précipitèrent dans le jardin.

— Qu'y a-t-il? — demandaient-ils à la fois.

— Il y a que les gendarmes emmènent Jep. Et voici celui qui l'a livré! — répondit Bepa en désignant Galdéric.

— Lâche! scélérat! — clamait le Dragon.

— Les gendarmes sont là: faut-il que je les rappelle? riposta Galdéric. Allez vous recoucher, vieux fou!

Le Dragon fonçait sur lui. Galdéric saisit la latte, désarma le vieillard.

— Eh bien, oui ! — dit-il, — c'est moi qui ait fait le coup, et je m'en vante. Cette vermine de Jep m'en voulait : tôt ou tard, il aurait mis le feu chez nous. Nous voilà tranquilles, maintenant !

— Tais-toi, misérable ! Tais-toi, Caïn ! — ripostait le Dragon, en lui montrant le poing. La colère l'étouffait. Un tournement de tête l'abattit brusquement entre les bras de madame Sabardeilh et de Bepa. Ses yeux s'étaient désorbités, sa bouche grimaçait ; un peu d'écume moussait à ses lèvres.

— C'est une attaque, — prononça madame Sabardeilh. — Vite du vinaigre, une pincée de sel, dans la bouche !... Ça ne sera peut-être rien ; ne te trouble, pas petite... Portons-le dans son lit d'abord.

— Vous ne pourrez pas, à vous deux : voulez-vous que je vous aide ? — offrit Galdéric.

— Comment oses-tu ? — dit Bepa. — Va-t'en ! Tu as trahi ton frère, tu as peut-être tué mon parrain. Va dire à ta mère ce que tu as fait de son fils. Va-t'en ! Et ne reparais pas ici. Les pierres de ce mur se lèveraient contre toi !

Galdéric ricana :

— Les pierres de ces murs, mais elles ne vous appartiennent seulement pas, pauvre petite ! Nous vous avons prêté de l'argent dessus. Elles répondent pour vous. Je m'en vais, mais je ne reviendrai pas seul. L'huissier sera avec moi, Salut, Bepa, et à bientôt !

XVII

L'AULARI

Depuis l'arrestation de Jep, l'Aulari ne vivait plus. Était-ce vivre, de se trouver chaque jour face à face avec Galdéric, de rompre le pain avec ce monstre? Et puis on racontait des choses terribles à propos des représailles exercées par les agents de la force publique sur les insurgés. Les uns, traqués de refuge en refuge, avaient été cernés dans une grotte, où on les avait enfumés comme des renards; les autres, assommés à moitié, avaient crevé de froid dans les charettes où on les avait empilés pour les conduire à Perpignan. Et, une fois emprisonnés là-bas dans la citadelle, ils n'étaient pas beaucoup mieux traités. Mal nourris, brutalisés par la chiourme, ils attendaient l'ordre de s'embarquer pour l'Afrique, où la fièvre et le soleil achèveraient de les décimer. Personne, d'ail-

leurs, ne songeait à les plaindre. Ils n'avaient que ce qu'ils méritaient, ces buveurs de sang, ces partageux!

En entendant ces propos, l'Áulari avait la mort dans l'âme. Elle avait prié, supplié Bernadach d'intervenir, de demander la grâce de son fils au sous-préfet. Vainement. Bernadach avait eu l'air de s'apitoyer, un moment, sur Jep, et il avait blâmé Galdéric pour la forme. Sans doute, il était fâcheux qu'un Bernadach courût le risque d'être condamné aux galères. Mais c'était sa faute, après tout, à ce mauvais garçon! Ce que son père ne disait pas, ce qu'il ne s'avouait pas à lui-même, c'est que le malheur de Jep, dans le cas très probable où il laisserait ses os en Afrique, mettrait dans les mains de l'aîné la totalité de l'héritage. L'intégrité future du domaine, ce rêve de tous les paysans, le touchait, le passionnait trop pour qu'il cédât aux lamentations de l'Aulari. Quand la pauvre femme, poussée à bout, voyant qu'elle ne parvenait à rien tirer de son homme, menaçait de le quitter, de suivre son fils en exil, s'il était déporté, Bernadach se contentait de hausser les épaules. C'était loin, l'Afrique, et le voyage coûtait cher. L'argent, où le prendrait-elle? Elle avait bien sa dot : une olivette

à la montagne, un champ au bord de la Castellane. Mais elle ne pouvait pas les emporter dans sa poche. Et, pour les vendre, il lui fallait l'autorisation de son mari : un homme d'affaires, qu'elle était allée consulter à Prades, lui avait expliqué la chose avec des mots de grimoire qui l'avaient épouvantée, l'avaient fait reculer, au premier pas.

L'Aulari se désespérait. Encore si elle avait su ce que devenait Jep!... Elle lui avait fait écrire en son nom, une ou deux fois, par l'instituteur de Prades, M. Costasèque, un brave homme, un bon républicain, échappé par miracle aux rafles de la police. Mais elle n'avait pas eu de réponse. Et pour cause : ce sournois de Bernadach avait intercepté les lettres du prisonnier. Et il riait sous cape des terreurs de la pauvre femme, à qui il faisait croire que son fils était au secret, garrotté au fond d'un cachot.

Seule, sans conseil, sans aide, que pouvait-elle contre la mauvaise volonté de son mari? La lutte était trop inégale. Elle avait bien le recours à la bonté de Dieu; mais le bon Dieu, pour elle, c'était l'abbé Colomer, et l'abbé Colomer, au lieu de la consoler, lui reprochait ses doléances maternelles comme une révolte contre la Providence. Il l'exhortait à faire

son sacrifice, à se réconcilier avec l'aîné de ses enfants. L'Aulari résistait, mais elle sortait du confessionnal, plus abattue qu'elle n'y était entrée, déchirée désormais entre les directions du prêtre et les impulsions de son cœur.

La compagnie de Bepa et de Mme Sabardeilh était son unique refuge. Ces trois malheureuses trouvaient quelque douceur à se lamenter ensemble.

Leur chagrin s'assoupissait en d'affectueux bavardages dont Jep et le régent fournissaient le sujet. En attendant des nouvelles plus récentes, toujours trop lentes à venir, on relisait les dernières missives de M. Sabardeilh. C'était, tracée de sa belle écriture, — majuscules fignolées, noms propres en bâtarde, — la relation grandiloquente et naïve de ses faits et gestes depuis le voyage en charrette de Prades à Perpignan, un vrai chemin de croix attristé par le mauvais accueil des villages hostiles, par le reniement des amis de la veille, des anciens affiliés qui détournaient la tête sur leur passage, jusqu'à l'arrivée au chef-lieu, en plein carnaval, les rues encombrées de masques qui s'attroupaient, dansaient en rond autour de la charrette, les criblaient de quolibets et d'insultes. Oh! l'ingra-

titude, l'ignorance du peuple! Puis, c'étaient des détails sur l'installation de la citadelle, sur le régime de la prison. La discipline était impitoyable; au moindre mot, à la plus légère incartade, les fers, le cachot. Encore, si les prisonniers avaient été tous unis, tous d'accord! Mais il y avait, dans le nombre, des lâches et des traîtres, de faux frères, prêts à dénoncer leurs camarades pour un supplément de vin, pour un bon de tabac. Heureusement, Jep était dans sa chambrée; ils parlaient du pays, de Bepa, de l'Aulari. Les oreilles devaient leur tinter plus d'une fois, à la forge. Ils ne désespéraient pas de l'avenir, de leur rentrée à Cattlar; leur foi était la même dans le progrès, dans l'avènement final de la justice.

Bepa lisait, interrompue par les exclamations attendries de l'Aulari, par les imprécations de Mme Sabardeilh. La femme de l'instituteur ne dérageait pas. Les iniquités dont elle avait souffert avaient retourné brusquement ses idées sans adoucir son caractère. Violente elle était avant comme après sa conversion à la République. Seulement, les insultes qu'elle prodiguait autrefois aux rouges, elle les adressait maintenant aux persécuteurs de son mari, aux Bernadach surtout. Elle

s'étonnait de la mansuétude de l'Aulari envers ses hommes. Ah! si elle avait été à sa place, elle leur en aurait fait voir de grises, à ces monstres! Eux et l'abbé Colomer, et les gendarmes, elle les aurait volontiers mis à bouillir dans la même marmite.

Le Dragon, ressuscité de son attaque, mais infirme désormais, tombé en enfance, assistait comme de loin à ces propos, assoupi dans son fauteuil. Il s'animait pourtant quelquefois, en entendant le nom exécré des Bernadach. Un peu de sang montait à ses joues pâles, il se dressait sur son oreiller, ébauchait un geste de menace, du bout de sa béquille tremblotante.

— Scélérats! brigands! — balbutiait-il.

Et il s'affaissait aussitôt, épuisé par l'effort, reprenait le fil obscur de ses songeries.

Cependant l'Aulari regardait l'heure à la pendule. Elle venait là, furtivement, à l'insu de ses hommes, sous le prétexte de quelques commissions à faire au village. Que dirait Bernadach, s'il surprenait ses visites à la forge, son amitié avec la fiancée de Jep? L'aiguille avait marché : il était temps de rentrer chez elle si elle voulait éviter un esclandre. Elle se levait, reprenait son panier de ménagère; mais, avant de partir, elle l'allégeait

de quelques provisions : une douzaine d'œufs, une tranche de lard, qu'elle avait apportés en cachette à l'intention de sa future belle-fille.

— J'ai encore un bout de chemin à faire, et je n'ai pas plus de force qu'un poulet : ça sera ça de moins à porter, — disait-elle.

Pauvre Aulari! Elle avait beau se précautionner contre les indiscrétions des voisins, guetter le moment où il ne passait personne pour sortir de la forge, tout se sait, au village, et tout se répète. Quelque méchante langue avait averti Bernadach. La disparition constatée, des victuailles décrochées des solives, peut-être aussi de quelques pièces de monnaie blanche soustraites de l'armoire, — et il n'était pas malin de deviner pour qui l'argent, pour qui les nourritures, — avait achevé d'exaspérer l'avare. Défense fut intimée à l'Aulari de remettre les pieds chez ses amis.

— Je suis sûr que ces femmes te donnent de mauvais conseils, — affirma Bernadach. — Au lieu de te monter la tête, la Bepa ferait mieux de me payer les intérêts des billets que m'a souscrits le Dragon. Et toi, si l'on te laissait faire, tu nous sortirais le pain de la bouche pour l'offrir à ces gueux. Une jolie compagnie pour toi, celle de cette petite traînée, de la maîtresse de ton fils!

— Bepa est fiancée avec Jep, — se défendait l'Aulari. — A quoi ça te sert d'insulter une honnête fille, qui sera ta bru tôt ou tard? Tu craches en l'air, et ça te retombe sur le nez!

— Je te dis, moi, que ta place n'est pas chez ces gens-là. D'ailleurs, que tu le veuilles ou non, tu n'auras bientôt plus l'occasion de les voir. D'ici à quelques jours, j'aurai débarrassé le pays de ces meurt-de-faim. Je leur ai déjà envoyé du papier marqué : s'ils ne paient pas au jour dit, l'huissier saisira tout, les meubles et la maison. On les jettera à la rue.

— Tu ne parles pas comme un chrétien, Bernadach! — riposta l'Aulari. — Le Dragon n'a pas longtemps à vivre. Tu pourrais bien le laisser mourir dans son lit.

— Il y a des lits à l'hôpital, à Prades.

— Et Bepa, que veux-tu qu'elle devienne?

— T'inquiète pas d'elle. La coquine! Elle trouvera bien à se louer... ou à se vendre ! — ricana Bernadach. — Et puis, ça m'est égal, ajoute-t-il, — je suis bien bon de te répondre. En voilà assez, femme; ravaude ton linge ou prépare tes soupes, c'est ton affaire. Le reste me regarde.

L'Aulari baissa la tête. La consigne était dure. Lui interdire la forge, c'était la con-

damner au silence. Et le silence la tuait. N'avoir plus personne à qui parler de Jep, quel supplice! Elle se mangeait les sangs, comme on dit. Les gens de la campagne, si endurants d'habitude au mal physique, résistent quelquefois moins que d'autres à l'épreuve du chagrin. L'écorce chez eux est insensible; mais si la pointe de la souffrance arrive à la traverser, la blessure est incurable. Ainsi de l'Aulari. Depuis un an déjà, depuis la brouille de Jep avec son père, elle portait sa plaie au cœur, toujours saignante. L'arrestation de son fils l'avait achevée; elle s'abandonnait maintenant. Elle ne dormait plus, elle s'alimentait à peine. Une angoisse continuelle l'étouffait, l'empêchait de respirer la nuit, serrait sa gorge quand elle se contraignait à prendre quelque nourriture. Ses forces s'en allaient; sa marche s'alentissait, si lourde, si traînante, qu'on aurait dit ses pieds déjà rivés à la terre, avant de s'y enfoncer pour toujours. Elle vaquait à ses besognes de ménagère, absente d'elle-même et des autres, inconsciente presque de sa douleur. Elle était la servante machinale et muette qui accomplit sa tâche au fil de l'heure, étrangère aux maîtres, insouciante des prospérités ou des misères de la maison.

Cette façon d'être agaçait Bernadach, irritait Galdéric. Ils l'auraient mieux aimée hostile que résignée. Leurs mauvais sentiments auraient eu l'excuse de la dispute. Son mutisme en disait plus que des reproches. Cette figure de malheur, avec son larmier gonflé, son regard de sainte Vierge au tombeau, les gênait plus qu'un visage de colère. Rien que de la voir assise à table devant eux, ça leur coupait l'appétit.

— Qu'est-ce que tu as encore à pleurnicher? — l'interpellait Bernadach. — Allons, mange!

— Je n'ai pas faim, — répondait l'Aulari.

— Force-toi. Fais-toi du bouillon. La volaille ne manque pas ici. Notre jeune coq est en âge de travailler : le vieux et lui sont continuellement en bataille. Sacrifie le vieux. Bien farci, avec un hachis de porc et une pincée de fenouil, on s'en léchera les doigts.

— Merci, j'ai l'estomac fermé.

— Rapport à tes idées, tête dure! Tu te repais de ton chagrin; tu en déjeunes et tu en soupes. Fichue cuisine! Si tu t'obstines à ne rien avaler, faudra te gorger à l'entonnoir, comme une oie de carnaval.

— C'est pas ma faute, — disait l'Aulari. —

Prenez patience : je n'en ai pas pour longtemps.

— Qu'est-ce que tu nous chantes, à présent?... Crois-tu que j'aie fantaisie de me remarier, à mon âge!... Des paroles! tout ça!... Fais-toi une raison, que diable, et sers-toi une bonne platée d'ouillade; il n'y a que la première bouchée qui coûte...

— Je parie que Jep ne se tourmente pas autant que vous là-bas, à la citadelle, — ajoutait Galdéric. — Il n'en mourra pas, après tout, si on l'envoie en Afrique! Et il voyagera pour rien, aux frais du gouvernement.

— Tais-toi, misérable! tais-toi! — ripostait l'Aulari.

Et elle sortait, pour ne pas en entendre davantage.

Un soir, Galdéric revint tout guilleret du marché de Prades, où Bernadach l'avait chargé de vendre quelques sacs de blé. Le cours avait monté, le vendeur rapportait une pile d'écus et de louis d'or qui tintaient clair, pendant qu'il les alignait sur la table.

— Que racontait-on au marché? — l'interrogeait le vieux en vérifiant la recette.

— Rien de bon pour Jep! — répondit l'autre en élevant la voix de manière à être

entendu par l'Aulari, qui, muette à son habitude, coupait le pain pour la soupe.

L'Aulari laissa tomber la miche, se planta devant Galdéric.

— Qu'est-ce qu'on dit?

— Mon frère et Sabardeilh sont condamnés à la déportation. Oh! ils ne sont pas les seuls. Relégués ou déportés, il y en a plus de six cents : ils pourront causer en route!

L'Aulari n'en apprit pas davantage : elle était tombée en faiblesse.

Elle en revint, cette fois, mais la fin était proche. Quand Bernadach qui, par intérêt, par la force de l'habitude, tenait à sa ménagère, s'aperçut du danger, il était trop tard. Le médecin, les remèdes, rien n'y fit. La malade, d'ailleurs ne se souciait pas de guérir. La vie lui était à charge. Elle la regardait s'en aller d'elle, sans un mot de regret, sans un geste pour la retenir. La présence de Galdéric l'excédait : quand il était là, elle tournait la tête du côté du mur pour ne pas le voir. Le son de sa voix lui était un supplice. A l'agonie même, quand l'abbé Colomer, avant de l'absoudre, voulut la contraindre à pardonner, ses lèvres se refusèrent aux paroles de miséricorde; sa main, que le prêtre avait mise dans celle du traître, se retira crispée d'horreur.

— A cause de toi, je vais mourir damnée, — dit-elle en se penchant vers lui ; — que mon péché retombe sur toi !

Elle le considérait en même temps, et ce regard, ce dernier regard de la mourante, était si terrible, que, même morte, Galdéric hésitait à l'affronter, en lui fermant les yeux.

XVIII

MOBILIER A VENDRE

Disette chez le Dragon. Depuis que Jep était parti, le patron sur le flanc, la forge était restée en chômage. Et pas moyen de vendre. C'était la ruine. L'unique ressource du ménage était le produit d'un champ, d'ailleurs grevé d'hypothèques. Maigre pitance : des choux, des pommes de terre ; juste de quoi ne pas crever de faim. Encore le pain allait-il manquer, le boulanger ne voulant plus le livrer à crédit. Et d'où sortir l'argent ? L'armoire sonnait creux, veuve du linge, des vêtements, brocantés l'un après l'autre. Emprunter ? Et à qui ? La détresse visible des Malhibern avait écarté les voisins, les connaissances, qui craignaient un appel à leur bourse. Félip des Ortes avait bien frappé deux ou trois fois à leur porte, et même, à un retour de chasse, il avait vidé son carnier sur la table,

à la grande joie du Dragon. Mais ses avances n'étaient pas désintéressées. La misère actuelle de Bepa, l'absence de Jep, l'encourageaient à reprendre ses tentatives de séduction. Il en fut pour ses frais : au premier mot, Bepa lui cloua le bec, le renvoya tout penaud à ses amours ancillaires. On ne le revit plus, — ni lui, ni personne... L'Aulari morte, les Malhibern se trouvèrent comme en quarantaine, voués à la famine, en plein village, comme s'ils avaient été au désert. Madame Sabardeilh essayait bien de leur venir en aide. Mais elle n'avait pas grand'chose à elle, la pauvre femme : un sac de châtaignes chaque année à la Noël, c'était tout le revenu de sa terre, du petit lambeau d'héritage que ses frères faisaient valoir pour elle, là-bas, à Thuès, à l'autre bout du Conflent. Son aiguille et ses doigts, c'était encore sa meilleure ressource. Avec son salaire de couturière, — dix sous par jour ! — elle alimentait tant bien que mal le pot-au-feu.

L'appétit du Dragon compliquait le problème : ce sacré appétit, par où s'en était allé tout l'argent de la maison, ne s'était pas calmé, — au contraire ! — depuis que l'homme était devenu infirme. C'était une infirmité ajoutée à l'autre. Cette bouche inu-

tile était insatiable. Le malheureux, si on l'avait laissé libre, aurait bâfré du matin au soir. Il ne mangeait pas les morceaux, il les buvait. Et il grognait, il aurait pleuré, des fois, comme un enfant, quand, le repas terminé, il était obligé de rester sur sa faim. Si on le laissait seul un moment, il se traînait jusqu'au buffet, fouillait avec le doigt dans le pot de graisse ; faute de mieux, il dévorait le pain à même la miche — la miche d'une semaine dont il ne faisait qu'une lippée !

— Mais où peut-il mettre tout ça? — se récriait madame Sabardeilh, épouvantée du désastre.

Elle se fâchait et elle riait à moitié. Mais, vraiment, il n'y avait pas de quoi rire. Elle et Bepa avaient beau se réduire à la portion congrue, se priver quelquefois du nécessaire pour contenter le malade, la ruine était là, la misère allait son train. Bernadach, excité par Galdéric, — et il n'avait pas besoin de ça, le vilain homme ! — s'était décidé à poursuivre la rentrée de sa créance. Les huissiers avaient instrumenté à sa requête, le mobilier était saisi ; une belle affiche sur papier rose, posée sur la porte de la forge, annonçait à qui voulait la lire le jour et l'heure de la vente aux enchères.

Les pauvres femmes ne savaient plus que faire, que devenir. Elles avaient bien songé à se réfugier au pays de madame Sabardeilh, à s'en aller vivre sur son lopin de terre, dans la grange qu'elle avait héritée de ses parents. Mais comment transporter le paralytique jusque-là? Où prendre les frais du voyage? Questions sans réponse.

De son fauteuil, le Dragon assistait, sans trop s'en rendre compte, à la débâcle. Le peu qui lui restait d'intelligence s'affaiblissait, baissait encore. A travers l'anxiété de ses garde-malades, il continuait sa vie de bête mangeante et ruminante. Un sûr instinct l'éveillait aux heures des repas; il humait l'air, flairait du côté du pot-au-feu jusqu'à ce que, la pâtée servie et l'assiette nettoyée, il retombât en son hébétude.

Le jour venu, cependant, — le grand jour de la vente aux enchères, — le branle-bas qui, depuis le matin, secouait la maison, le tenait alerte, presque curieux. Il regardait les gens aller et venir, charrier les meubles, vider les tiroirs, trier les objets qui leur passaient par les mains : ici la vaisselle et les ustensiles de cuisine, là le linge et les chiffons, quelques jupes rapiécées, — un déballage de misère, qu'on étalait par tas sur la place devant la

forge. — Le village était sorti, tournait autour de ces reliques. Des environs même, de Prades, de Marquixannes, des amateurs avertis par les affiches, par les appels trop connus de la trompette de l'huissier, avaient accouru comme des naufrageurs, cueillir leur part de l'épave. Tout ce monde clabaudait, plaisantait, en attendant l'ouverture des enchères. Des femmes maniaient la défroque de Bepa, des hommes visitaient les meubles, faisaient jouer la clef d'une serrure, les portes d'une armoire, et les recors exhibaient, vantaient la la marchandise avec des intonations de charlatans en foire, des bouffonneries propres à mettre le public en belle humeur.

Enfin, sur une dernière sonnerie de la trompette, la vente commençait. Le Dragon s'était levé de son fauteuil, s'était traîné sur sa béquille jusqu'à la fenêtre, et là, sa figure pâle collée aux carreaux, il suivait le remue-ménage, les colloques des acheteurs et des ven deurs. Les suivait-il vraiment? En comprenait il bien la signification de désastre? Peut-être s'amusait-il simplement au spectacle. Il était si bien absorbé par les événements du dehors qu'il fit à peine attention aux recors qui emportaient ce qui restait de mobilier dans la chambre. Mais ces individus, qui avaient pinté

et repinté depuis le matin, trouvèrent à propos de s'égayer aux dépens du vieillard.

— Tu as de la chance ! — dit l'un de ces malotrus. — On nettoie ta maison, on époussette ton mobilier gratis. Tu devrais bien nous offrir quelque chose à boire...

— A boire... à boire... — répétait machinalement l'infirme.

Et sans rien dire il les laissa rafler les quelques babioles oubliées sur la cheminée, aux murailles : un portrait au daguerréotype de son fils, le bouquet de mariage de sa bru. Mais quand ils s'avisèrent de décrocher le sabre pendu en trophée, avec la sabretache, au-dessus du lit, le Dragon se fâcha.

— Touchez pas ! — dit-il en saisissant la poignée.

— Donne, vieux ! on va t'astiquer ça. Donne ! Bepa intervint :

— Il ne vaut rien, ce sabre; qu'espérez-vous en faire ? — insinua-t-elle.

— Nous avons ordre de tout vendre, — riposta l'homme.

Et s'adressant au Dragon :

— Lâche donc ça, vieille bête ! Tu as fini ton temps, pas vrai ? Contente-toi de ta béquille.

Le Dragon s'obstinait. Une flambée de colère lui montait au visage.

— Veux pas ! veux pas ! — criait-il, en se cramponnant à la poignée.

Ses doigts, brusquement, se détendirent. Il tomba comme une masse.

— Vous l'avez tué ! — rugit Mme Sabardeilh, en aidant Bepa à coucher le malade sur le lit.

La nouvelle de l'accident, aussitôt répandue dans la maison, avait interrompu la vente. Un flot de commères envahit la chambre. Elles parlaient toutes à la fois, prodiguaient les conseils, indiquaient des remèdes.

— Vous ne voyez donc pas qu'il râle ! — dit Mme Sabardeilh. — Le pauvre homme va passer !

Le tintement de la sonnette qui escortait le prêtre, portant les saintes huiles, arrêta le tapage. L'abbé Colomer, averti par un voisin, venait extrémoncier le Dragon. Il arriva trop tard : au moment où, traversant le troupeau de femmes agenouillées, il approchait du lit, le malade bâillait son dernier soupir. Un mauvais tour qu'il jouait là à son curé, ce mécréant ! L'abbé Colomer avait toujours compté sur la conversion *in extremis* de son paroissien. Un signe de croix, un geste de soumission, il ne lui aurait pas demandé davantage. Ç'aurait été sa revanche, une belle revanche de prêtre,

d'absoudre son ennemi, de l'envoyer en paradis avant qu'il eût le temps de se reconnaître. La revanche lui échappait, mais n'y avait-il pas une leçon à tirer pour ses ouailles de ce mort qui se dérobait au pardon ?

Bepa, les épaules secouées de sanglots, pleurait au pied du lit de son grand-père. Autour d'elle, des femmes se lamentaient.

L'abbé Colomer leur imposa silence.

— Nous allons réciter le *De profundis*, — dit-il en s'agenouillant à son tour.

Les versets, débités en alternance par le prêtre et par les fidèles, lentement s'égrenèrent. Après l'oraison finale, l'abbé se releva, se tourna vers l'auditoire.

— Nous avons prié pour l'âme de notre frère Malhibern, dit-il, et nous prierons encore parce qu'il ne faut jamais désespérer de la miséricorde divine. Mais cet homme a été surpris par la mort. Souhaitons que la grâce l'ait touché à la dernière minute, que la contrition parfaite l'ait réconcilié avec son juge ! Que sa fin nous enseigne à nous tenir prêts. Prions Dieu, mes frères, pour qu'il nous fasse la grâce de bien mourir. Prions aussi la sainte Vierge afin qu'elle intercède en faveur de ce malheureux, afin qu'elle l'arrache au châtiment éternel !

L'abbé Colomer s'était tu. Un frisson de terreur passait sur l'auditoire.

— Parrain! mon pauvre parrain! — se désolait Bepa.

Et, les paroles lui manquant, elle jetait des cris, tordait ses bras, secouée par des spames de désespoir.

Mme Sabardeilh avait courbé la tête, comme les autres, sous la menace de l'enfer, évoqué par le prêtre; mains jointes, elle avait prié ardemment pour l'âme en péril de son vieil ami. Mais, la stupeur passée, son humeur batailleuse reprenait le dessus; sa grande pitié pour le défunt, son affection pour Bepa se tournait en révolte contre l'homélie intempestive du curé. Les sanglots de Bepa achevaient de l'affoler.

— Calme-toi, ma fille, calme-toi, — lui dit-elle. — Dieu est un juge équitable : il pèsera le bien et le mal. Qu'a-t-il à reprocher à ton grand-père? Il n'allait pas à la messe, c'est vrai, et il avait tort; mais il n'a jamais refusé l'aumône à un pauvre. Ce fut son malheur d'être trop généreux, d'ouvrir trop libéralement au prochain sa porte et sa bourse. Je connais des dévots et des dévotes de qui on ne pourrait pas en dire autant... Oui, j'en connais, — insista-t-elle. Et se tournant vers

le curé : — Je vous ai demandé secours quand on m'a chassé de l'école : qu'avez-vous fait pour moi?... Malhibern m'a recueillie il m'a assistée. Et c'est pourquoi je vous le dis : le bon Dieu n'attendra pas votre permission pour le recevoir en son paradis...

Un murmure de blâme répondit au scandale de cette apostrophe. La réprobation du village se déclarait sur les visages, dans les gestes hostiles. C'étaient les mêmes gestes, les mêmes grimaces, qui avaient salué l'arrestation, le départ de l'instituteur. La haine de ce troupeau stupide s'acharnait sur la femme, sur la fiancée des républicains proscrits; elle ne désarmait pas devant le malheur. Mme Sabardeilh s'indignait. Le fiel amassé depuis quelques mois, la rancœur des iniquités subies, lui remontaient aux lèvres. Une juste colère la dressait, frémissante dans une attitude de défi :

— Allez-vous-en ! — dit-elle. — Allez-vous-en, race de lâches ! Allez-vous-en, tous ! Nous n'avons besoin de personne ici... Laissez-nous !

L'abbé Colomer suffoquait. L'audace de cette femme le mettait hors de lui.

— Vous refusez les prières de l'Eglise ? Eh bien, soit ! Gardez votre mort, ensevelissez-le à votre guise. L'église sera fermée pour lui ;

il ne reposera pas en terre bénite ! — Et s'adressant au peuple : Allons nous-en mes amis, — ordonna l'abbé ; — que tout lien soit rompu désormais entre nous et ces femmes. Elles se sont retranchées elles-mêmes de la communion des chrétiens. Je ne les connais plus !

L'abbé Colomer se retirait ; la foule le suivit.

Quelques dévotes, en sortant, insultèrent Mme Sabardeilh et Bepa, qui ne sourcillèrent pas. A quoi bon riposter, d'ailleurs ? Elles n'avaient plus rien à démêler avec les gens de Catllar. Avant même qu'elles se fussent concertées, leur parti était pris : le lendemain, dès qu'elles auraient accompagné le défunt au cimetière, elles secoueraient la poussière de leurs souliers sur le village, elles s'en iraient au pays de Mme Sabardeilh. Plutôt gagner leur pain en mendiant que de vivre à côté des Bernadach et des Colomer.

Mais, avant tout, il s'agissait d'ensevelir le Dragon décemment, de chercher un menuisier de bonne volonté pour fabriquer la bière, des gens suffisamment affranchis de préjugés pour la porter en terre sans passer par l'église. Mme Sabardeilh pourvut à tout : il y avait encore aux forges de Ria quelques camarades de Jep et de Ramon ; avertis promptement, ils se coti-

sèrent pour payer le cercueil, le charrièrent eux-mêmes à Catllar.

Le lendemain, au petit jour, le cortège se rendit au cimetière. La fosse était préparée dans un carré de terre isolé du grand enclos. Là, pas de pierres tombales, pas de croix, pas le moindre vestige d'un souvenir; rien que des broussailles et de l'herbe. Deux tertres raboteux, farouches sous la végétation des fenouils et des absinthes, désignaient seuls les sépultures anciennes. L'un des deux couvrait les restes anonymes d'un passant, d'un gitane trouvé mort sur la grand'route; l'autre, signalé par l'exécration publique, évoquait le nom trop connu d'un parricide originaire de la paroisse et qui, jugé et condamné à Perpignan, avait été guillotiné sur la place de Catllar. Triste voisinage pour le Dragon!

— Ton parrain sera là, comme le Christ entre les deux larrons! — fit observer Mme Sabardeilh à Bepa, qui sanglotait au bord de la fosse.

La terre, à lourdes pelletées, tombait, au risque de la défoncer, sur les planches trop minces de la caisse fabriquée à coups de poing, avec du bois de rebut. Quand le trou fut comblé, les assistants ôtèrent leurs casquettes.

— Adieu, Malhibern! — dit le plus âgé de la bande. — Adieu, tu as assez travaillé : repose-toi, pauvre vieux. Là où tu es, les huissiers ne te tracasseront plus. Et quand la Rouge reviendra, sois tranquille, nous te sortirons d'ici, nous te replanterons au beau milieu du cimetière. Les riches se serreront pour te faire une place. Fais dodo, jusque-là.

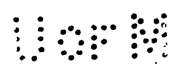
Les forgerons partirent. La filleule du Dragon et sa vieille amie restèrent encore un moment en prières. Bepa ne pouvait pas se décider à s'en aller.

— Pauvre parrain! l'abandonner là, en terre maudite, sans même une croix pour reconnaître sa tombe!

— Ne te chagrine pas, petite. Si c'est la croix qui t'inquiète, on va lui en faire une.

Elle coupait deux tiges de chardon haut montées, les liait d'un brin de fenouil, et piquait ce symbole dans la glèbe fraîchement remuée qui fumait à la rosée du matin.

— Et maintenant, c'est assez pleurer, ma fille. En route pour Thuès!



XIX

LA MORTE SE VENGE

La prédiction de Cabiran, le pâtre-sorcier de Taurinya, s'était accomplie : Galdéric avait triomphé de ses ennemis, il était guéri de sa passion pour Bepa. Jep en prison, sa bonne amie en marche vers la misère, il n'avait plus qu'à se laisser vivre, à savourer la joie de sa rancune satisfaite. Et ce fut ainsi, en effet, pendant quelques jours. Chaque fois qu'il passait devant la forge fermée, son orgueil s'exaltait à l'idée du mal qu'il avait fait à la petite-fille du forgeron, des humiliations, des souffrances, auxquelles il l'avait condamnée. Il la souhaitait, il se la figurait plus minable encore dans l'avenir, crevant de faim là-bas à Thuès, obligée de rentrer au pays, de mendier de porte en porte. Et quel bonheur ce serait alors de la chasser, de la rejeter à la poussière du chemin!

La mort de l'Aulari, sa malédiction même ne l'avaient pas trop inquiété, sur le moment. Il évitait seulement de penser à la défunte, et, comme personne ne lui en parlait, il y aurait eu des chances pour qu'il l'oubliât assez vite, s'il n'avait pas rêvé d'elle presque chaque nuit. Et ce rêve tournait chaque fois au cauchemar. Il la revoyait alors, telle qu'il l'avait vue, au lit de mort, son regard de haine dardé sur lui. La peur l'éveillait; mais, à peine s'était-il rendormi, l'image se reformait, le même cauchemar s'imposait à son sommeil. Cette triste compagnie le quittait avec le jour, exorcisée par le geste de la charrue ou de la bêche. Mais, à la longue, l'insistance du fantôme finissait par le troubler. Dès le retour du crépuscule, une angoisse lui venait de sa visite prochaine.

Ceux-là qui savent la place que les morts ou — pour dire comme eux — les âmes tiennent dans la vie des paysans, comprendront le genre de supplice qui commençait pour Galdéric. L'hérédité d'une race crédule, le passé d'une enfance superstitieuse bercée par des contes de loups-garous et de revenants, pesaient sur lui, le travaillaient à cette heure imprécise où les réalités s'évanouissent, où flottent les choses innomées qui habitent

entre la terre et le ciel. Galdéric rentrait chez lui, frôlé, coudoyé par ces présences invisibles. Il pressait le pas, il se hâtait vers la clarté de la lampe, vers la sécurité du foyer, vers le réconfort des nourritures. Le contact, les propos de son père, suffisaient à le remettre d'aplomb.

Les morts ne le tracassaient guère, celui-là! Et pourquoi l'Aulari l'aurait-elle tracassé? Il n'avait pas lésiné sur ses obsèques: un luminaire somptueux, le lutrin au complet, et quatre prêtres à l'absoute! Il était en règle avec elle. Il l'avait regrettée, d'ailleurs. C'était une bonne créature, économe et diligente. Il avait dû louer une servante, et, outre l'argent qu'il lui en coûtait, il n'avait pas gagné au change. Mais il avait autre chose à faire que de songer à la défunte. Les soucis de la culture avaient fait tort au sentiment. A table, le soir, son idée était toute à la pointe de sa fourchette. Rien qu'à l'écouter bavarder entre deux coups de pur, et, plus tard, le souper fini, à le voir se délasser, les pieds aux chenets, bien calé sur sa chaise, quelque chose de ce bien-être se communiquait à son fils. Un grillon chantait dans une fente de la cheminée; la servante, une robuste montagnarde, allait et venait, lavait la vaisselle,

mettait la cuisine en ordre : ce spectacle d'une vie bien réglée, harmonieuse, apaisait Galdéric. Il se sentait plus fort, mieux armé contre les illusions du sommeil. Mais, aussitôt qu'il était couché, la chandelle éteinte, la terrible image surgissait sous la paupière du dormeur. Et jusqu'au chant du coq, jusqu'à la pâleur de l'aube filtrant sous la porte de l'étable, c'était tantôt l'oppression du cauchemar chevauchant sa poitrine, tantôt la fièvre des réveils, la gorge serrée, les oreilles bourdonnantes.

Galdéric sortait, chancelant, de sa lutte avec l'irréel. Chaque matin, il avait plus de mal à reprendre le fil de son existence normale. Il restait énervé, inquiet; la fièvre ne le quittait plus. Il avait beau s'esquinter au travail, bêcher, labourer en désespéré : au lieu de le calmer, cette débauche de mouvement, en épuisant ses forces, le livrait sans défense aux hallucinations de la nuit; il s'assombrissait, il s'exaspérait à ce régime. Au labourage, il s'emportait contre ses bêtes, les insultait, brisait son aiguillade sur leurs côtes, et, l'accès de colère passé, il plantait là son attelage, il se couchait à terre, jambe deçi, jambe de-là, en travers d'un sillon. Et il demeurait ainsi des heures, anéanti, cuvant

son mal, comme un ivrogne son vin. A la maison, c'était pareil: des moments d'excitation alimentée par la bouteille, et, à la nuit, des silences noirs, des absences qui le rendaient incapable de répondre autrement que par un oui ou par un non aux propos de son père. L'Aulari était là, entre eux, invisible pour Bernadach, présente pour Galdéric : car ce n'était plus une vision de cauchemar qui le poursuivait maintenant, c'était l'Aulari elle-même, la morte irritée, survivant dans la réalité sinistre du fantôme.

Galdéric la voyait, l'entendait partout. Le craquement d'une solive, le coup de vrille régulier d'une « horloge de mort » taraudant l'armoire, le trottinement d'un rat sur le plancher, c'était elle; et c'était elle encore le hôlement de la chouette dans un arbre, le soupir de la tramontane à travers les volets. Le soir, quand il rentrait des champs, il croyait ouïr derrière lui le pas pesant qu'elle traînait, malade, sur le carreau de la chambre. Et ce pas si lent, — il avait beau se hâter, — ce pas allait aussi vite que lui, glissait sur ses talons. Il fuyait alors, et des glas imaginaires tintaient à ses oreilles; une rumeur énorme, comme d'une eau qui déborde, emplissait l'espace. C'étaient les âmes, la foule hideuse

des revenants qui couraient à ses trousses.

Les allures de Galdéric, ses mutismes, ses sautes d'humeur, étonnaient Bernadach.

— Tu as l'air tout drôle! — lui dit-il un soir, après souper. — On te parle, et tu ne réponds pas. Où as-tu la tête? Est-ce que par hasard tu penserais encore à la Bepa?

— Oh! pour ça, non! — articula Galdéric.

— Alors, quoi? Je sais bien que la maison n'est pas gaie pour un garçon de ton âge. Tu te languis avec moi, pas vrai? La jeunesse se plaît avec la jeunesse. Il n'y a pas de mal à ça, mon petit. Mais, si tu t'ennuies à la maison, qui te défend de sortir, d'aller faire un tour au café? Tiens, c'est aujourd'hui samedi: tous les habitués y seront. Va!

Un peu contre son gré, — mais une honte l'empêchait de s'expliquer avec son père, de lui déclarer son mal, — Galdéric se rendit au village. Le café, quand il y arriva, était plein de monde. A son entrée, les conversations s'arrêtèrent; des regards peu bienveillants l'accueillirent. L'aîné des Bernadach n'était pas bien vu à Catllar. Depuis longtemps, depuis l'école, il s'était fait une réputation de mauvais garçon, regardant à la dépense, traître, à l'occasion, dans les disputes. Il avait des camarades, pas d'amis. Sa

rivalité malheureuse avec Jep avait été la fable de Catllar; la façon dont il s'était vengé avait ameuté le pays contre lui. L'opinion est longue à se déclarer, dans les campagnes : la prudence retient les langues; les rapports forcés de voisinage, qui favorisent les cancans, maintiennent, par contre, une certaine hypocrisie. Mais, après la mort de l'Aulari, consumée à petit feu — on le savait, quoiqu'elle ne s'en fût plainte à personne — par le malheur de Jep et par les mauvais procédés de son fils aîné, la mesure s'était trouvée comble. Il n'y avait qu'une voix dans le village pour réprouver Galdéric.

Seul, le patron du café, l'Adrien, par habitude professionnelle, se mit en frais pour l'intrus.

— Eh! te voilà, — lui dit-il; — tu te fais rare par ici. Plus de trois dimanches que tu n'es venu au village! Les filles te regrettent.

— Les galants ne manquent pas pour les consoler, — répondit Galdéric. — Et puis, je m'en moque!... Un vin chaud, s'il te plaît!

Il s'était assis à l'écart; les coudes sur la table, il essayait de s'intéresser à ce qui se passait autour de lui. La vie du café, un moment suspendue, avait repris son train. Des amateurs de billard poussaient la rouge et

les blanches sur le drap graisseux jadis vert; des joueurs de manille s'observaient, le front plissé par de profonds calculs. L'Adrien flânait d'un groupe à l'autre, offrait un conseil, arbitrait un coup contesté. Personne ne faisait attention à Galdéric. Dans l'intervalle des parties, pendant qu'on battait les cartes, les langues marchaient: cette belle jeunesse s'en donnait de plaisanter et de rire. La folie du dimanche les tenait déjà; les jambes leur démangeaient de courir après les perdreaux, de danser le *contrapas*. Ils concertaient entre eux les plaisirs du lendemain, prenaient rendez-vous pour le bal ou pour la chasse. Une ou deux fois, Galdéric tenta de se mêler à la conversation, de blaguer comme les camarades. Mais sa voix sonnait faux, comme s'il avait perdu l'habitude de s'en servir; ses bouffonneries faisaient long feu, ses avances restaient sans réponse. Lui-même, d'ailleurs, se sentait loin d'eux, à moitié parti pour le pays des ombres. Décidément, la société des hommes lui était aussi fâcheuse que la solitude.

Il régla son vin chaud et s'en fut.

Cette nuit-là même, après s'être colleté avec le fantôme, il avait été saisi d'une telle angoisse qu'il avait sauté du lit, ouvert la

porte de l'étable pour respirer l'air du dehors. Une poigne solide le cloua au mur, au moment où il rentrait : Bernadach l'avait happé au passage. Il avait entendu du bruit en bas, et faisait une ronde, par crainte des voleurs. Il fallut s'expliquer, cette fois.

— Alors, ce n'est que ça, ta maladie? — dit le vieux. — Le remède est facile. Nous ferons dire des messes. C'est tout ce que demande l'Aulari. Les messes la soulageront ; elle te lâchera. Sois tranquille : dès demain, l'abbé Colomer commencera une neuvaine.

La neuvaine de l'abbé Colomer ne guérit pas Galdéric. Et pourtant son père et lui n'avaient pas manqué de s'y rendre chaque matin, en tenue des dimanches pour faire honneur à la morte. Le dernier jour, sur le conseil du curé, Galdéric s'était même confessé et il avait reçu la sainte communion, le sacrement devant ajouter une efficacité spéciale aux prières.

Mais cet insuccès ne découragea pas Bernadach. Là où le prêtre avait échoué, le sorcier pouvait réussir. On eut recours à Cabiran. Mandé à Jeantine, le pâtre de Taurinya vaqua pendant tout un jour à ses opérations conjuratoires. Il administra au malade une tisane préparée de ses mains avec des herbes qu'il

avait apportées de la montagne. Il lui fit réciter à genoux des formules d'exorcisme dont la vertu, à son dire, était infaillible. Le *conjurt* resta sans effet. Tout alla plus mal après qu'avant la consultation. La contagion de la peur finit par se communiquer au père Bernadach et à la servante. Ils dormaient mal, eux aussi ; ils croyaient voir, ils croyaient entendre des choses suspectes. La maison était hantée, pour sûr. Ils passaient les nuits en l'air, à se battre contre les fantômes. Quand leur frayeur était trop forte, ils allumaient un cierge béni, et, agenouillés tous les trois, ils priaient jusqu'au matin.

Mais la certitude du jour, qui rassurait les autres, ne suffisait plus à calmer Galdéric. En plein midi, au travail, les hallucinations le prenaient : des serpents de feu ondulaient devant lui; des voix, des appels lamentables sortaient de dessous terre. Les bêtes elles-mêmes semblaient agitées, tracassées par l'invisible. Les vaches regimbaient, secouaient la tête, comme si elles avaient après elles tous les taons du pays. Une fois, sans motif apparent, elles prirent leur course tout attelées; Bernadach les arrêta juste au bord de la Castellane. Au lieu de se pelotonner paisiblement dans les cendres, comme il en avait l'habi-

tude, le chat se hérissait, miaulait comme un damné, tandis que le chien hurlait lamentablement au perdu.

Cependant les travaux de la culture suivaient leur cours. La saison était venue d'émonder le bois mort des oliviers, et Galdéric s'y employait tant bien que mal avec son père. Tous les jours, ils grimpaient à leur olivette de Saint-Jaume, perchée au dernier étage des terrasses qui surplombent le ravin du Router. La besogne des émondeurs était assez peu commode à cause de la hauteur des arbres, les plus beaux et les plus anciens du pays. Bernadach opérait en bas, élaguait les drageons; Galdéric, plus leste, s'attaquait au faîte des oliviers. L'ouvrage, ce soir-là, touchait à sa fin. Le vieux s'occupait à lier le bois coupé en fagots, tandis que son fils, juché à la dernière enfourchure d'un arbre, en suspens sur le ravin, achevait d'abattre une branche morte. Elle cédait enfin, dégringolait, découvrant, dans le vide ouvert par sa chute, la pente immédiate de la montagne, et plus bas, les vergers et les maisons de Catllar.

Galdéric regardait, indifférent d'abord, puis attiré, fasciné. Par delà le village, au bord de la Castellane, il avait aperçu le cimetière, et,

dans le cimetière, à travers le dédale des cyprès, il avait reconnu la tombe de l'Aulari. C'était là qu'habitait le fantôme; c'était de là qu'il sortait, chaque nuit, pour le tourmenter. L'heure, la mauvaise heure, allait arriver. Déjà descendait l'ombre du crépuscule; les vapeurs du soir s'exhalaient de la rivière, s'enroulaient en écharpes aux croix noires des tombes, aux colonnes noires des cyprès. Tout à coup, comme échappée du tertre funèbre qu'il n'avait pas cessé de guetter, une fumée blanche apparaissait, montait vers Galdéric... L'Aulari!... le fantôme!... Le malheureux visionnaire défaillait; un cri de terreur s'étranglait dans sa gorge, sa main crispée sur l'arbre se détendait : dans un fracas de branches cassées, il tombait, il roulait de rocher en rocher, au fond du précipice.

Quand Bernadach, avec des vignerons accourus au bruit de la chute, se porta au secours de son fils, la mort avait fait son œuvre. Galdéric avait fini de souffrir.

XX

PAROLES DE PAIX

Bernadach était presque de bonne humeur, ce matin-là, pendant qu'il étrillait la Grise, sur la porte de l'étable, et c'était la première fois que ça lui arrivait depuis que Galdéric était allé rejoindre l'Alauri au cimetière. Le coup l'avait d'abord atterré. Il aimait ce fils autant qu'il était capable d'aimer quelqu'un. Ce n'était pas de la tendresse, mais quelque chose d'approchant : une amitié bourrue, autoritaire, nouée par l'intérêt autant que par l'habitude. Galdéric lui ressemblait : mêmes goûts, mêmes idées, même passion pour la terre. Les deux hommes s'entendaient à demi-mot. Et puis le gars avait, pour son père, une qualité qui les passait toutes : il était l'aîné de la maison, l'héritier présomptif de Jeantine. Pour l'avantager, pour grossir sa part de succession, Bernadach

avait chassé Jep, il s'était brouillé avec l'Aulari. Et maintenant il était veuf, il était seul, et c'était Jep qui devait hériter.

Profonde avait été la détresse du vieux paysan. Le travail, ce grand consolateur des peines rustiques, ne le soutenait plus. S'éreinter, et pour qui? pour un partageux, pour un galérien! Il n'en avait pas le courage. A de certaines heures cependant, il essayait de se raisonner, de s'accorder avec son malheur. Puisque Jep devait lui succéder, puisque la loi le voulait et qu'il ne pouvait y rien faire, ne serait-il pas plus sage de se réconcilier avec lui, de se résigner à l'inévitable? Le garçon avait de mauvaises opinions, c'est vrai, mais il était jeune, il pouvait se convertir. Cela s'était vu plus d'une fois. La mort de son frère changeait sa condition. Un futur notable ne pouvait pas penser comme un petit ouvrier de campagne... Oui, mais le mal était fait et il était trop tard pour le réparer.

Peu de temps après la catastrophe de Galdéric, Bernadach s'était rendu à l'audience du sous-préfet; il avait essayé d'attendrir ce fonctionnaire, de le décider à intervenir en faveur de Jep, à demander sa grâce au gouvernement. Le sous-préfet s'était dérobé; l'insuccès de cette visite avait convaincu le

maître de Jeantine que toute démarche serait vaine. Le futur notable allait être déporté en Algérie. Il y avait des chances pour qu'il n'en revînt pas. L'héritier manquerait à l'héritage. Le désastre était complet. A quoi bon se raccommoder, faire des avances humiliantes à un révolté qui les repousserait peut-être? Et cela sans profit. Bernadach s'était débattu pendant quelques jours dans cette impasse.

Une lettre de Jep, qu'il avait reçue la veille, lui avait ouvert une issue. Elle débutait mal, cette lettre : Jep commençait par réclamer ses droits, la part qui lui revenait dans la succession de sa mère et de Galdéric. La suite, heureusement, valait mieux. Ses droits, si incontestables fussent-ils, Jep renonçait à les exiger, pourvu que son père consentît à son mariage avec Bepa. Ce mariage pressait : Bepa était enceinte, et lui allait partir. Il s'en irait plus tranquille s'il pouvait, avant de s'embarquer, se mettre en règle avec elle. Pour le reste, il s'en fiait à la générosité de son père. Bernadach ne laisserait pas mourir de faim celle qui porterait son nom, qui lui donnerait un héritier : « Nous allons être malheureux, vous et moi, — déclarait-il en finissant ; — vous, tout seul à Catllar ; moi, au diable, en Afrique. Puisque nous serons trop loin l'un de l'autre

pour nous quereller, ce n'est pas la peine de nous haïr. Vous avez été mauvais pour moi, vous m'avez fait souffrir; mais vous y avez passé, à votre tour, vous avez souffert; nous sommes quittes. »

Bernadach n'avait vu qu'une chose, qu'un mot dans cette lettre : Bepa enceinte, — et telle était la folie de son désir qu'il ne doutait pas un seul instant qu'elle n'accouchât d'un garçon, — c'était la race sauvée, le domaine intact, c'était l'avenir qui se rouvrait devant lui. Ah! il ne les avait pas regrettés, les cinq sous de port que lui avait coûté la missive! C'était pour rien. Dans la joie de la bonne nouvelle, il était allé tirer un litre à la barrique, il avait trinqué à la santé du piéton ébahi de cette largesse. Maintenant sa générosité s'adressait à la Grise, à qui il octroyait, après force coups d'étrille, une double ration d'avoine. C'est qu'elle avait une longue étape à fournir, ce jour-là, la brave bête! Il ne s'agissait pas de voiturer son maître au marché de Prades ou de Vinça, comme elle en avait l'habitude; elle devait pousser jusqu'au fond de la vallée de la Têt, à Thuès, au pays où Bepa s'était réfugiée avec Mme Sabardeilh.

La résolution de l'ancien avait été bientôt prise. Avant de consentir au mariage, il vou-

lait s'assurer par lui-même de l'état de sa future belle-fille. Il se méfiait de la feintise dont usent quelquefois les filles séduites pour se faire épouser par leur galant. Et il se promettait d'ouvrir l'œil, — l'oreille aussi : Il n'était pas inutile de s'enquérir des faits et gestes de la petite, de savoir si aucun amoureux, là-bas, n'avait tourné autour d'elle. Si désireux qu'il fût d'avoir un héritier, le bonhomme ne se souciait pas de ramener à Jeantine de la graine de bâtard.

Il saurait bientôt à quoi s'en tenir. Pas si tôt qu'il l'aurait souhaité, pourtant : il n'en finissait pas, ce voyage. Après Prades, Villefranche; après Villefranche Serdinya, puis Olette ! Et quel pays, sainte mère de Dieu ! A force de se rétrécir, la vallée n'était plus qu'une fente juste assez large, à certains endroits, pour la rivière et la route. Les bourgades s'accrochaient comme elles pouvaient, au hasard des pentes. Les amandiers, les oliviers grimpaient au-dessus, et, plus haut encore, c'était la pouillerie de la montagne, des pierres, des bois maigres, pas un pouce de terre labourable. Sûrement, les gens de par là ne récoltaient pas de quoi manger. Et les côtes succédaient aux côtes, les précipices aux précipices. La Grise soufflait, Bernadach

jurait, et Thuès ne voulait pas se montrer; pas de Thuès!

Le village parut enfin, à califourchon sur la rivière, maisons de-ci, maisons de-là, l'église tout en haut, perchée sur un mamelon rocheux. L'auberge s'offrait, enseigne au vent, au bord de la route. Bernadach détela, et, en dételant, il commença de prendre langue avec l'aubergiste. Il s'informa d'une certaine Mme Sabardeilh, qui, lui avait-on dit, habitait Thuès ou les environs.

— Thuès même, — affirma l'aubergiste. — Tenez, voici sa maison. (Il indiquait une masure adossée aux premiers arbres d'une châtaigneraie.) Vous êtes donc, — ajouta-t-il, — en connaissance avec elle?

— Avec elle, non, mais avec des personnes qui lui touchent de près. Et, comme je devais passer par ici, on m'a chargé d'une commission à son adresse.

— Si c'est de l'argent que vous lui portez, il sera le bien reçu. Elles ne sont pas trop remontées, les pauvres femmes!

— Mme Sabardeilh n'est donc pas seule?

— Je pensais que vous saviez... Elle a retiré chez elle une amie qu'elle avait à Catllar, Bepa, la fille d'un forgeron. Elles comptaient gagner leur vie, en faisant des

journées de couture ou de lessive. Mais l'ouvrage n'abonde pas, à Thuès. On n'est pas riche, dans le pays; chaque ménage se suffit à lui-même. Les malheureuses ont tout juste du pain à se mettre sous la dent.

— Elle n'a rien de chez elle, alors, cette Bepa?

— Paraît que ses parents avaient du bien autrefois. On dit même qu'elle était fiancée avec un garçon du pays, qui travaillait à la forge, chez son grand-père. Mais le pauvre diable s'est fait pincer dans les affaires de l'insurrection. Il est à l'ombre pour le quart d'heure, et, comme ses anciens à elle sont morts, la petite se trouve à l'abandon.

— Son bon ami l'épousera, sans doute, puisqu'il lui a engagé sa parole... à moins qu'elle n'ait rencontré quelque autre galant par ici!... Elle est jolie, la mâtine, et elle n'a pas froid aux yeux, à ce qu'on dit!

— Ses yeux, elle ne s'en sert que pour pleurer... Elle attend; mais elle risque d'attendre longtemps. Son futur beau-père ne veut pas de ce mariage. Et le garçon n'est pas d'âge à se passer du consentement de son papa. Ils se sont brouillés, ensemble, rapport à la politique. On raconte même que c'est le vieux, d'accord avec son fils aîné, qui l'a

dénoncé aux gendarmes... Un triste individu, pas vrai?

Attrape, Bernadach!...

— Il devait avoir ses raisons! — fut-il répliqué sèchement.

La réponse de l'homme et le ton sur lequel il l'avait faite donnèrent à penser à l'aubergiste.

— Au fait, — reprit-il, — je vous renseigne sur des choses que vous connaissez peut-être mieux que moi. Je n'en parle par que ouï-dire. Excusez-moi, si je me trompe. Ces histoires-là, ça ne me regarde pas, après tout. Mais si vous m'avez questionné pour connaître les comportements de ces femmes et ce qu'on dit d'elles dans le pays, vous voilà fixé. On les tient, ici, pour de braves et méritantes personnes. Si vous avez quelque chose de bon à leur apprendre, tant mieux! Elles ont eu assez de misères comme ça.

— Ma visite, en tout cas, ne leur fera pas de peine. J'y vais tout de suite. Vous, pendant ce temps, vous servirez la botte à la Grise, et une double ration d'avoine. Les journées sont courtes encore; j'arriverai tout juste chez moi avant le soleil couché.

Là-dessus, Bernadach avait quitté l'auberge. Après le pont, la montée commençait;

le village s'espaçait en ruelles tortueuses bordées de maisons pauvres. Le fumier des étables suintait sur le pavé; de la marmaille jouait parmi : des blondins, des noirauds dépenaillés et joufflus. En les dévisageant, Bernadach songeait au filleul qui lui arriverait bientôt, et un rien d'attendrissement lui remuait le cœur.

A mi-côte, la fontaine publique s'animait du manège des femmes qui venaient remplir leurs cruches, ou les rapportaient pleines au logis. Et l'attention du vieux paysan allait vers une de ces porteuses d'eau, une brune, qui le précédait de quelques pas. Bepa? Eh! oui, c'était elle, un peu changée, par exemple : courbée, l'allure traînante, jolie tout de même, avec le hâle doré de sa peau, et les frisons légers qui couraient sur sa nuque.

Bernadach hésitait à l'accoster. Il pensait à tout le mal qu'il lui avait fait, à la haine qu'elle devait avoir contre lui. Elle était fiérotte, la petite : il n'était pas sûr que le malheur l'eût fléchie. Comment le recevrait-elle? Un faux pas qu'elle fit brusqua la rencontre. Le maître de Jeantine crut la voir à terre — et son rêve d'avenir avec elle.

— Prends garde! — s'écria-t-il, en se portant à son secours.

Au cri, Bepa s'était retournée :

— Vous! — dit-elle, en reconnaissant le père de Jep.

Et, comme elle tremblait de saisissement, elle posa sa cruche, attendit Bernadach.

— Moi-même. Est-ce que j'ai l'air d'un revenant, que je te fais peur?

— Je n'ai pas peur de vous, mais de ce que vous venez m'annoncer. Jep est mort?

— Jep est en vie et en bonne santé, Dieu merci. Nous avons eu assez de morts sans lui à la maison.

— Pauvre Aulari! Que Dieu ait son âme! Elle a bien souffert avant de s'en aller.

— Si elle a souffert, elle s'est vengée. Tu sais la fin de Galdéric? Me voilà seul maintenant.

— Vous l'avez bien cherché. N'est-ce pas vous et Galdéric qui êtes cause que Jep va partir pour les pays étrangers? Vous récoltez ce que vous avez semé : tant pis pour vous!

— Comme tu me détestes!

— Je ne suis pas le bon Dieu, pour être forcée de vous pardonner.

— Et si je te voulais autant de bien aujourd'hui que je t'ai voulu de mal autrefois, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'entendre?

Bepa secoua la tête. Et Bernadach :

— Jep n'est pas si rancunier que toi. Il ne demande qu'à faire la paix : il me l'a écrit. Tu liras sa lettre tout à l'heure. Ici, dans la rue, je ne peux pas t'en dire davantage.

En silence, tous les deux, ils achevèrent de monter. Au moment où ils franchissaient le seuil du logis, madame Sabardeilh finissait les apprêts du dîner. Chétifs apprêts ! la miche de pain, un fromage de brebis, entamé de la veille, une assiettée de noix. Le plus chaud, comme l'on dit, était à la cruche.

— Vous ne comptiez pas sur moi, — fit Bernadach. — Excusez-moi si je m'invite. Bonjour !

L'étonnement avait fermé la bouche à madame Sabardeilh ; mais elle n'était pas femme à rester longtemps muette.

— Certes non, je ne comptais pas sur vous ! répondit-elle. C'est un peu haut, chez nous, et les gens ne se dérangent pas souvent pour nous visiter. Que venez-vous faire à Thuès, vieux sournois? Si c'est pour réclamer de l'argent à Bepa, vous pouvez vous en retourner ! Vous lui avez tout pris ; nous n'avons rien à craindre des huissiers.

— Allons, la paix, madame Sabardeilh ! Je ne suis pas venu ici pour vous porter de mauvaises paroles ni pour en recevoir. Ce qui

est passé est passé. Pensons plutôt à l'avenir. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. On amnistiera les déportés avant qu'il soit longtemps. Votre homme et Jep reviendront d'Algérie. Vous pouvez être heureuses l'une et l'autre.

— Heureuse, moi? Tout ce que je souhaite, c'est, quand Sabardeilh sera là-bas, de ramasser quelques sous pour le rejoindre. Mais le voyage coûtera cher, et l'argent est dur à gagner. Voilà ce qui m'inquiète. Et puis, celle-ci, que deviendra-t-elle, si je m'en vais? Elle n'a pas la carcasse aussi solide que moi, la pauvre. Depuis qu'elle est ici, elle a perdu, que ça fait frémir !

— Voici qui la remettra, — dit Bernadach.

Il tirait la lettre de Jep de sa poche, la présentait à Bepa :

— Tiens, lis ! Madame Sabardeih n'est pas de trop, je suppose !

Bepa commença de lire posément; mais, quand elle arriva au passage où il était question de sa grossesse, la voix lui manqua, elle cacha sa figure dans ses mains.

— Qu'y a-t-il ! Qu'est-ce qui te prend ? — interrogeait sa vieille amie.

Bepa se taisait; Bernadach répondit pour elle :

— Rien de grave, allez... Elle n'est pas la première à qui ça arrive. Eh bien, c'est qu'elle n'a pas attendu la permission du maire ni du curé pour... vous m'entendez bien... Et alors...

Il riait, ce monstre d'homme, comme s'il s'agissait d'une vétille.

— C'est vrai? — dit madame Sabardeilh. — Ah! petite masque! Je te voyais dépérir depuis quelques semaines, tu devenais jaune comme un coing. Et moi, bête que je suis... mais aussi, comment aurais-je cru...?

— Si vous saviez comment c'est arrivé! — expliquait Bepa. — C'était pour sauver Jep, pour le décider à fuir. Et ça n'a servi à rien, puisque les gendarmes l'ont pris quand même!...

— Pas la peine de te justifier, quand personne ne t'accuse, — dit Bernadach; — que l'enfant vienne un peu plus tôt, un peu plus tard, ça n'y fait rien, pourvu qu'on s'épouse. Et on s'épousera : j'y donne mon consentement. Tu voulais Jep : tu l'auras. Et moi, je ne serai plus seul à Jeantine. Tu y feras tes couches et tu y resteras ensuite avec mon filleul. Car ce sera un garçon, n'est-ce-pas? Là, es-tu contente maintenant? Que te faut-il de plus? Tu boudes encore?

— Pardonnez-lui, — intervint madame Sa-

bardeilh. — Elle a tant souffert, elle était si triste, il n'y a qu'un instant! Elle ne peut pas rire comme ça tout d'un coup. Pas vrai, Bepa?

Bepa fit oui de la tête.

— C'est ça et c'est encore autre chose, — reprit Bernadach. — Elle me hait trop pour me dire merci; je le vois sur sa figure. Baste! ça s'arrangera plus tard, lorsqu'elle me connaîtra davantage.

— Une fois mariée, la volonté de Jep sera la mienne. J'oublierai, s'il oublie.

— Et quand, le mariage? — s'informait madame Sabardeilh.

— Quand? — insistait Bepa.

— Il te tarde, hein! Mettons dans quinze jours.

— Mais Jep est en prison. Comment pourrons-nous?...

— On le désemprisonnera pour une heure... Une heure, tu trouves que c'est peu pour ce que vous aurez à vous raconter? Heureusement, vous vous êtes déjà dit l'essentiel!

— Alors, nous partirons bientôt?

— Tu nous laisseras bien casser une croute auparavant?... Ma soupe de ce matin a eu le temps de descendre.

— C'est que je n'ai pas grand'chose à vous

offrir, — s'excusa madame Sabardeilh. — Vous allez avoir un dîner de pauvres.

— Ce fromageon m'a l'air à point. Je lui dirai un mot volontiers. Quand l'appétit va, tout est bon.

On s'attabla. La piquette était insipide : un vrai jus de grenouille! Mais Bernadach se rattrapa sur le fromage. Bepa n'y touchait que du bout des dents. Et Bernadach la semonçait :

— Allons, ma bru, encore une mique! Il ne s'agit pas de faire la petite bouche : tu manges pour deux, maintenant.

Bepa rougissait. Sa confusion fut au comble quand ce terrible vieux l'invita à lever son verre en l'honneur de celui qui allait venir, de l'héritier.

— Je veux que ce soit un beau drôle, — dit-il, — un gaillard vigoureux et dégourdi, comme tous les Bernadach, un vrai Catalan.

— Et un bon républicain comme son père, — ajouta madame Sabardeilh.

Bernadach fronça le sourcil.

— Laissons la République où elle touche! — répliqua-t-il. — Elle est par terre : qu'elle y reste!... C'est elle qui est la cause que je me suis brouillé avec mon fils.

— La République n'est pas fautive, mais

plutôt votre mauvaise tête et vos idées de l'ancien temps. C'est pour garder l'héritage à votre aîné que vous avez renié Jep. Vous êtes bien avancé, maintenant !

— Pourquoi remuer ces vieilles histoires ? Quand on souffle sur les cendres, les braises se ravivent. Parlons plutôt du départ. Fais ton paquet, ma fille, et vous aussi, madame Sabardeilh : si le cœur vous en dit, je vous invite ; vous serez de la noce.

— Ça ne vous gênera pas, que je voyage avec vous ?

— La Grise ne sera pas embarrassée de nous traîner tous les trois. Ce soir, s'il plaît à Dieu, nous coucherons à Catllar.

Les paquets furent bientôt bâclés. Il n'y avait pas lourd à plier de linge et de hardes. Et ce qui restait dans la maison ne risquait guère de tenter les voleurs. On ferma la porte, on descendit à l'auberge.

La Grise attelée, les femmes hissées dans la carriole, Bernadach prenait congé de l'aubergiste.

— Comme ça, vous les emmenez toutes les deux ? — dit l'homme en lui serrant la main.

Bernadach était déjà sur le siège, prêt à fouetter la Grise.

— Cette belle plante-là, répondit-il en dési-

gnant Bepa, dépérissait à Thuès. Le sol était trop pauvre pour elle. Nous allons la rapporter dans son terroir. Enracinée à son goût, elle fructifiera mieux.

— Bon voyage, et bonne récolte ! — souhaita l'aubergiste.

XXI

JUSTES NOCES

— Bernadach?... Sabardeilh?...

L'appel rude des guicheliers traversait la rumeur du préau, où les insurgés, détenus à la citadelle, flânaient dans la demi-liberté des écoliers à l'heure de la récréation.

La curiosité s'éveillait sur le passage des deux amis. Les têtes se tournaient vers eux, les joueurs de manille interrompaient leur partie.

— Si c'est ta bonne amie qui te demande, embrasse-la de ma part! plaisantait un camarade en s'adressant à Jep.

Sa bonne amie? Jep n'espérait pas sa visite; celle de son père plutôt, qui venait, sans doute, lui porter sa réponse; et que serait-elle? — Quant à M. Sabardeilh, il s'attendait à quelque histoire désagréable avec l'autorité. Il avait été plusieurs fois le porte-parole des

prisonniers, chargé par eux de leurs griefs et de leurs plaintes contre les surveillants; il était mal noté : peut-être allait-on lui signifier quelque aggravation de traitement.

Et c'étaient, au lieu de figures hostiles, Mme Sabardeilh, Bepa, Bernadach, qui les accueillaient au parloir. Surprise, exclamations, embrassades : des larmes aussi, larmes de tendresse qui gouttaient péniblement des paupières arides de Mme Sabardeilh, qui ruisselaient sur les joues de Bepa, brillaient à travers la flamme de ses yeux, telle une averse à travers le soleil d'avril.

— Comme tu es changé, mon pauvre homme! — se lamentait Mme Sabardeilh. — Je ne t'aurais pas reconnu dans la rue!

Et Bepa :

— Tu n'as plus de joues, mon Jep! Comment veux-tu que je t'embrasse?

— C'est le chagrin de ne plus te voir, — expliquait Jep.

— Et la mauvaise nourriture, ajoutait M. Sabardeilh. Ces gredins-là nous laissent crever de faim.

— Et on vous blanchit bien mal, — faisait observer Mme Sabardeilh. — Tu n'as plus un bouton à ta chemise. Il était temps que j'arrive!

Bras croisés, à l'écart, Bernadach assistait à ces effusions.

On ne paraissait pas s'apercevoir qu'il était là.

— Eh bien! — dit-il à Jep, — c'est tout le remerciement que tu m'offres de t'avoir amené Bepa? Je ne t'avais pas écrit, pour te ménager la surprise. Si j'avais su, je ne me serais pas dérangé...

— Pardonnez-moi, père. J'étais si content de la retrouver!...

— Soit! je te pardonne; et toi, me pardonnes-tu? Nous nous sommes mal accordés jusqu'ici : il faut que ça finisse. Ta mère est morte, ton frère est mort; de toute la famille il ne reste plus que nous deux, et l'autre... celui qui va venir. Mais toi, tu pars, et moi, je m'en irai bientôt; je ferai le voyage d'où l'on ne revient pas. C'est à l'autre que nous devons penser, à celui qui continuera la famille. Je ne veux pas que ce soit un bâtard. J'ai fait publier les bans de ton mariage avec Bepa; les papiers sont en règle, je les ai là, dans ma poche. Demain, vous serez mari et femme. A une condition cependant : je te donne ta femme, donne-moi ton fils.

— Que voulez-vous dire, père?

— Je veux dire que Bepa habitera avec moi

à Jeantine, et qu'elle tiendra ma maison : ensemble nous élèverons le petit.

— Je vous l'aurais demandé, si vous ne me l'aviez pas proposé. Mais vous ne serez pas généreux à moitié : si je meurs là-bas, vous n'oublierez pas que ce Bernadach — puisque vous êtes sûr que ce sera un garçon — est le fils d'un proscrit. Vous ne l'éleverez pas dans la haine de la République.

— Tu y tiens donc bien, à ta République? Sois tranquille : ta femme servira du lait républicain au poupon : elle le bercera, si elle en a fantaisie en chantant *la Parisienne*. Que te faut-il de plus?... Quand mon filleul sera en âge d'avoir une opinion, je mangerai les pissenlits par la racine... Allons, aie confiance et embrasse-moi! Je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air.

Gravement, d'un cœur loyal, Jep accola son père. Bernadach se tourna vers Bepa :

— Eh bien, et toi?

Ils s'embrassèrent.

— Maintenant que nous sommes amis, — dit Bernadach, — parlons un peu de la noce. J'ai vu le commandant hier; pas commode, le monsieur! J'ai d'abord cru qu'il allait me fourrer dedans au lieu de te laisser sortir : « Marier un de ces cocos-là, qu'il m'a dit,

pour qu'il nous fabrique de petits insurgés! » Mais quand il a su que la semence avait déjà levé, il s'est mis à rire : « Puisque le mal est fait, tant pis! qu'il m'a répondu. Mariez-les donc! » Et, tout de suite, il m'a fixé le jour : c'est pour demain : « Expédiez-moi ça rondement ; le maire, le curé, il faut que tout soit bâclé dans la matinée. » Alors je lui ai demandé la permission pour M. Sabardeilh, en qualité de témoin : « Sabardeilh? qu'il m'a répondu, votre ancien instituteur? Mauvaise tête!... Se plaint tout le temps, l'animal... Enfin, soit! Mais dites-lui de ma part, à cet individu, que, s'il n'a pas envie de manger de la crapaudine et de la double boucle, là-bas, en Afrique, il fera bien d'avaler sa langue! — Il l'avalera, mon commandant, mais si c'était un effet de votre bonté, nous voudrions bien casser une croûte et boire un coup à la santé des mariés, en revenant de l'église. — Au parloir, alors, qu'il me dit. Le règlement ne s'y oppose pas ; et si les mariés ont envie de se bécoter au dessert, je n'y vois pas d'inconvénient. Et maintenant, vous pouvez faire demi-tour... Vous ne comprenez pas? Rompez, que je vous dis, f...ez-moi le camp! » Je me suis sauvé là-dessus, et je suis allé avertir à la mairie et à l'église. Tout sera prêt à l'heure.

— Ça fera un beau cortège, — plaisanta Jep; — nous aurons des invités en uniforme.

— Qui donc? — interrogea Bepa.

— Les gendarmes, pardi! Gendarme à droite, gendarme à gauche.

— Quelle honte! — soupira Bepa. — On nous prendra sûrement pour des voleurs.

— Les frères et amis ne manquent pas à Perpignan. Nous leur ferons le signe de reconnaissance, — dit M. Sabardeilh.

Et puis, le public pensera ce qu'il voudra : quand on a la conscience d'avoir fait son devoir, on peut marcher la tête haute.

Les choses se passèrent le lendemain comme il avait été convenu. La nouvelle du mariage avait couru dans les chambrées, à la citadelle. Jep y était populaire : il y eut, au départ, de solides poignées de main, accompagnées des facéties en usage les jours de noces. Le marié et son témoin, escortés par les gendarmes, Bepa et Mme Sabardeilh, chacune à un bras de Bernadach, prirent le chemin de la mairie. On se retournait pour les voir défiler. Qui étaient ces gens-là, où les conduisait-on? Quelques pauvres diables d'insurgés, sans doute. Mais on en avait tant vu de ces malheureux, depuis trois mois, que la curiosité commençait à se lasser. Quelques badauds, pour-

tant, qui flânaient sur la place de la Loge, ayant eu l'idée de s'informer auprès des gendarmes du motif de la promenade, emboîtèrent le pas. Et ils gouaillaient dans le dos des mariés :

— Voyez donc ce *nobi*[1] ! il est si pressé de se conjoindre, qu'on le mène de force entre deux gendarmes.

Et un autre interpellait Jep :

— Dis donc, joli cœur, puisque tu ne pourras pas l'embrasser ce soir, prête-moi ta femme. Toute seule, elle se languirait, l'enfant !

— Si tu la veux, viens la prendre ! — ripostait Bernadach en montrant le poing à l'insolent.

On entrait à la mairie. La cérémonie fut brève. L'adjoint ne se donna pas la peine de se lever pour lire le Code ; il ne noua même pas son écharpe. Il avait hâte d'expédier cette vermine républicaine. Les paroles dites, les actes signés, la noce se remit en route. Par les rues montantes de la vieille ville, à travers le quartier malfamé, où les marchandes d'amour, en débraillé du matin, s'apitoyaient avec de grands gestes et des voix de rogomme,

1. *Marié.*

sur le malheur des jolis amoureux, on arriva à la pauvre église Sainte-Marie, dans la chapelle obscure, en face d'une vierge dont les mains jointes s'embarrassaient de chapelets riches et de cœurs en vermeil. Et les rites s'accomplirent.

Pendant que le petit vicaire dépêchait sa messe basse, chacun faisait ses dévotions à sa manière. M. Sabardeilh invoquait le Dieu de Lamennais, il appelait le démocrate Jésus-Christ au secours des peuples opprimés. Jep, un peu au hasard, sans y croire, Bepa dans toute la ferveur de son âme, priaient la bonne Vierge de faciliter leur réunion à Jeantine, tandis que Bernadach proposait un marché à Notre-Dame-du-Rosaire, s'engageait à lui offrir un cierge de trois livres si Bepa accouchait d'un garçon.

Après ces émotions, il était temps de déjeuner. L'endroit n'était pas gai : un parloir de prison ! les quatre murs, des bancs, une table. Mais sur cette table Bernadach avait fait porter, de la cantine, une pile de tourteils et quelques fioles de *rancio*. Le rancio était authentique, les tourteils fleuraient l'anis. C'était un rappel des jours heureux, des nourritures du terroir. La pensée des prisonniers allait vers le pays. Ils s'informaient des

choses, des gens du village, amis ou ennemis.

— Jean Cadène, que devient-il? — interrogeait Jep.

— Il s'est marié, mercredi a fait huit jours, avec l'Yzabel de Colomines, — le renseignait Bernadach.

— Pas belle, pas jeune, l'Yzabel! Comment a-t-il pu s'accommoder de ce laideron?

— Il choisissait ses maîtresses pour leur figure; il a choisi sa femme pour son argent... Pas si bête, Jean Cadène!

— Et Felip des Ortes?

— Ah! le sacré juponnier! Il s'est fait pincer, l'autre nuit, avec la Maria, la femme du roulier de Motlig. Le mari lui a administré une danse! à coups de fouet, naturellement; mais quand la mèche a été usée, il a tapé avec le manche. Le galant est au lit, depuis : il n'ose pas se montrer.

— Il n'a que ce qu'il mérite! — prononça Sabardeilh. — Et Jojotte, et Ramon, que deviennent-ils?

— En Espagne, tous les deux, à Ribas. Ramon est contre-maître dans une grande forge, il gagne de bonnes journées. Jojotte a repris son état de cordonnier; mais il s'ennuie ferme, paraît-il : il lui tarde de revenir à Catllar.

— Pauvre Jojotte ! Ça doit bien le changer, s'il a perdu l'habitude de rire. Mais parlez-nous un peu de l'abbé Colomer.

— Toujours frais et potelé comme un poupon, — dit Mme Sabardeilh. — Il engraisse, notre curé.

— Et mon successeur, M. Piffre, — demanda l'instituteur, — qu'en dit-on à Catllar? Il se donnait pour républicain, autrefois...

— S'il l'a été, il n'y paraît guère, — répondit Mme Sabardeilh. — Il fait du zèle, ce monsieur. Il lèche les bottes du sous-préfet comme si elles étaient en sucre! Le soir du *Te Deum* après le plébiscite, il a décoré la mairie, fallait voir! Des aigles, des écussons en papier doré... Et des lampions! on y voyait comme en plein jour, sur la place.

— Farceur! — déclarait M. Sabardeilh.

Cependant, les cancans épuisés, la conversation tournait à l'intime : Jep et Bepa, d'un côté, l'instituteur et sa femme, de l'autre, causaient de leurs petites affaires.

Mme Sabardeilh annonçait à son mari son projet de le rejoindre au plus tôt en Afrique.

— Le temps de vendre le peu de mobilier que nous avons à Thuès, et je m'embarque.

— C'est bien long pour toi, le voyage! — s'inquiétait M. Sabardeilh. — Qui sait où l'on

nous enverra? Je ne veux pourtant pas t'exposer à crever de faim dans quelque désert...

— Tant pis! s'il faut crever, nous crèverons ensemble, mon homme.

A l'autre bout de la table, les nouveaux mariés, accoudés, front contre front, les yeux dans les yeux, se disaient des secrets à voix basse.

— Si c'est un garçon qui nous arrive et que tu ne sois pas là, comment l'appellerons-nous? — interrogeait Bepa. — Ferreol! Qu'en dis-tu? C'est un joli nom, Ferreol!

— Moi, je veux bien, — consentait Jep.

— Vous pourriez me consulter, au moins! — réclamait Bernadach. — Vous oubliez que c'est moi, le parrain. Va pour Ferreol. Encore une tournée à sa santé, mes amis!

Ils trinquèrent. Et déjà un roulement de tambour les avertissait que l'heure de la séparation était venue. Jep s'était pendu au cou de Bepa; il ne pouvait pas s'en détacher. Et des baisers, des caresses!

— Gardes-en un peu pour demain! — dit Bernadach.

— Sait-on ce qui nous attend? — répliqua Jep. — Je veux en prendre pour aujourd'hui, pour demain et pour toujours!

Pauvre Jep! Il ne croyait pas si bien dire...

Bernadach avait hâte de repartir. Maintenant que le mariage était conclu, les affaires de famille réglées selon ses convenances, il en avait assez, de muser dans les rues, de bavarder avec des femmes. Les travaux pressaient là-bas : on n'avait pas fini de sarcler les blés, on n'avait pas commencé d'ensemencer les haricots. Livré à lui-même, le garçon de charrue ne devait pas se fouler la rate. Il était temps de reprendre la route de Catllar.

Tôt levé, selon les habitudes campagnardes, le maître de Jeantine était descendu à l'écurie, avait pansé la Grise, dépaysée, étonnée, elle aussi, de n'avoir rien à faire. Bepa et Mme Sabardeilh, agitées par les émotions de la noce, n'avaient pas fermé l'œil de la nuit. Debout devant la porte de l'auberge, elles attendaient Bernadach.

— Si nous allions voir un peu du côté de la citadelle? — proposa Bepa.

— Quand les mâles sont en cage, les femelles rôdent autour des barreaux. Allons! — acquiesça le vieux paysan.

La clarté naissait à peine quand ils arrivèrent en vue de la noire bâtisse, plus noire, plus sévère, dans la douceur attendrie de l'aube. Le ciel sans nuages promettait une de ces journées de splendeur précoce, de brus-

que épanouissement, comme on offre le début du printemps roussillonnais. Le long des jardinets du faubourg, les grappes de lilas pointaient parmi la verdure ingénue des feuilles nouvelles, et, de l'herbe du talus, émanait l'odeur des premières violettes.

Cependant, à mesure qu'ils approchaient de la poterne, nos gens s'étonnaient du nombre toujours croissant des promeneurs qui cheminaient avant ou après eux comme vers un rendez-vous commun. Il y avait déjà foule aux abords du pont-levis, et, à tout moment, par les rues adjacentes, il arrivait du monde : des ouvriers de fabrique, des grisettes, et des bourgeois parmi, des messieurs en redingote. Évidemment, il allait se passer quelque chose à la citadelle. Quoi? La curiosité de Bepa tournait à l'angoisse.

Bernadach s'informa.

— Ce sont des insurgés qui vont sortir, — lui fut-il expliqué par un passant; — un premier convoi qu'on embarquera demain à Port-Vendres.

— Et savez-vous si ceux de Catllar sont du voyage?

Le passant n'en savait rien. On pouvait espérer encore. En tout cas, il fallait avancer au plus vite si l'on voulait assister au départ.

La police et la gendarmerie étaient déjà à leur poste. Un bataillon d'infanterie, l'arme au pied, la baïonnette au canon, occupait la pente du glacis, tandis qu'une double haie de lignards maintenait la liberté du passage.

Les deux femmes et Bernadach se faufilèrent à grand'peine au premier rang des curieux, derrière les soldats. De là, on pouvait voir de l'autre côté de la poterne, jusque dans la cour intérieure de la prison. Elle était grouillante de monde et agitée par la bousculade des derniers préparatifs. Au centre se tenaient les personnages officiels, magistrats ou officiers supérieurs. Des gendarmes à cheval, mousquet au flanc, pistolet à l'arçon, gardaient les issues, et, le long des bâtiments, stationnaient des prolonges d'artillerie, qui, l'une après l'autre, venaient prendre leur chargement de déportés. Les surveillants les poussaient, les entassaient, enchaînés deux par deux, sur le plancher nu des voitures. Le convoi bientôt était formé. On n'attendait plus que la cavalerie : deux pelotons de hussards désignés pour l'escorte. Des sonneries de trompettes les annonçaient; ils arrivèrent au grand trot, se rangèrent dans la cour, en tête et en queue de la colonne. Après ces allées et venues, il y eut un moment de silence,

puis un commandement bref, qui, répété de rang en rang, à pleine voix, traversa la poterne, mit en mouvement le bataillon d'infanterie déployé sur les glacis :

— Chargez vos armes!

En face des prisonniers et du public, cavaliers et lignards découvrirent les gibernes, mordirent les cartouches; avec un cliquetis de métal alerte, presque joyeux, les baguettes dansèrent dans les canons des fusils et des mousquets. Bepa et Mme Sabardeilh tremblaient comme la feuille. Pourquoi les chargeait-on, ces fusils?

Des voisins les rassurèrent. Ce n'était qu'une menace, un avertissement aux condamnés, peut-être aussi au public. Le fait est que ça chauffait un peu, depuis un moment, parmi le populaire. Beaucoup, qui étaient venus là en curieux, se sentaient remués, pris aux entrailles par cet appareil d'une prétendue justice, vindicte impitoyable exercée par des vainqueurs contre des vaincus. Et puis, c'étaient leurs pareils, ouvriers ou paysans, ces pauvres diables, jugés sans défenseurs, condamnés sans preuves, et finalement voués aux misères de l'exil. Combien en reviendrait-il, de ceux qui allaient partir aujourd'hui? Un frémissement secouait la foule; les femmes

pleuraient, les hommes serraient les poings. Et les sanglots des femmes, les jurons indignés des républicains, se mêlaient aux cris de joie des enfants amusés du spectacle, aux chamailleries des badauds qui se bousculaient, jouaient des coudes pour mieux voir.

Tout à coup, les trompettes sonnèrent; le peloton de hussards s'ébranla à vive allure.

— Cavaliers, sabre au clair! En avant!

Du bleu, du rouge, des éclairs d'acier, des frissons de plumes, un arc-en-ciel de couleurs, avec un tourbillon de bruits, s'enfonça sous la voûte de la poterne, reparut en plein air, lancé à fond de train à la descente.

Les hussards étaient passés, les prolonges arrivaient. Un cri s'élevait de la foule :

— Les voilà! les voilà!

Cahotés sur les chariots mal suspendus qui bondissaient sur le pavé inégal de la chaussée, les insurgés défilaient. Quelques-uns, debout, saluaient, envoyaient au public des paroles de protestation ou d'adieu, aussitôt perdues, au vent de la course; d'autres, accablés, malades peut-être, restaient accroupis au fond des chariots. Ceux-là, les résignés, étaient presque tous des paysans. Pendant que leurs camarades ouvriers s'exaltaient en cris et en gestes, ils se tenaient tranquilles, ruminant

leur malheur, ou bien, accoudés aux ridelles des chariots, ils regardaient monter par-dessus le feston des toits la silhouette des montagnes lointaines, la cime du Canigou, tout l'horizon familier de leur vie ancienne, du foyer et des champs qu'ils n'espéraient plus revoir.

Les prolonges se succédaient en une vision rapide, les figures en grappes, à peine distinctes. Une ou deux fois, il avait semblé à Mme Sabardeilh, à Bepa, qu'elles reconnaissaient leurs maris.

Une vingtaine de voitures avaient déjà défilé; il n'en restait plus que trois à la queue, et, derrière, le peloton de hussards qui fermait la marche. Comme le dernier chariot débouchait de la poterne, juste à la hauteur du parapet sur lequel s'étaient hissées Bepa et Mme Sabardeilh, une mule de l'attelage se mit à ruer, obstruant le convoi. Et dans le chariot, en face d'elles, fraternellement appuyés l'un sur l'autre, Jep et l'instituteur apparurent. Deux cris, deux sanglots en un seul, et, comme les prisonniers se penchaient pour répondre, un coup de fouet, un juron enlevaient l'attelage. La prolonge filait, emportant l'adieu inexprimé des proscrits.

Ce qui se passa ensuite, la galopade des hussards, le départ, clairons et tambours en

tête, du bataillon d'infanterie, la dispersion lente de la foule dont la rumeur descendait vers la ville, les deux veuves ne s'en aperçurent même pas. Étroitement embrassées, le front de Bepa incliné sur l'épaule de Mme Sabardeilh, elles pleuraient.

Un vieux, un ouvrier qui s'en allait, maugréant dans sa moustache, s'arrêta devant elles.

— Ils vous ont pris vos hommes, les bandits! Eh bien, topez là! — dit-il en leur tendant les mains. — Je suis aussi malheureux que vous. Ils m'ont pris mon fils, à moi, un gamin de dix-huit ans. C'est terrible! Mais ce n'est pas fini. Nous les vengerons. La Rouge reviendra. Et alors, œil pour œil, dent pour dent! Vous verrez ça, citoyennes!

— Ce sera peut-être long, — intervint Bernadach. — En attendant, nous autres, nous allons travailler. Que deviendrait le monde, si les paysans se croisaient les bras? Avant de politiquer, il faut vivre. Nous allons sarcler nos blés, pour vous faire du pain.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 6439.

